MÉMOIRES DU CONGO
et du Ruanda-Urundi

n°33 - Mars 2015

Trimestriel - n° d'agrément : P914556 - Bureau de dépôt : 4099 Liège X
Expéditeur : MdC, rue d'Orléans, 2 - 6000 Charleroi

Marie-Jeanne Hanquet aquarelliste

MJ Hanquet










Editorial

Après un numéro consacré essentiellement aux événements de Stanleyville, vous trouverez dans celui-ci des articles plus "légers" : Marie-Jeanne Hanquet, aquarelliste, nous livre quelques œuvres nous rappelant ses premières toiles.

Thierry Gonçalvès, miniaturiste, quant à lui, nous présente ses petits soldats de plomb, témoins de ce que fut la Force Publique. Dans la rubrique "Lu pour Vous" Françoise Moehler-De Greef nous décrit le livre d'Alain Huart "*Kivu - Du paradis à l'enfer*".
Enfin, André Vleurinck, pour qui nous avons obtenu le grade d'Officier de l'Ordre de Léopold II, fait l'objet de notre rubrique "Portrait".

Notre rôle est aussi de vous documenter sur ce qui se fit en Afrique centrale; nous vous invitons à faire plus ample connaissance avec la FATAC et, pour certains d'entre vous, un rappel des exploits que réalisèrent les pilotes de la Sabena et leurs équipages lors des événements tragiques qui frappèrent le Congo dans la période post-coloniale.
Dans notre prochain numéro, nous saluerons aussi nos pilotes de la Force aérienne qui étaient en première ligne dans les évacuations difficiles.

En ce qui concerne nos "Journées de Projections", des témoignages continueront à vous être proposés mais aussi des orateurs qui, par leur présence physique, peuvent répondre aux questions qui se posent immanquablement.
Il est peut-être temps d'intituler ces rencontres "Journées de Mémoires du Congo". La Moambe servie à cette occasion par nos chefs Francine, Pierre et Yves Hofman est toujours autant appréciée.
Ces journées rassemblent chaque fois près d'une centaine de personnes et nous permettent de vous présenter les travaux réalisés grâce à vos affiliations et dons.
Ces derniers financent aussi la pérennisation de nos travaux par le nécessaire renouvellement des supports informatiques.
Merci de nous aider dans ces tâches coûteuses et dispendieuses.

■ Paul Vannès

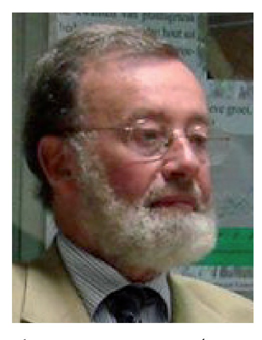
Sommaire

MÉMOIRES DU CONGO
et du RUANDA-URUNDI

Périodique n° 33 - Mars 2015

En couverture :
Aquarelle de Marie-Jeanne Hanquet,
"Marché à Lubumbashi"

In memoriam



Nous avons le regret de vous faire part du décès de Serge Stinglhamber né à Ixelles le 14 août 1931 et décédé à Ottignies le 14 janvier de cette année.
Serge est arrivé au Congo à l'âge de 9 ans en 1940. Fils et petit-fils de coloniaux. Son grand-père paternel, Officier d'Ordonnance et secrétaire du Roi Léopold II, fut envoyé, après la mort de Léopold II, cartographier le Congo et ce, par le Roi Albert. Son grand-père maternel, Michel de Brower, fut ingénieur des mines et géologue aux Mines de Kilomoto. Son père fut prospecteur et exploitant minier à la Forminière.
Serge Stinglhamber mena de front deux activités : la gestion d'une plantation de pyrèthre et d'une mine de Wolfram.
Rentré en Belgique, Il fut un membre très actif de notre association et un compagnon fidèle de notre regretté Administrateur délégué Georges Lambert. Des problèmes de santé l'on écarté malheureusement de notre association il y a quelques années déjà.
En votre nom, nous avons présenté à son épouse nos plus sincères condoléances.
Nous garderons de Serge le souvenir d'un homme affable qui a donné énormément de son temps à notre association.

■ Paul Vannès

Coup de griffe

L'exposition "Notre Congo/Onze Kongo", organisée fin 2014, au Palais Royal dans les locaux du BEL vue, par l'ONG Coopération Education Culture (CEC) constitue nouvelle attaque contre l'œuvre coloniale belge. Elle propose de dénoncer les stéréotypes et les préjugés de la propagande coloniale, en exposant des objets et des documents sélectionnés dans ce but. La documentation offerte au public et les prises de positions antibelges du coordinateur scientifique, Elikia Mbokolo, dans le film introductif, désinforment le visiteur de manière pernicieuse et scandaleuse.

Le CEC projette de la rendre itinérante dans les milieux scolaires belges et congolais dans le but d'informer les élèves ignorants, vu leur jeune âge, la réalité des relations Belgo- Congolaises à l'époque coloniale. Informer les jeunes, c'est bien mais les désinformer cela ne l'est pas. A cet égard, le contenu de l'exposition constitue une excellente illustration des techniques classiques de manipulation que j'ai dénoncées dans le livre "Le Congo, une histoire manipulée".

Le titre de l'exposition : "Notre/votre Congo, la propagande coloniale belge dévoilée", ne laisse aucun doute sur l'intention des organisateurs qui utilisent des confusions sémantiques pour atteindre leurs objectifs.
La propagande coloniale était à l'époque un fait connu de tous et même encouragée dans les média. Le journal mensuel de propagande coloniale *L'Illustration Congolaise*, l'équivalant du *Patriote Illustré*, appelle régulièrement ses lecteurs à "faire œuvre de propagande".

Certes, la propagande coloniale n'est pas exempte d'erreurs et n'est pas toujours de très bon goût, mais là n'est pas la question. Toute œuvre humaine est imparfaite et critiquable mais ce n'est pas ce que font les organisateurs qui tentent de démontrer par le choix orienté des documents exposés leur vision exclusivement négative de cette propagande.
Le déséquilibre est tel qu'il ferait rire s'il n'était pas scandaleux. Il fait penser aux émissions humoristiques des chaines de télévision qui présentent, en fin d'année, dans leur "Bêtisier", le florilège de leurs gaffes, erreurs, lapsus et fous rires.

Dans le prochain numéro nous rapporterons les réactions officielles de l'Urome auprès des organisateurs et des responsables politiques impliqués.

■ André Schorochoff

La Force Aérienne Tactique Congolaise (FATAC)

En août 1962, l'Armée Nationale Congolaise déclenche l'offensive du 6e parallèle. Elle a pour objectif de chasser les gendarmes katangais de la province du Nord Katanga rattachée à la république du Congo. Malgré l'ampleur des moyens mis en œuvre par le général Mobutu, la Gendarmerie Katangaise tient bon. Le général Lundula, commandant les opérations au Nord-Katanga, n'atteint aucun de ses objectifs. Il demande un pont aérien pour amener des renforts et du ravitaillement. Le manque d'aviation de transport tactique se fait cruellement sentir.

La Direction des Transports du QG/ANC est contrainte de réquisitionner les appareils d'Air Congo et de faire appel aux compagnies Aerovias Panama et Transair. Les Etats-Unis sont conscients du problème de mobilité de l'ANC et le 10 novembre 1962, le Département d'Etat américain donne son accord à la livraison d'avions de transport militaires au Congo. Il rejette cependant la demande d'avions de combat présentée par Justin Bomboko au nom du gouvernement congolais, car la CIA s'en occupe depuis plusieurs mois. La sécession du Katanga est réduite par l'ONUC en janvier 1963. Trois mois plus tard, le général Mobutu dévoile à la presse le plan de réorganisation de l'ANC. Il annonce que les Etats-Unis sont d'accord de fournir une assistance militaire du même ordre que celle fournie à la Force des Nations Unies en juillet 1960. La mission d'assistance américaine COMISH s'installe à Léopoldville et la livraison de matériel militaire débute sous le contrôle du colonel Williams. Son adjoint est le colonel Torpey de l'US Air Force. Il est chargé de superviser la livraison de vingt-quatre appareils par le COMISH à la Force Aérienne Congolaise. Douze bimoteurs Douglas C-47, version cargo du DC-3, dont cinq seront livrés avant le 30 juin 1964, et six hélicoptères Vertol-Piaseki H21B sont destinés à former des moyens tactiques de transport aérien. A cette livraison s'ajoutent six avions de combat North American T-28D qui remplaceront les vieux Harvard T-6 de la Force Aérienne Congolaise mis en œuvre par les pilotes cubains de la CIA. Les experts américains exigent des garanties d'utilisation et d'entretien efficace du matériel fourni. Le Département d'Etat est conscient de l'incapacité de la FAC à mettre en œuvre cette flotte d'appareils et le 6 avril 1964, le sous-secrétaire d'Etat Averell Harriman s'engage à discuter avec le ministre des Affaires Etrangères Paul-Henri Spaak d'une assistance aérienne à la FAC. La question revient sur le tapis le 23 mai, huit jours après la chute d'Uvira aux mains des rebelles de Gaston Soumialot. La situation au Kivu est critique et les Congolais insistent auprès du gouvernement belge sur l'urgence d'une aide aérienne. Le ministre des Affaires Etrangères Spaak accepte et un accord d'assistance est signé pour une durée de trois ans.

L'emblème de la FATAC représente une brouette volante transportant de tout. (coll. Sonck)

La formation de la Force Aérienne Tactique Congolaise (FATAC) nécessite des équipages, des techniciens, du personnel de contrôle aérien et des transmissions, du personnel d'administration, un service médical et une Unité de Défense UDef/FATAC. L'Etat-major de la Force Aérienne Belge lance un appel aux volontaires pour servir en République Démocratique du Congo pendant une période de trois mois. Le lieutenant-colonel aviateur BEM De Cock quitte Melsbroek le 1er juin 1964 à bord d'un DC-6A du 15e Wing de Transport Aérien à destination de Kamina base. Il est à la tête d'un groupe de huit militaires chargés de préparer l'installation du premier détachement de la Force aérienne dont il assurera le commandement. En quittant la base, les troupes de l'ONUC ont littéralement vidé les mess et les moyens de logement. Les aviateurs suédois ont même saboté les antennes de la radio et du Homer.

Le 7 juin, le premier détachement comprenant six équipages de C-47, des techniciens, des spécialistes en installation aérienne, des



1964. Deux C-47 à Kamembe - Kivu (Photo Guerieri)

cuisiniers et du personnel administratif, quitte Melsbroek à bord d'un quadrimoteur du 15e Wing à destination de Baka, via Léopoldville. Le médecin est fourni par le régiment Para-Commando. Grâce à la liaison radio établie entre Baka et Bruxelles, le LtCol De Cock peut annoncer une bonne nouvelle à l'Etat-Major de la place Dailly : la base de Kamina est prête à accueillir les appareils cédés au Congo par la 322e Air Division de l'US Air Force basée à Châteauroux. Les Américains effectuent les livraisons de manière progressive et trois C-47 se posent à l'aérodrome de Ndjili le 14 juin 1964. Ils portent une immatriculation de l'US Air Force. Le premier C-47 de la Force Aérienne Tactique Congolaise est réceptionné à Ndjili par le capitaine Léon Hadermann. Le commandant de bord et son équipage effectuent un Air Test et rejoignent l'aérodrome de Kamina Base le 15 juin via Luluabourg. Cet appareil codé 0-15661 reçoit l'immatriculation congolaise 9TPKA et les cocardes de la Force Aérienne Congolaise. Le 19 juin, le capitaine Hadermann survole la base aérienne de Kamina pour permettre à l'adjudant navigateur Robert Feuillen d'effectuer le calibrage du Homer de l'aérodrome de Lumwe. Ce Homer permet à un avion de recevoir des caps qui le dirigent vers l'aérodrome. Le général Mobutu déclare le 20 juin à la Presse que les pilotes belges présents au Congo ne participeront jamais à une mission de guerre, mais la situation au Katanga est alarmante.

Les bimoteurs de transport 9TPKB, PKC, PKD et PKE sont réceptionnés les jours suivants. Le 22 juin, le détachement de la Force Aérienne Belge compte 120 militaires, y compris les UDef/FATAC du capitaine Servais qui assurent la protection des installations de Lumwe et les pilotes et mécaniciens venant de la 40ème Escadrille de Koksijde. Deux Vertol-Piaseki H-21B destinés à la FATAC sont réceptionnés à Ndjili par des officiers du COMISH. Ils sont confiés à des équipages du flight d'hélicoptères de recherche et de sauvetage (SAR) de la 40ème Escadrille placés sous les ordres du capitaine Malmedy. Les hélicoptères à double voilure sont différent des Sikorsky S58 et ces équipages belges, composés d'un pilote et d'un mécanicien, reçoivent un cours de pilotage donné par des moniteurs de l'US Air Force. Les aviateurs de Koksijde effectuent des vols de familiarisation sur Vertol-Piaseki H-21B et rejoignent ensuite Baka via Kikwit et Luluabourg. Les copilotes des H-21B n'appartiennent pas à la 40ème Escadrille. Ce sont des pilotes de Chasse qui assurent des fonctions au Bureau Ops de Baka et se portent volontaires pour voler sur Hélicoptère. Ils reçoivent une sorte de “ cockpit Drill ” sur place avant de prendre place dans le siège de copilote des H-21B.

Le 19 juin, le capitaine Hadermann survole la base aérienne de Kamina pour permettre à l'adjudant navigateur Robert Feuillen d'effectuer le calibrage du Homer de l'aérodrome de Lumwe. Ce Homer permet à un avion de recevoir des caps qui le dirigent vers l'aérodrome.

La Force Aérienne Tactique Congolaise est opérationnelle le 3 juillet et commence les missions de transport pour l'ANC. Le 9TPKA basé à Ndjili effectue plusieurs missions de support logistique dans le Bas-Congo, le Kwilu, l'Equateur et le Kasaï. Les autres bimoteurs exécutent leurs missions principalement dans le Nord Katanga et le Kivu à partir de Kamina Base. Le mois de juillet 1964 est particulièrement critique pour le général-major Louis de Gonzague Bobozo, commandant du 4e Groupement ANC chargé du Katanga. Les rebelles du Comité National de Libération se sont emparé d'Albertville et menacent le Nord Katanga. L'évacuation des Européens des localités menacées débute le 10 juillet à la demande du Consul de Belgique Guillot à Elisabethville. Les troupes du 4e Groupement ANC sont démoralisées et la “ ligne de défense Bobozo ” mise en place pour arrêter l'ennemi est enfoncée en plusieurs endroits. Moïse Tshombe fait son retour au Congo et est nommé Premier Ministre et ministre de la Défense. Il propose de remplacer les soldats de l'ANC par des anciens gendarmes katangais, leurs ennemis d'hier.

La débandade de l'ANC se poursuit et les rebelles Simba menacent Kongolo, Manono et Baudouinville. Le 14 juillet, deux Douglas C-47 ramènent à Baka 135 femmes et enfants congolais de Kongolo qui fuient les rebelles. Normalement, ces bimoteurs ne peuvent emporter que 25 passagers. Trois bimoteurs C-47 amènent des policiers katangais et une Jeep en renfort à Kamipini, une piste d'aviation privée construite par le gentleman farmer De Maeght. Cet aérodrome rudimentaire devient une escale importante pour le ravitaillement de Baka en vivres frais. Gaston Soumialot nomme Nicolas Olenga responsable des opérations de guerre sur le terrain et lui confie la mission d'étendre la rébellion au Maniéma. Après la prise de Kindu le 24 juillet, il est promu lieutenant-général et reçoit un nouvel objectif, s'emparer de Stanleyville. Le C-47 de la FATAC basé à Kamembe et un DC3 d'Air Congo ramènent 77 réfugiés de Kalima et de Punia.

Les Simba menacent également la base de Kamina. Un coup de téléphone des rebelles avertit l'ANC de leur arrivée à Kabongo et les soldats abandonnent cette localité le 25 juillet. L'Etat-major de la place Dailly à Bruxelles est



1964. Atterrissage d'un C-47 à Kamipini Nord Katanga (Photo Feuillen)

mis au courant de la situation et l'évacuation de la base est envisagée. Les Américains de la CIA mettent en œuvre les T28D pilotés par les Cubains et la colonne ennemie est détruite. Cette défaite des rebelles évite d'ordonner l'abandon de la base. La Presse congolaise annonce que Kamina sera le “ Stalingrad ” des Simba. Les rebelles du général Olenga s'emparent de Stanleyville le 4 août. Le colonel BEM Vandewalle est nommé conseiller militaire de Moïse Tshombe et le 28 août, il est chargé par le Premier Ministre et par le général Mobutu de la coordination des opérations terrestres et aériennes dans la zone d'opérations militaires couvrant les territoires en rébellion. La situation au Katanga s'améliore de jour en jour, mais il n'en est pas de même dans l'est du Congo. Le lieutenant-général Mobutu informe le général-major Bobozo que le colonel Vandewalle est chargé d'organiser une nouvelle unité à la base de Kamina et qu'une équipe d'installation sera envoyée le 8 septembre à Baka. Elle doit préparer l'arrivée d'officiers et de sous-officiers belges de la Force Terrestre. Le major Lembalemba et le LtCol De Cock, commandant de la FATAC, en sont également avisés. L'unité constituée sur le papier par Frédéric Vandewalle est baptisée 5e Brigade Mécanisée. Elle se compose des colonnes Lima I, Lima II et Papa et reprendront Kindu et Stanleyville en deux étapes. L'offensive débute le 1er novembre et Lima I quitte Kongolo vers Kindu. A Baka, le LtCol Vandepoel, remplaçant le LtCol De Cock à la tête de la Force Aérienne Tactique Congolaise, diffuse l'ordre d'opération n°1. Il a été conçu par le major Blume, Wing Ops/FATAC, avec le concours du capitaine Jacquemart, officier Logistique du QG/Air à Léopoldville. Cet ordre d'opération règle le support aérien de la FATAC à la Brigade du colonel Vandewalle. Des exemplaires sont remis à l'EM/Air du QG/ANC et au QG 5e Brigade. Les missions de l'aviation de transport sont dirigées par la section opération du capitaine Schepers en liaison avec le capitaine Closset de la 5e Brigade Mécanisée “ Ommegang ”. Les bimoteurs C-47 fournissent le ravitaillement nécessaire. Les hélicoptères FG-697 et FG 869 suivent la colonne de l'Ommegang dès le départ de Kongolo vers Stanleyville. Ces Bananes volantes assurent les reconnaissances aériennes et les évacuations médicales pendant la progression. Dès la prise de Kindu le 5 novembre, les hélicoptères effectuent des opérations de sauvetage autour du chef-lieu du Maniéma. L'aérodrome de Punia est occupé par Lima I le 20 novembre et l'adjudant Marc Carlier assure la sécurité avec un peloton d'UDef, car il servira d'escale à la FATAC.

Les colonnes Lima I et Lima II de l'Ommegang se regroupent à Lubutu et le 24 novembre à l'aube, elles foncent vers Stanleyville via Wanie Rukula. Au même moment, deux hélicoptères Vertol-Piaseki H-21B et deux C-47 de la FATAC chargés d'UDef décollent de Punia en direction de l'aérodrome de Stanleyville occupé par les para-commandos belges. Les Bananes volantes FG-697 et FG 869 sont basées à Stanleyville dès le 24 novembre et l'une d'elle se rend à Wanie Rukula avec des commandos sud-africains pour récupérer les corps du journaliste de la NBC Georges Clay et du Lt Freddy Basson, abandonnés dans un bus en panne lors de l'assaut de l'Ommegang sur la capitale rebelle. Cette opération s'effectue sous la protection d'une escorte de trois T-28D du WIGMO, officine de la CIA. Les para-commandos belges regagnent la Belgique, laissant le soin à la 5e Brigade d'occuper la ville et l'aérodrome et de poursuivre le sauvetage des otages dans les localités isolées. Les hélicoptères participent également aux opérations de sauvetage, notamment à celle organisée le 9 décembre par le major Hoare à la demande de l'ambassadeur de Grande-Bretagne pour retrouver neuf missionnaires anglais prisonniers à Yakusu.

■ Jean-Pierre Sonck

Bibliographie :
- “Odyssée et reconquête de Stanleyville 1964” par le Col BEM Vandewalle.
- “Congo Report” par le LtCol US Greene.
- Témoignage de Robert Feuillen, Raymond Coine, Gabriel Christiaen et Marc Charlier, anciens de la Fatac.
- “L'Aviation Katangaise” par J.P. Sonck et D. Despas dans la revue Avions.
- “La Force Aérienne Congolaise” par J.P. Sonck dans la revue Jets.

1964.
Un C-47 à Kamina base, Katanga
(Photo Feuillen)



1964. Atterrissage de l'hélicoptère FG697 à Lenge – Nord Katanga
(Photo Feuillen)

Témoignage sur les évacuations au Congo

Sur les ailes de Jacques Choque

Dans notre revue, on a beaucoup écrit sur le rôle des militaires dans le sauvetage des civils lors des rébellions et autres convulsions qui ont marqué le Congo depuis son accession à la souveraineté. Certes par leur saut sur Stanleyville au petit matin du 24 novembre 1964 et deux jours plus tard sur Paulis, les paras ont écrit une des plus belles pages de l'histoire de l'armée belge. Et les militaires de l'Ommegang, parmi lesquels de nombreux Belges, qui entrèrent dans Stanleyville quelques heures après les paras, ne furent pas en reste. Les uns et les autres méritent tous les panégyriques.

On a relativement peu parlé par contre du rôle, moins fulgurant sans doute mais tout aussi bénéfique, de l'aviation civile dans l'évacuation des otages, réfugiés et autres persécutés, laquelle ne dura pas quelques jours mais de longs mois. On a encore plus rarement évoqué, à l'occasion des commémorations, le rôle joué par les Belges en 1964 dans l'accueil des réfugiés dans la capitale, dans un grand mouvement de fraternité. Or là aussi se sont déroulées des scènes mémorables visant à secourir des expatriés complètement désemparés par les événements qu'ils venaient de traverser. On aurait pu évoquer également dans le contexte de 1964, les efforts des politiques au Conseil de sécurité pour défendre l'honneur de la Belgique, en proie aux plus vives attaques de dizaines de pays. Pour rétablir quelque peu l'équilibre et compléter le tableau des événements qui ont émaillé la résistible marche de l'ancien Congo belge vers la maîtrise de son destin, le présent article, conçu sous forme d'interview, donne la parole à un acteur qui a été de toutes les évacuations de civils, de 1960 jusqu'au jour de sa retraite : Jacques Choque (°1931), que l'on voit aux commandes d'un DC4 (1). Ancien de la Force aérienne belge, il débarqua à Kamina en 1955, pour ne quitter le Congo, retraite venue, qu'en 1992. Entré à Sabena-Congo en 1959, il conquit ses galons de commandant de bord sur DC3 d'abord, puis sur une dizaine d'autres porteurs. Il égrène certes des souvenirs déjà vieux, mais tellement prenants qu'ils sont restés très vivaces dans son esprit, et reviennent se renforcer en vagues successives.

Vers 16 heures, la porte s'ouvre violemment et un civil congolais entre, revolver au poing, et me demande ce que je fais là. A mon plus grand soulagement, il m'enjoint de rentrer chez moi. Ce monsieur n'était autre que le futur Maréchal Mobutu.

Quelle fut votre première expérience en matière d'évacuation ?

Tout a commencé pour moi en 1960, je peux même dire mal commencé. J'étais jeune marié (NB : à Arlette Wéry, la petite-fille du fondateur des postes du Congo belge en 1920) et père d'une fillette de deux mois. Dès le 10 juillet, la mère et la fille reçurent l'ordre de la direction de rentrer en Belgique et moi-même de m'insérer dans la noria des évacuations.

Dites-nous d'abord en quoi l'opération a mal commencé pour vous, car l'anecdote ne peut être qu'illustrative des conditions dans lesquelles tout s'est déroulé.

Au lieu de pouvoir me lancer dans l'évacuation, c'est moi qui fus 'évacué', avant même d'arriver à l'aéroport et d'une drôle de manière. En montant de bon matin à Ndjili (2) avec ma voiture, je fus arrêté sur la route à hauteur de Masina, par des militaires en furie. Arraché de ma voiture et jeté brutalement dans une Jeep, je fus présenté à la foule comme un trophée, celui du premier militaire belge fait prisonnier. J'ignorais à ce moment-là que quelques heures auparavant les premiers militaires belges avaient débarqué à l'aéroport. Je fus ensuite promené à travers les cités, debout dans la jeep, encadré par deux soldats. A vrai dire cela m'a protégé car, par chance, une pierre qui m'était destinée arriva en plein sur la figure d'un de mes encadreurs. Les militaires ont alors calmé la situation. Arrivé au camp Reisdorf à dix heures, j'y fus aussitôt jeté au cachot. Je n'avais plus qu'à compter les heures et à m'armer de patience. Vers 16 heures, la porte s'ouvre violemment et un civil congolais entre, revolver au poing, et me demande ce que je fais là. A mon plus grand soulagement, il m'enjoint de rentrer chez moi. Ce monsieur n'était autre que le futur Maréchal Mobutu. Longtemps plus tard, je lui rappelai l'événement, lors d'un vol sur Gbadolite, et à ma grande surprise il s'en souvenait presqu'aussi bien que moi.




(1) 1968 Choque aux commandes d'un DC4

Je sortis du camp sans demander mon reste et, j'en crus à peine mes yeux, je retrouvai ma voiture. Je m'adressai aussitôt au militaire de garde qui me dit, tout gentil, d'aller chercher les clés au bureau. Je les dénichai finalement parmi un tas d'autres clés, ce qui me fit comprendre qu'il y avait d'autres prisonniers dans les parages. Je repérai également mes chaussures dans un autre tas. Puis sans plus tarder je filai à la maison. Toutes mes affaires laissées dans la voiture étaient intactes, sacoche de vol et même la machine à coudre de ma femme. On n'en était pas encore au pillage systématique. Mon beau-père et quelques voisins, qui ne savaient pas grand-chose de la situation, furent stupéfaits de me voir arriver, le visage plein de traces de coups. Je me souviens qu'une voisine joua les infirmières pour désinfecter les plaies.

Tout cela, pour intéressant que ce soit, ne nous apprend pas grand-chose sur l'évacuation proprement dite.

Cette première aventure passée, pour ne pas dire mésaventure, les évacuations ont réellement commencé pour moi. Les demandes venaient de tous les coins du Congo. Ma première grosse opération fut Luluabourg. Beaucoup d'épouses et d'enfants de militaires devaient êtres évacués sans délai. Un monde fou se pressait à l'aéroport. On embarquait à chaque rotation un maximum de candidats au départ, sans plus tenir compte du nombre de sièges. Il y avait des passagers partout, y compris dans les couloirs.

Il me reste un mauvais souvenir de Luluabourg. Un jeune militaire, je ne me souviens plus de son grade, nous arriva en courant, bousculant femmes et enfants, criant qu'il était condamné à mort par les Congolais et qu'il devait coûte que coûte trouver place à bord. Pris de rage nous l'avons carrément jeté dehors, honteux pour lui de son comportement.

Pour revenir à la surcharge, le vol de Basankusu avec un DC4 me donne encore des frissons aujourd'hui. Nous avons embarqué plus de cent personnes, serrées les unes contre les autres, pour 42 sièges. Heureusement, nous n'avions jamais que l'essence nécessaire dans nos réservoirs, ce qui nous donnait moins de restriction pour le poids de décollage. Dans le feu de l'action nous nous laissions convaincre par les partants et mettions entre parenthèses les consignes de sécurité, surtout dans les endroits où des femmes avaient subi des sévices, où la mort avait frappé proches et connaissances. Cela a duré plusieurs semaines. Nous volions sans arrêt, mais de jour uniquement, bien qu'il nous soit arrivé d'opérer des décollages aux phares de voitures.

Le soir au retour de vol je mangeais avec les Sabéniens du sol qui restaient eux aussi 24 heures sur 24 à pied d'oeuvre. Au début j'ai dormi plusieurs nuits dans ma voiture, garée dans le périmètre de la plaine, qui était sous contrôle de l'armée belge avec qui nous avions une parfaite collaboration. Entre deux vols, il m'est arrivé de me rendre dans l'aérogare de Léopoldville pour prendre le pouls de l'embarquement de nos passagers pour l'Europe. Au plus fort des opérations d'évacuation, c'était incroyable. Il y avait des gens partout : dans la rotonde, les escaliers, les couloirs... Des cris fusaient de toutes parts. Des enfants et de jeunes mamans serrant les bébés contre elles manifestaient bruyamment leur joie d'être sauvés. C'était le principal, car il fallait encore trouver place à bord d'un avion. Certaines familles ont dû attendre plusieurs jours avant d'embarquer. Je ne me rappelle plus comment ils ont été nourris. Le 10 juillet, ma femme a attendu avec la petite de deux mois, de 9 heures du matin jusqu'à 22 heures, pour partir finalement dans le dernier vol vers Bruxelles Pour les sanitaires et l'hygiène, n'en parlons pas. Si on ajoute au tableau les militaires en tenue de combat, on peut se faire une idée de l'ambiance.

Nous avons embarqué plus de cent personnes, serrées les unes contre les autres, pour 42 sièges. Heureusement, nous n'avions jamais que l'essence nécessaire dans nos réservoirs, ce qui nous donnait moins de restriction pour le poids de décollage.



(2) Ndjili. Photo prise en 2011 de l'entrée principale de l'aérogare, restée inchangée depuis 1960.

Il vous arrivait tout de même aussi de vous reposer, fût-ce pour récupérer des forces.

Au début nous avions un accord de travail 20/10, c'est-à-dire pour vingt jours de terrain au Congo, dix jours de repos en Belgique. Plus tard la règle fut modifiée en deux mois actifs suivis d'un mois de repos. Ma femme est revenue assez vite au Congo, comme première femme de pilote à y revenir. Elle mit au monde notre fils Philippe, qui, comme il était le seul blanc à la clinique Reine Astrid, n'a pas eu besoin de bracelet d'identification.

Quelle évacuation vous a le plus marqué ?

C'est la grande évacuation de 1960 qui a laissé l'empreinte la plus profonde dans ma mémoire. D'abord c'était la première et ensuite elle s'est déroulée sur toute l'étendue du Congo. Nous étions appelés partout où une piste permettait l'atterrissage.

Puis nous disposions d'avions

beaucoup moins performants. Enfin ce fut une opération de longue haleine, qui s'étala sur des semaines. Je n'ai pas le nombre total d'évacués en tête. Mais les statistiques disponibles en disent suffisamment long sur la vaste entreprise de sauvetage.

Chaque pilote pensait à ses propres passagers. Je veux dire par là que l'évacuation de 1960 a été plus éprouvante que les autres, qui étaient réglées souvent en quelques jours, voire quelques heures.
Par exemple lors des événements à Stanleyville et Kolwezi quand nous sommes arrivés le soir du premier jour, le plus gros du travail avait été fait avec les avions miliaires américains et autres.

Ce n'est qu'après, quand il a fallu récupérer le reste des otages, sur de petits aérodromes comme Punia, Irumu..., que la tâche fut plus ardue et plus risquée. Il faut savoir que la sécurité n'était pas garantie car les rebelles continuaient à terroriser l'intérieur, jusqu'au bord des pistes. Enfin nous n'avons pas connu d'incident majeur.

Vous avez souvent eu peur pour votre propre sécurité ?
Les militaires, au courant des conditions dans lesquelles se déroulaient nos mouvements à l'intérieur, nous ont proposé de placer un ou deux hommes en armes à bord.
Le directeur des opérations a trouvé, à juste titre, que ce n'était pas une bonne idée. Dans le même esprit, nous avons refusé les armes qui nous ont été proposées pour nous-mêmes.
Et je puis vous dire, non sans quelque fierté, que jamais aucun équipage n'a refusé ni prétexté un danger pour refuser un vol. Le plus désagréable pour nous, pour ne pas dire le plus inquiétant, était de n'avoir aucune information sur l'aéroport de destination. Les tours de contrôle restaient muettes. C'était la débandade totale. Seule la météo n'a pas posé de problème majeur en 1960, car nous étions en saison sèche.

Le plus souvent, notre meilleur allié était notre imagination. Quand on est désarmé et que l'urgence est extrême, on ne peut opposer que la créativité à la force sauvage.

Au bilan, nous n'avons pas eu de problèmes majeurs. Sauf à l'aéroport d'Inongo (3) où les militaires ont saisi puis immobilisé l'avion par un long et gros câble à un arbre. Mais cela n'a heureusement pas duré, car la chance est venue à la rescousse.
Deux militaires fraîchement promus reçurent l'ordre de se rendre à Leo. Notre vol apparut très vite comme moyen le plus rapide pour gagner la capitale. Notre avion fut séance tenante débarrassé de ses entraves, et les militaires prirent place à bord.
Là c'est la chance qui a joué en notre faveur, mais le plus souvent notre meilleur allié était notre imagination. Quand on est désarmé et que l'urgence est extrême, on ne peut opposer que la créativité à la force sauvage.

C'était à n'en pas douter une aventure périlleuse. Mais l'aventure n'avait-elle pas aussi un petit côté passionnant pour un jeune pilote ?
Il est un fait qu'en quelques jours nous étions revenus à l'époque du début de l'aviation. Plus d'aide à la navigation. La direction du vent était donnée par un feu allumé en bord de piste. Les contacts radio à distance se faisaient en Morse. Par contre, au plan humain nous éprouvions une fierté certaine d'être parmi les acteurs de première ligne dans cette vaste opération humanitaire. Et c'était une source de joie incomparable de voir renaître l'espoir sur les visages des personnes massées au bord du tarmac, à la vue du grand oiseau venu les sortir de l'enfer. Nous n'avons jamais rien refusé. Africains et non-africains étaient heureux de nous voir atterrir. Dans bien des cas, c'était le seul contact qu'ils avaient avec l'extérieur et dans ce petit monde d'isolés nous étions forcément attendus et accueillis comme les sauveurs.
Il me faut rappeler en passant, pour mettre fin à des rumeurs tenaces, que nous n'avons jamais eu de prime spéciale, ni autre avantage, pour effectuer les vols dans le cadre des évacuations, malgré la pénibilité et la dangerosité, qu'on invoque si volontiers aujourd'hui. Certes l'honneur de servir et l'aventure extraordinaire nous tenaient lieu de viatique. Nous ne dédaignions pas pour autant la reconnaissance publique. A l'époque un journal belge a publié un article avec la photo des Sabéniens impliqués dans l'évacuation, en remerciement au nom de tous le Belges, et particulièrement des plus concernés. Cela nous est allé droit au cœur.


(4) 1961. Le Président Kasavubu saluant le commandant Choque.

Dites-nous quelques mots des évacuations d'après 60.

L'aviation civile a été de toutes les évacuations dans ce Congo qui se cherche depuis plus de cinquante ans. Sabena Afrique et Air Congo devenu plus tard Air Zaïre ont répondu présent à chaque menace d'envergure pour la vie des expatriés, et ont tenu leur engagement avec talent et obstination. Nous avions même beaucoup de jeunes pilotes formés par la Sabena qui venaient faire des heures de vol avec nous.

Le 2 janvier 1961 par exemple, nous arrivons en vol régulier à Kindu avec un DC3 et un DC4, au total cinq membres d'équipage. A peine au parking le chef de base SN Afrique, Roger Burlet, monte à bord pour nous dire qu'il était désolé de n'avoir pu nous prévenir, mais que Kindu était en révolte et que de faux ou vrais militaires avaient pris le commandement de la place. Il nous conseille vivement de ne pas discuter s'ils nous font prisonniers. Notre liberté de mouvement fut de fait de courte durée. Emmenés en ville sous escorte, débarqués sur une place publique sous les huées de la foule, nous fûmes contraints de nous mettre à genoux en cercle, sous les crachats .On nous fit boire au travers d'un entonnoir une saloperie versée d'un seau qui se répandit sur nos vêtements. On ne sentait même plus les coups qui s'abattaient sur nous. Le collègue Schurmans, copilote du DC4, reçut un tel coup de crosse sur la nuque qu'il ne s'en est jamais tout à fait remis. Cela lui aurait même coûté sa licence de pilote. La présentation à la foule se faisait deux fois par jour, AM et PM. Le reste du temps nous croupissions dans un cachot. J'avais un passeport de la Force Aérienne belge, du temps de mon service à la base de Kamina. Par mesure de précaution, je l'ai rapidement déchiré en petits morceaux et jeté par les grilles du cachot. Le cinquième jour on est venu nous sortir de là, pour nous faire monter dans la benne d'un camion, en nous annonçant sans ménagement qu'ils nous conduiraient vers un endroit où nous serions fusillés. A genoux sur la tôle de la benne, comme j'étais en capitula, j'avais les genoux en sang.

Je me souviens que la résignation avait succédé à l'espoir. Je n'avais même plus peur car je ne pensais plus à rien. Je n'avais plus qu'un souhait, celui d'en finir.

J'ai compris là-bas pourquoi des hommes ont crié "Vive la Belgique" ! au moment d'être fusillés. J'aurais même crié, je pense, "Vive Mobutu" !, si on me l'avait demandé.

L'imagination dont je parlais il y a un moment n'était plus d'aucun secours. Heureusement pour nous il restait la chance.

Sur la route, un officier de haut grade, son nom exact m'a toujours échappé, arrivant à contresens, a la bonne idée de bloquer le convoi. Il nous interroge sur le but de notre mouvement; va ensuite palabrer avec les convoyeurs; et miracle, donne l'ordre au camion de suivre sa jeep.

L'espoir succède aussitôt à la surprise. Nous sommes enfin débarqués en douceur à l'aéroport, avec les excuses de l'officier pour le malentendu. Ses paroles me reviennent encore régulièrement à l'esprit : 'Rentrez chez vous, tout est terminé'. Comme quoi la vie peut tenir à un fil, au hasard d'une jeep que l'on croise. Tout le monde hélas n'a pas eu la même chance !

Comment vous êtes-vous remis de cette confrontation avec la mort ?

Ce ne fut pas long, tant l'appel du service était grand. Après notre retour à Léo, la Sabena nous a mis en congé en Belgique. Cela risquait de prendre un certain temps pour moi qui avais déchiré mon passeport à Kindu. L'ambassade de France qui gérait les passeports pour les Belges à ce moment-là fit le maximum pour accélérer la délivrance d'un nouveau passeport. Quinze jours plus tard, je reprenais un vol pour le Congo. Soit dit en passant, il n'était pas aisé alors de trouver un job de pilote en Belgique. Puis l'appel de l'aventure reprit très vite le dessus.

Emmenés en ville sous escorte, débarqués sur une place publique sous les huées de la foule, nous fûmes contraints de nous mettre à genoux en cercle, sous les crachats. On nous fit boire au travers d'un entonnoir une saloperie versée d'un seau qui se répandit sur nos vêtements. On ne sentait même plus les coups qui s'abattaient sur nous.

Racontez-nous quelques autres faits saillants de votre carrière de pilote de l'urgence et de l'insécurité.

En général la vie se déroulait normalement, avec des moments de détente entre amis, dans lesquels les escapades sur le fleuve tenaient une place non négligeable. On peut aimer l'air et l'eau en même temps. Mais les alertes n'étaient jamais très loin.

Il m'est arrivé à plus d'une reprise de conduire le chef de l'Etat (4), qui ne manquait pas de saluer l'équipage, dans le respect des bons usages.

Un dimanche matin, le chef du protocole de l'ambassade de Belgique vient chez moi tout affolé pour me dire que le Boeing Sabena était bloqué à Ndjili tant qu'un équipage d'Air Zaïre n'était pas à bord pour aller rechercher un DC8 d'Air Zaïre à l'arrêt à Bruxelles, abandonné par son équipage qui refusait de revenir pour cause financière. Comme j'étais le seul commandant disponible, que fallait-il faire? Le copilote et le mécanicien sont d'accord, me dit André Moens, le préposé de l'ambassade, on n'attend plus que le commandant. Vu les circonstances, Arlette et les deux enfants à Kinshasa, je finis par accepter. En moins d'une heure je prends place dans l'avion Sabena, sous les applaudissements des passagers lassés d'attendre. Arrivés à Bruxelles, un véritable comité ministériel, avec un représentant personnel du ministre des Affaires étrangères, M. Nothomb, nous attendait avec tous les documents requis ; autorisation de survol, certificat de navigabilité, assurance. Sur insistance de l'administration belge, le décollage se fit sans délai. Le retour à Kin par contre fut assez pénible, car comme dans toutes les situations délicates il y eut les pour et les contre. Selon ces derniers, on aurait parait-il empêché d'encaisser les dividendes du blocage de l'avion à Bruxelles.

Un autre fait peu commun m'est resté très présent. Un jour dans un petit aéroport, je vois un monsieur s'approcher de moi, visiblement

gêné. Je le connaissais pour être un habitué de l'arrivée des avions. Il me revient que la dernière fois il était avec sa femme et un petit bébé. Je lui demande si sa famille va bien. Mal, me répond-il, le petit est mort il y a quelques jours. Ma femme ne veut pas qu'il soit enterré ici. Elle veut l'emmener en Belgique. C'est là le problème. Elle est dans la voiture avec le petit corps congelé dans un sac de type Sabena. Elle a décidé de rentrer ainsi. Elle est enregistrée sur ton vol et continue ce soir sur Bruxelles. J'ai beaucoup hésité avant de t'en parler mais voila tu peux accepter ou refuser. J'étais sous le choc de cette déclaration. Mais j'ai fini par accepter en lui promettant de m'occuper de son transfert sur l'avion de Bruxelles. A Ndjili, comme je connaissais pratiquement tout le monde, ce fut assez facile d'obtenir un geste de réciprocité pour tous les services que j'avais moi-même rendus .J'ai appris par la suite que la pauvre maman était bien arrivée dans son village et que le bébé avait reçu la sépulture qu'elle espérait. Pour le reste je ne sais pas. Mais ce que je sais c'est que pareille manœuvre ne serait plus pensable aujourd'hui.

Il y a aussi eu le vol sur Kongolo en 1962, avec une délégation officielle de l'ambassade de Belgique et une délégation de l'ONU, pour aller constater le massacre d'une vingtaine de missionnaires. Non seulement les images de l'horreur hantaient les passagers, mais le vol lui-même, s'achevant en zone rebelle, fut hasardeux. Après notre atterrissage, quand nous vîmes les buissons se rapprocher, nous vîmes assez vite que des soldats en armes y étaient tapis. Nous n'en menions pas large. Comme commandant, il me fallut sortir de ce mauvais pas. Je ne trouvai rien de mieux que de m'approcher du premier buisson venu et de tendre la main au soldat qui se cachait derrière, en le saluant d'un tonitruant 'bonjour, chef'. Celui-ci se leva, sortit des buissons et fit tomber d'un seul coup la tension. Et la mission put démarrer. Même en temps normal nous avons accompli des vols qui ont laissé des souvenirs impérissables. J'ai toujours en tête ce vol sur Bumba où nous avions été détournés pour une urgence. Une fois au sol, je vois arriver un monsieur portugais, supporté par deux infirmiers qui nous disent que celui-ci avait été opéré la veille par l'un d'eux. "On croyait que c'était l'appendicite, me dit-il, mais on a trouvé du pus partout. Sans doute une péritonite. Je ne savais plus rien faire. J'ai tout refermé et me suis empressé de faire un message via la station officielle des militaires." Le pauvre patient, plié en deux de mal, est monté dans l'avion, sans ses infirmiers. Je l'ai revu en parfaite santé quelques mois plus tard. Tous les habitués savent que le Congo c'est aussi le pays des miracles. En ces temps difficiles, il n'était pas rare qu'un infirmier s'attaquât à la chirurgie, sur la seule base de ce qu'il avait vu faire par le spécialiste, et réussît à arracher des malades à une mort certaine. Bel exemple d'une formation sur le tas. On ne dira jamais assez la grande débrouillardise dont furent capables certains Congolais dans cette période de rébellion tous azimuts. Cela nous console un peu de la grande cruauté dont furent capables quelques autres de leurs frères.

Tous les habitués savent que le Congo c'est aussi le pays des miracles. En ces temps difficiles, il n'était pas rare qu'un infirmier s'attaquât à la chirurgie, sur la seule base de ce qu'il avait vu faire par le spécialiste, et réussît à arracher des malades à une mort certaine.

J'ai dans ma sacoche de souvenirs de pilote de ligne, pas toujours droite, aussi des anecdotes amusantes. A la mort de Litho, apparenté à Mobutu, par exemple, je fus invité à conduire à Gbadolite les deux filles du défunt, arrivées de Belgique. Tâche aisée, en Mystère 20, un petit bimoteur jet. C'est le retour qui vaut la peine d'être conté. A l'embarquement, Mme Litho arrive avec sa suite, accompagnée d'une assistante qui tient un grand sac à la main, et les adieux commencent. A l'adieu de chacune, elle plonge la main dans le sac en sort un paquet de billets qu'elle distribue aux filles et autres apparentées.

Une fois en vol, une des filles est arrivée dans le cockpit, avec le fameux sac, y plongea la main et le copilote et moi-même furent gratifiés d'une poignée de billets, en grosses coupures. Je ne me souviens plus de la somme en zaïres. Cela devait faire l'équivalent de quelques centaines de francs belges. Ce n'est pas l'habitude que l'on donne un pourboire aux pilotes d'un avion, mais nous n'avons pas osé refuser.

Jacques Choque, devenu philosophe avec le temps, met un terme à l'interview, par cette dernière note, laquelle n'est surréaliste que pour ceux qui ne connaissent pas le pays. Avec le recul du temps, les événements ont perdu de leur acuité. Puis sans sa dose de surréalisme, peut-être héritée des Belges, le Congo ne serait plus le Congo.

■ Propos recueillis librement par Fernand Hessel
Photos Choque et Hessel.



(3) 1972. Choque au pied d'un Fokker à Inongo

La gestion des épidémies à virus Ebola en RDC

Depuis le deuxième semestre de l'année 2014, trois pays de l'Afrique de l'Ouest sont le théâtre d'une épidémie de fièvre hémorragique à virus (FHV) Ebola d'une ampleur jamais atteinte. Le nombre de personnes atteintes (plus de 10.000), le nombre de morts (plus de 6.000) ainsi que le nombre de pays concernés a frappé les esprits : la maladie est "sortie" de son foyer d'origine (sud de la Guinée Conakry) pour gagner plusieurs pays voisins : la Sierra Leone, le Libéria dans un premier temps, le Nigéria ensuite et, plus récemment, le Mali. Les autorités sanitaires, pas seulement locales mais également internationales (l'Organisation Mondiale de la Santé - OMS - est mise en cause) ont clairement tardé à réagir : non (mal ?) informées, elles étaient dépassées et ont de ce fait retardé les mesures à prendre qui auraient pu endiguer le phénomène.

Ce n'est qu'à partir du moment où les premiers cas suspects sont arrivés en Europe Occidentale et aux USA que l'on a commencé à prendre la mesure de l'événement et à considérer cette nouvelle pandémie (1) comme une menace grave pour la santé publique.
Les premières réactions "occidentales" allaient dans le sens d'une gestion de l'épidémie strictement médicale, du style "gestion de catastrophe": les secours devaient venir rapidement de l'extérieur (MSF) ; il importait de disposer, avant tout, de nombreuses équipes médicales, à la logistique évidemment éprouvée (dont les pays concernés ne disposaient pas) et le tour serait joué – les USA, de leur côté, envoyaient 3.000 soldats au Libéria (2) et les médias fantasmaient sur un traitement et une vaccination, illusoires dans ce cas (aucun traitement ni vaccin n'existent à ce jour), oubliant que développer de tels produits nécessiterait de longs essais cliniques (plusieurs années, au minimum).
Enfin, les média occidentaux auraient dû développer pour leur public une pédagogie adaptée, ce qui ne fut pas le cas : rappelons les quelques cas "suspects" qui ont débarqué en Belgique et qui ont fait l'objet des "une" des journaux.
Pourtant, dans un passé pas si lointain, le Zaïre de l'époque et la République Démocratique du Congo, plus récemment, ont eu à gérer sept épisodes de FHV Ebola (dont le tout premier connu, en 1976 - le dernier, de très faible ampleur, en 2014), sans que jamais cette maladie hémorragique ne sorte de ses limites géographiques d'origine. Le savoir-faire des médecins, Congolais comme expatriés ainsi que la gestion des événements par les autorités congolaises concernées ont, à chaque fois, permis de juguler ces catastrophes, à tout le moins d'en éviter la dispersion.

Malgré la pauvreté des moyens dont le pays disposait, les autorités concernées en ont fait bon usage. Il est dangereux de refaire l'Histoire mais l'actuelle épidémie de FHV Ebola en Afrique de l'Ouest n'aurait-elle pas connu un autre décours si les "responsables", nationaux comme internationaux, avaient fait appel plus rapidement à l'expertise congolaise ?

C'est dans ce contexte que l'idée a germé de réunir un collège d'experts congolais et expatriés qui, à un titre ou à un autre, avaient été concernés par ces épidémies de FHV Ebola en RDC : un colloque méritait d'être organisé pour tenter de comprendre pourquoi et comment les Congolais étaient parvenus à maîtriser cette maladie malgré toutes les défaillances/carences auxquelles le pays avait (et a encore) à faire face.
Ce colloque a eu lieu le 12 décembre 2014 dans les locaux du Musée Royal de l'Afrique Centrale avec les experts suivants :

(1) Une pandémie est une épidémie présente sur une larrge zone géographique

(2) Pour les autotités sanoitaires (et militaires) états-uniennes, el virus Ebola constitue une arme biologique possible.

Les épidémies de FHV Ebola en RDC 1976-2014



Prof. Jean-Jacques Muyembe-Tamfun, directeur général de l'INRB (3) Kinshasa, présent à Yambuku lors de la première épidémie (1976) ainsi qu'à Kikwit (1995) et Mweka (2007).
Dr Jean-François Ruppol, Chef de secteur médical de la Section belge de Coopération à l'Ambassade de Belgique au Zaïre en 1976, a réalisé 3 missions à Yambuku (1976).
Dr Jean Pierre Lahaye, Chef de section adjoint de la Section belge de Coopération à l'Ambassade de Belgique au Zaïre. Coordinateur à Kinshasa des actions lors de l'Epidémie Ebola-Kikwit au sein du comité national. A créé le Comité Inter-agences avec l'OMS (1995)
Dr Irenge Leonid, Ancien Médecin Chef de Zone (Masisi), chercheur au CTMA (4) de l'UCL (R/D de tests de détections de maladies à haut potentiel épidémique).

(3) Institut National de la Recherche Biomédicale

(4) Centre de Technologies Moléculaires Appliquées

(5) Yambuku est le siège d'une mission catholique et d'un hôpital

(6) Institut de Médecine Tropicale

YAMBUKU 1976, le début de l'histoire

En septembre 1976, à Yambuku (5), village situé près de Bumba en pleine forêt équatoriale, des malades meurent en quelques jours, atteints d'une maladie inconnue : les symptômes (fièvre élevée, hémorragies affectant les tissus les plus divers) font évoquer des maladies telles que la fièvre typhoïde, la malaria, la fièvre jaune, … Les malades reçoivent en conséquence un traitement correspondant aux hypothèses diagnostiques (antibiotique, chloroquine, …), traitements qui se révèlent inefficaces : les malades meurent endéans les trois semaines après le début des symptômes.

Les premiers symptômes de la maladie : fièvre élevée (40°), maux de têtes, fatigue extrême, diarrhées, …, ne sont pas spécifiques d'une FHV Ebola mais du fait qu'ils sont compatibles avec des maladies endémiques connues et curables (voir ci-dessus), le personnel médical se doit de soigner les patients atteints. Même les hémorragies, qui surviennent en général 10 jours après le début de l'infection, ne permettent pas encore d'affirmer un diagnostic de FHV Ebola. Cependant, la résistance aux traitements habituels ainsi que le décours de la maladie (21 jours entre le début des symptômes et le décès ; issue fatale dans 80% des cas) peuvent faire évoquer une FHV Ebola mais dans tous les cas, seul un test de laboratoire positif permet de lever le doute et d'affirmer le diagnostic.

A partir du 15 et à deux reprises, des médecins de la zone de santé de Bumba se rendent sur place à Yambuku. L'alerte est donnée le 21 : 30 cas sont déclarés, 22 d'entre eux sont morts, 4 ont fui l'hôpital, aucun traitement n'est efficace. Plusieurs missionnaires sont déjà décédés. La panique s'installe.
Une première mission d'investigation, composée du Dr J.J Muyembe et du médecin Colonel Omombo, est envoyée sur place le 23. L'équipe procède à des analyses de sang et de tissus, dont les résultats sont non contributifs quant aux hypothèses envisagées (typhoïde, fièvre jaune). L'origine du "mal" reste inconnue.

Lors d'une séance de prélèvement, le Dr Muyembe a reçu du sang contaminé sur les mains. Il ne présentait heureusement pas d'érosion cutanée. Bien au fait des règles élémentaires d'hygiène, il s'est rapidement et très soigneusement lavé les mains à l'eau savonneuse …

Pour le retour vers Kinshasa le 25, une religieuse de Yambuku, Sœur Myriam (Louise Ecran), malade, est du voyage. Elle est hospitalisée à la Clinique Ngaliema, où elle décède le 30. Des échantillons de sang, prélevés sur la malade, sont envoyés dans une bouteille thermos réfrigérée à l'IMT (6) d'Anvers où ils sont réceptionnés par l'équipe du Pr Pattyn.

Une deuxième équipe (les Drs Krubua, Raffier, Ruppol) est envoyée sur place (4-9 octobre). Sa mission est triple : renforcer les mesures sanitaires, y compris les quarantaines; endiguer la panique par une action psychologique forte (information des autorités et des populations); procéder à une enquête épidémiologique dans toute la zone atteinte.
De nombreux meetings d'information sont organisés ("Mobilisation sociale", MoSo) pour les populations, avec la participation des autorités politiques, administratives, médicales, religieuses, et coutumières locales. Il faut d'abord expliquer que le contrôle de l'épidémie allait dépendre de la limitation des contacts avec les malades et les morts, ainsi qu'avec le contrôle des mouvements des populations.
L'équipe préconise la mise en place de barrages militaires et policiers autour des villages pour interdire toutes les entrées et sorties. Les harangues se succèdent dans tous les villages autour de Yambuku. Le Dr Ruppol, excellent connaisseur des réalités de terrain, pratique le lingala : les messages passent mieux. Il est aidé dans cette tâche par des infirmiers zaïrois. Par chance, la population de cette région avait, depuis des siècles, une expérience coutumière avec une autre maladie, la variole, également souvent mortelle et très contagieuse, aujourd'hui disparue. Dès qu'une épidémie se déclarait, toute personne suspecte était placée, éventuellement avec ses enfants en bas âge, dans une hutte que l'on construisait en dehors du village.
On déposait à proximité de l'eau et de la nourriture, mais il était interdit d'entrer en contact physique avec les malades. Après un certain temps, si la

ou les personnes avaient survécu, elles pouvaient rentrer au village. S'il n'y avait plus signe de vie, on brûlait la case et les corps. Le Dr Ruppol demande alors d'appliquer cette règle coutumière pour cette nouvelle maladie, et de ne pas appliquer les méthodes et coutumes utilisées à cette époque pour les décès habituels !
A ce moment, les caractéristiques de la maladie (symptômes, contagiosité) sont connues dans leurs grandes lignes mais tant que la cause de l'épidémie n'est pas connue, les mesures de quarantaine sont de stricte application, y compris à l'hôpital de Bumba où des malades sont sous surveillance.
Les échantillons de sang prélevés à Yambuku sont alors envoyés à l'OMS Genève, à l'Institut Pasteur à Paris et à l'Institut de Médecine Tropicale d'Anvers (7). Le Pr Pattyn, de l'IMT, fait procéder à un examen au microscope électronique de tous les échantillons reçus : il donne le premier l'information qu'il s'agit d'un virus de grande taille, le virus Marburg (8). Cette conclusion sera rapidement infirmée par d'autres laboratoires (IMT Anvers, Pasteur FR, Porton Down UK, CDC Atlanta USA) mais on est bien en présence d'un virus nouveau, proche du virus Marburg.

Le virus reçoit un nom : le village d'origine de l'épidémie, Yambuku, est suggéré mais la proposition est écartée, pour ne pas ajouter la stigmatisation au malheur. Le choix se porte alors sur la rivière qui coule à proximité : Ebola. Le nom est adopté.

Fort de cette information, le Dr Ruppol prépare une deuxième mission vers Yambuku, où il transmettra l'information aux autorités sanitaires, politiques et militaires. A ce moment (10 octobre), le "pic" de l'épidémie semble atteint : les mesures de quarantaine ont été efficaces. Dès lors, une équipe internationale composée d'experts zaïrois et étrangers (l'IMT, CTB (9), CDC (10) Atlanta, OMS Genève, Mission Médicale française ainsi qu'une épidémiologiste Sud-Africaine) se met en place à Kinshasa : les locaux de FOMETRO (11) seront son QG opérationnel.
L'appui inconditionnel des plus hautes autorités du pays, jusqu'au Président de la République, est acquis. L'enquête épidémiologique à laquelle il sera procédé fera apparaître les éléments suivants :

- Région forestière avec des déplacements limités de population
- 318 cas, 280 décès. Taux de létalité : 88%
- Cas index le 5 septembre, le dernier cas décédé le 5 novembre 1976.
- Modes de transmission du virus: seringues réutilisées et participation à des funérailles traditionnelles (contamination par fluides corporels).
- Dissémination: 55 villages affectés et virus introduit à Kinshasa (2 cas).

L'hôpital de Yambuku sera fermé (de manière à casser la chaîne de transmission par l'utilisation de seringues usagées) et les rituels de deuil seront sévèrement encadrés (c'est au moment du décès que la charge virale du cadavre est maximale). Ces mesures simples, couplées aux quarantaines des malades et à l'isolement des zones touchées, suffiront à enrayer le cours de l'épidémie. Il s'est écoulé à peine deux mois entre le cas index (5 septembre) et le dernier décès (5 novembre 1976).

KIKWIT 1995

Début 1995, Kikwit, chef-lieu du district du Kwilu, Province du Bandundu, est atteinte par une épidémie de diarrhée sanglante : les symptômes des patients sont compatibles avec les maladies parasitaires et bactériennes endémiques (malaria, shigella, salmonella) ; aucun malade cependant ne répond au traitement. Le 27 avril 1995, le directeur de l'hôpital général de référence (HGR) donne l'alerte : des patients, atteints de diarrhée sanglante, meurent. Un laboratoire mobile est aussitôt envoyé sur place par le Prof Muyembe.
Des prélèvements (sang et selles), réalisés sur des malades se révèlent négatifs pour les bactéries incriminées. Dès le 4 mai, une analyse approfondie de cas donne les conclusions suivantes : la population atteinte est composée majoritairement d'adultes appartenant au personnel de santé (médecins, infirmiers, techniciens de laboratoire) de l'HGR.
Rétrospectivement, on retrouve la trace du "cas index" : un laborantin, admis à l'hôpital pour suspicion de perforation intestinale, est opéré à l'HGR le 10 avril. Quatre jours après, le patient meurt et les premiers symptômes apparaissent chez le personnel médical ayant été en contact avec lui. La confrontation de tous ces éléments permet d'éliminer l'hypothèse d'une infection bactérienne transmise au contact des selles: une contamination par un virus des fièvres hémorragiques (Marburg ou Ebola) est alors envisagée. Le fait que plusieurs religieuses italiennes figuraient parmi les premières victimes fut un élément primordial pour la mobilisation de l'Europe et surtout de l'Eglise catholique.
Le rôle du diocèse de Kikwit fut décisif dans cette mobilisation et la transmission des infos du comité de lutte et son organisation.

L'épidémie survient dans un contexte de transition politique caractérisée par une interruption de la coopération internationale gouvernementale, une surveillance des maladies

(7) Le Zaïre de l'époque ne disposait pas d'un laboratoire de haute sécurité qui aurait permis d'analyser ces échantillons, qui devaient dès lors être expédiés en Europe et aux USA

(8) Le **virus Marburg** est un virus endémique dans plusieurs pays d'Afrique. Il est nommé d'après Marburg, la ville allemande où il est apparu en Europe (Allemagne et Ex-Yougoslavie). Proche du virus Ebola.

(9) Coopération technique belge

(10) Center for Disease Control

(11) Fonds médical tropical

défaillante et un effondrement des infrastructures de santé, dû en partie à la perte de motivation d'un personnel de santé misérablement payé. La Belgique a interrompu toute coopération avec le Zaïre en 1990. Et depuis 1992, l'action de coopération belge se fait via les actions multilatérales (PNUD, OMS, HCR, …) et non gouvernementales (ONGD, syndicats, …) C'est dans un climat politique délicat que la coopération entre médecins zaïrois et les rares expatriés présents (e.a. le Dr JP Lahaye, de l'ambassade de Belgique) se maintient. Heureusement, tous les protagonistes se connaissent et se font confiance, ce qui s'avérera précieux pour la suite des événements.

Des échantillons de sang prélevés chez des malades en phase aigüe et des convalescents sont alors envoyés par porteur (Mgr Nicole) à Kinshasa pour être acheminés à l'IMT d'Anvers. Le 5 mai, jour de leur arrivée à Kinshasa, le Dr J.P. Lahaye organisera leur transport et la réception rapide de ceux-ci vers l'IMT d'Anvers.
Malheureusement presque vingt ans se sont passés depuis l'épidémie de Yambuku et le laboratoire de l'IMT dédié aux fièvres hémorragiques n'existe plus. Les échantillons sont alors réacheminés vers le CDC Atlanta aux USA.
C'est de là que viendra, le 10 mai, la confirmation du diagnostic de FHV Ebola.

Les mesures de contrôle de l'épidémie sont rapidement mises en place : elles sont les mêmes que celles déjà prises à Yambuku (voir plus haut) et sont complétées par une surveillance épidémiologique renforcée : collecte de données dans les divers centres de santé de la ville, recherche active de cas, ouverture d'un registre de rumeurs de cas et de décès suspects dans la communauté. De l'équipement de protection sera distribué au personnel médical et aux secouristes exposés, qui recevront un entraînement adéquat. Enfin, les rites funéraires seront strictement contrôlés et les enterrements, quelle que soit la cause des décès, seront effectués par des volontaires de la Croix-Rouge, entrainés et protégés.
A noter simultanément la surveillance et l'information ciblées à Kinshasa pour éviter la transmission depuis Kikwit vers la capitale.
Au total, le bilan de l'épidémie se présente comme suit :

- 317 cas, 75 personnel de santé.
- 250 décès, 60 personnel de santé.
- Taux de létalité : 80%

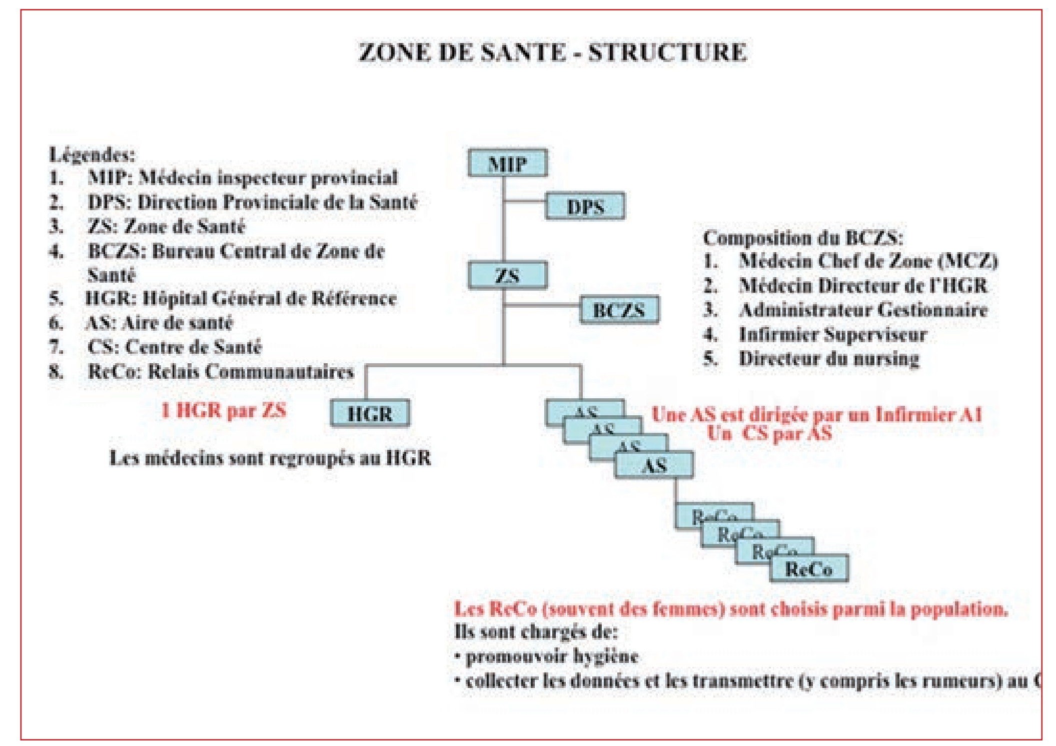
L'épidémie est déclarée officiellement terminée le 24 Août 1995 (12).

(12) La date de fin d'une épidémie de FHV Ebola se calcule à partir du dernier cas connu. Après le décès du dernier patient, on compte une première période de 21 jours (durée totale du décours de la maladie). Si, pendant ce délai, aucun cas nouveau ne se révèle, on rajoute par précaution une deuxième période d'observation de 21 jours. Si, à l'issue de ces 2 X 21 jours, aucun nouveau cas n'est apparu, l'épidémie est alors déclarée terminée. La déclaration de fin d'épidémie ne peut être faite que par l'autorité politique compétente, en l'occurrence le Ministre de la Santé du pays concerné.

EBOLA 1976 et 1995 : Retours d'expérience

Qu'en retenir ?
Les deux épidémies sont survenues au sein de régions totalement différentes : Yambuku (forêt équatoriale) et Kikwit (400.000 habitants, zone ouverte), et pourtant, aucune des deux n'est sortie de son foyer d'origine (cette constatation est valable pour tous les autres épisodes de FHV Ebola en RD Congo), malgré des structures de santé défaillantes et des ressources limitées.
On retrouve cependant les caractéristiques positives communes suivantes :

- Intervention rapide d'équipes pluridisciplinaires, composées d'experts nationaux et expatriés, qui se connaissent bien
- Les enquêtes épidémiologiques sont rapides et amènent à des conclusions pratiques, relativement aisées à mettre en œuvre
- Les autorités politiques, administratives et militaires apportent un appui immédiat et total
- Des coordinations sont mises en place à tous les niveaux (local, provincial et national) elles impliquent la société civile, les autorités locales et les représentations internationales encore présentes au Zaïre
- Les structures de santé, quoique fragilisées, sont pré-existantes à l'épidémie et ont, souvent, la confiance



de la population. Les relais communautaires prouvent ici, toute leur valeur

- La mobilisation sociale permettant de faire passer des messages fait partie de la culture du pays
- La part strictement médicale de la gestion de ces épidémies est peu importante par rapport aux aspects socio-culturels, bien pris en compte dans ces épisodes majeurs de santé publique.

Un bémol, cependant : dans l'état actuel des choses, en 2015, les échantillons de sang ne peuvent être analysés sur place au plus près du foyer de l'épidémie parce que le pays ne dispose pas de laboratoire de "niveau de sécurité 4" (indispensable pour l'analyse de virus aussi virulents qu'Ebola) ; il dépend encore de l'étranger. Des laboratoires mobiles avec capacité d'analyse de quelques maladies à haut potentiel épidémique (Ebola, tuberculose résistante, …), rapidement déployables par air, constituent une réponse pertinente et relativement peu coûteuse. Ce concept est actuellement développé au CTMA de l'UCL (13). La Belgique peut donc continuer sa coopération à ce niveau. Mais la volonté existe-t-elle ?

EPILOGUE

B-FAST, la structure d'aide d'urgence du gouvernement belge, a déployé un laboratoire mobile en Guinée Conakry, dont le but est de tester les échantillons de sang pour la FHV Ebola. Le Dr Leonid Irenge y effectue une mission de 6 semaines. Ci-dessous le courrier qu'il m'a fait parvenir le 26 janvier 2015 :

Mon cher Marc,
Je suis en Guinée, plus précisément à N'Zérékoré aux confins du Liberia et de la Sierra Leone.
Si la tendance est bonne en Sierra Leone et au Liberia, ceci n'est pas le cas dans la préfecture guinéenne de Lola et de N'Zérékoré. Sans rentrer dans les détails, je te dirais par exemple que sur les trois derniers jours, nous avons eu une vingtaine d'analyses et pas mal de positifs. Or chaque cas positif suppose plusieurs contacts qui sont autant de malades potentiels.
Différences avec la RDC :
- Réactivité des autorités : en RDC, les quarantaines sont rapidement instaurées alors qu'ici jusqu'au moment où je te parle, les autorités refusent de l'instaurer au nom de la liberté de circulation. Ceci fait que les malades bougent beaucoup.
- Résistance de la population face à la campagne anti-Ebola. C'est ici que je me suis rendu définitivement compte que le Congolais était vraiment un bijou en Afrique. Les gens adhèrent vite aux mesures de protection.
Voilà en bref, mais j'espère qu'on aura l'occasion d'en discuter en long et en large à mon retour en Belgique.
Amitiés,
Leonid

■ Dr Marc GEORGES

(13) Centre de technologies moléculaires adaptées – Université catholique de Louvain

Sources :

1. Présentations des Prof J.J Muyembe, Drs J.F. Ruppol, J.P. Lahaye, L. Irenge et M. Georges lors du colloque du MRAC le 12 décembre 2014
2. Epidémie de Yambuku-Zaïre, septembre-octobre 1976. Carnets de route du Dr J.P. Sureau, professeur à l'Institut Pasteur de Paris http://lib.itg.be/open/YAMB/YAMBUKU.HTM
3. Ebola Virus Haemorrhagic Fever-S.R. Pattyn, 1978 Elsevier /North-Holland Biomedical Press http://www.itg.be/internet/ebola/pdf/EbolaVirusHaemorragicFever-SPattyn.pdf
4. Ebola Outbreak in Kikwit, Democratic Republic of the Congo: Discovery and Control Measures J.J. Muyembe-Tamfum, M. Kipasa, C. Kiyungu and R. Colebunders http://jid.oxfordjournals.org/content/179/Supplement_1/S259.full
5. Médecine et Hygiène en Afrique Centrale de 1885 à nos jours, Vol. 2, pp. 1088-1093, Fondation Roi Baudouin
6. The virus detective who discovered Ebola in 1976, interview du Pr P. Piot, par Mr Rob Brown, BBC World Service



Le 4 mai 2015 le **Cercle Royal Africain** célèbrera son 125e anniversaire. Fondé en 1890 le Cercle a exprimé pendant ces 125 années l'intérêt que des acteurs politiques, diplomatiques, économiques et culturels belges portaient au Congo et à l'Afrique centrale en général. A l'occasion de cette date importante une séance académique est organisée lors de laquelle le Ministre d'Etat Marc Eyskens parlera de "l'Afrique: avenir d'un continent d'avenir". La Princesse Esmeralda rehaussera la soirée de sa présence.
La célébration du 4.5.2015 sera un moment important pour souligner la pérennité du Cercle dont la vie couvre la période mouvementée de l'Etat Indépendant du Congo de 1890 à 1908, la période coloniale proprement dite de 1908 à 1960 et des diverses étapes de la période post coloniale jusqu'à nos jours.
Pour tous renseignements : craom@skynet.be

Aquarelles aux couleurs d'Afrique

Née à Liège le 27 décembre 1926 dans une famille très catholique, Marie-Jeanne Hanquet suivra pendant 12 ans les cours de dessin puis d'aquarelle du peintre Paul Daxhelet tout en s'impliquant dans l'équipe régionale de la Jeunesse Indépendante Catholique Liégeoise et en intégrant les équipes "Clairs Chants" et "Mimes" qui organisent des concerts dans les paroisses et les hôpitaux. C'est donc presque naturellement qu'elle part au Congo enseigner la religion à Elisabethville, de 1958 à 1973 (Ecole Belge, Lycée Kiwele et Katuba).

L'artiste en elle s'émerveille des couleurs de son nouveau pays : le mauve des jacarandas au parfum de miel, les vifs flamboyants, la terre rouge, le bleu intense du ciel, le noir des enfants nus et les pagnes bariolés des femmes.

Autant d'occasions pour elle de dessiner une rivière, un village, des enfants, des bananiers, des huttes, la vie profonde du Katanga.

Marie-Jeanne consacre ses loisirs à croquer sur le vif la nature environnante et les scènes de la vie quotidienne. Un ancien élève, Jean-Pierre Kabongo, l'accompagne comme guide et traducteur lorsqu'elle s'éloigne de la ville. Ses amis Grandjean et Stefens lui font également découvrir les environs. Autant d'occasions pour elle de dessiner une rivière, un village, des enfants, des bananiers, des huttes, la vie profonde du Katanga. Les enfants aiment l'observer travailler et s'esclaffent lorsqu'ils reconnaissent des paysages ou des personnes.

Elle expose à Lubumbashi, Likasi, et enfin Kisangani où elle découvre le fleuve Congo et assiste au spectacle saisissant des pêcheurs Wagenia, véritables athlètes virevoltant sur les échafaudages auxquels sont attachées de grandes nasses coniques dans lesquelles s'engouffrent les poissons. L'aquarelliste s'en donne à coeur joie. Les courses de pirogues lui offrent d'autres sujets de choix.

Marie-Jeanne met ses qualités d'artiste au service de son enseignement, intégrant le dessin, le chant, le mime. Elle donne cours aux futurs catéchistes pour les initier aux méthodes actives dont le dessin. Elle est invitée à décorer les murs du Centre Catéchétique de fresques sur le thème "Le Seigneur aime ses enfants" et à illustrer les nouveaux manuels de catéchèse qui seront publiés en français, swahili, cibemba et kiluba et distribués dans tout le Congo.

Toujours à l'affût de nouvelles techniques, Marie-Jeanne entreprend à présent d'apprendre le dessin en informatique avec un professeur gréco-congolais qui se souvient avoir, dans sa jeunesse à Kinshasa, appris la religion dans les livres qu'elle avait illustrés. Elève à son tour, Marie-Jeanne s'amuse aujourd'hui à jouer sur ordinateur avec les dégradés, les jaunes, les ocres et les bruns pour créer de belles images africaines et des ciels flamboyants.

Marie-Jeanne Hanquet
Françoise Moehler – De Greef





KIVU – Du paradis à l'enfer

Alain Huart, Editions Weyrich, 560 pages, sept. 2013.

Nous connaissons tous Alain Huart grâce aux trois superbes albums qu'il a publiés avec Chantal Tombu aux Editions Weyrich : *"Congo Pays Magnifique"*, *"Congo - les 4 trésors"*, *"Bas-Congo"*. On connaît moins peut-être l'homme, engagé au Congo depuis plus de trente ans dans le domaine de l'agriculture et du développement rural, spécialisé en gouvernance décentralisée avec l'appui de l'agence belge de développement.

Il va sans dire qu'il connaît bien l'Afrique et la RDC en particulier, connaissance politique, économique, sociale, mais aussi l'intelligence du cœur, la compréhension du vécu de la population et des différentes composantes de cette société congolaise tellement contrastée. Son premier roman, "Kivu, du Paradis à l'Enfer", en témoigne à l'envi.

Alain Huart nous accueille par ce mot d'Aimé Césaire : "La voie la plus courte pour l'avenir est toujours celle qui passe par l'approfondissement du passé." avant de présenter un survol des pérégrinations des peuples qui ont fini par constituer le Congo actuel. Son "Histoire des peuples du Congo" permettra au lecteur de démêler l'écheveau compliqué des forces et enjeux, tenants et aboutissants qui ont mené au génocide rwandais avant de jeter des millions de personnes, Hutues pour la plupart, sur les routes de l'exil à la recherche d'un improbable havre de paix au Kivu.

Mais les camps où elles aboutissent sont contrôlés par les responsables du génocide. Les réfugiés trop nombreux braconnent, déboisent et contribuent à une insécurité néfaste aux échanges commerciaux. Les Banyamulenge (Zaïrois Tutsis d'origine rwandaise) se sentent eux aussi menacés par la remise en cause de leur nationalité. Et le génocide entamé au Rwanda se poursuivra au Congo déclenchant une nouvelle fuite des réfugiés.

Ce gigantesque brassage de populations et la rébellion venue de l'Est mèneront à la destitution de Mobutu et la mise en place de Laurent Désiré Kabila. Ils permettront aussi l'internationalisation du conflit, les incursions répétées des pays voisins et le partage entre le Rwanda, l'Ouganda et l'Angola de cet incroyable gâteau d'or, diamant, coltan et bois précieux, qu'est le Kivu, avec la complicité du Congo-Brazzaville, de la République Centrafricaine et de l'Afrique du Sud qui servent de plaques tournantes pour acheminer ces ressources vers l'Europe dans le silence de la communauté internationale qui préfère fermer les yeux.

Comme Jean Bofane dans Congo Inc., Alain Huart joue sur la dualité. Chaque nouvel épisode est précédé par un aperçu du cadre historique dans lequel s'inscrit sa fiction qui lui insuffle, elle, la force et la densité du vécu. Dualité encore dans ce tandem improbable d'un prêtre suisse, enseignant dans une mission au Kivu, et d'une jeune infirmière katangaise travaillant pour MSF. Leur rencontre se fait dans le contexte tragique des premiers massacres au Kivu, en 1995-96, qui les coupera de leurs bases et les lancera, aux côtés de millions d'autres réfugiés, sur les routes de l'exode en direction du Fleuve et du Congo Brazza. Si Zwig, bénéficie d'une certaine protection de par sa couleur, son sacerdoce et sa nationalité, Vicky, elle, est plus vulnérable, noire et katangaise, mais forte aussi de sa qualité d'infirmière. Leurs tribulations en feront des témoins privilégiés d'une tragédie sans nom qui fera des centaines de milliers de victimes, témoins aussi de l'inertie des ONG et du silence complice sinon coupable de la communauté internationale et des Nations Unies en particulier. Témoins aussi des intolérables massacres de Kibeho (ordonnés par Kagame) et de Mbandaka sur lesquels se penchera bien plus tard la commission d'enquête des Nations Unies sans pour autant que les coupables soient inquiétés. L'auteur assure ici un devoir de mémoire nécessaire.



Alain Huart

La fiction d'Alain Huart flirte sans cesse avec la réalité. Elle témoigne d'une connaissance approfondie du contexte et des drames successifs, sans complaisance mais sans voyeurisme malsain.

La fiction d'Alain Huart flirte sans cesse avec la réalité. La romance ébauchée entre deux êtres d'exception apporte un peu d'humanité à cette tragédie et lui confère cette densité du vécu qui manque trop souvent aux rapports dits humanitaires. Elle témoigne d'une connaissance approfondie du contexte et des drames successifs, sans complaisance mais sans voyeurisme malsain. Le style clair et alerte nous entraîne et nous emporte. Nous partageons les espoirs, peurs et malheurs de Zwig et Vicky. Nous assistons impuissants à leurs épreuves. Mais l'écriture empreinte de sensibilité d'Alain Huart laisse transparaître aussi une infinie tendresse pour ce peuple si souvent malmené auquel on a volé son paradis.



Françoise Moehler De Greef

Amédée, une histoire

Lourde et cendreuse atmosphère des lunes de février. Epoques qui, dans les villages, aux heures de midi, ne renvoient que l'écho de bruissements sans fin. La savane entière dort assoupie dans une quiétude que rien ne semble devoir troubler.
Lunes de chaleurs torrides ! Lunes de frémissements ! Lunes de fantasmagories !

Dans le calme du village, dû à l'absence des habitants partis à la chasse ou en quête d'ombre dans les dembo's herbeux, ne percent que les grignotements des termites taraudant inlassablement les matitis et les tiges creuses des chaumes. Le vieux Lega, couché dans un fauteuil pliant en peau de tengo, somnole au soleil de midi. Il jouit pleinement de cette paix libérée du temps qui échoit aux hommes d'Afrique.

Il s'était présenté à la nuit tombante à l'entrée du bungalow de l'hôtel de Kabalo où je faisais escale pour la nuit. Malingre, voûté, coiffé d'un chapeau de paille trop large qui cachait des cheveux déjà gris, affublé de lunettes de traite et promenant des frusques indigo dont une corde de liane retenait tant bien que mal la culotte. Il était borgne. Il n'en avait pas moins conservé un air finaud, roublard qu'aiguisait encore le pétillement malicieux de son œil valide.

Malgré l'aspect insolite de ce visiteur, j'appréciais les explications de sa requête exprimée dans un français plus que convenable, quasi littéraire, et surtout son talent oratoire à défendre le but de sa démarche. Trop fier pour mendigoter, il postulait ni plus ni moins qu'un travail léger et rémunéré. Je ne sais quel élan de cœur subit me poussa à accepter de l'engager comme n'zamu des entrepôts de la société que je dirigeais à Elisabethville. Avais-je inconsciemment et honteusement espéré qu'il déclinerait une offre pour une région située à près de 1.000 km de Kabalo par la route ?
Or, il acceptait d'emblée ma proposition avec un tel empressement, un tel enthousiasme que tenter de le dissuader après coup n'eut pas été, disons de bon aloi. Alea jacta est ! Je l'emmenais le lendemain aux aurores pour une longue randonnée en voiture jusqu'à Elisabethville.

A l'âge de cinq ans, il perdait ses parents et tous les membres de sa famille. Une mission méthodiste hébergeait les enfants orphelins, mais moi, disait Amédée, j'étais recueilli par un couple de colons luxembourgeois.

Pour l'heure, nous étions arrêtés aux abords d'un village, du côté de Mwanza pour consommer notre casse-croûte et nous relaxer. Le chant du coucou tirait mon passager de sa torpeur. Il se rappelait soudain qu'il tenait compagnie à un blanc. Il disait d'une voix calme et du ton familier qu'autorisait son grand âge :
– *As-tu entendu le coucou ?*
Je l'invitais sans autre commentaire à reprendre presto la route. Il ne tardait pas à briser la monotonie qui s'était installée dans l'habitacle de la voiture en étalant spontanément une verve plus qu'abondante sur son propre passé.

Il était, disait-il, mulega, né dans le siècle d'avant à Malombo non loin de Shasunda dans le Kivu et se prénommait Amédée. Une épidémie de variole décimait jadis la population de région où il vivait. A l'âge de cinq ans, il perdait ses parents et tous les membres de sa famille. Une mission méthodiste hébergeait les enfants orphelins, *mais moi*, disait Amédée, *j'étais recueilli par un couple de colons luxembourgeois.*
Madame Louise, une érudite de petite noblesse, l'épouse de Monsieur de Riesling, agronome, me prenait sous son aile protectrice et se chargeait de mon éducation. Elle m'apprenait le français, et quel français ! N'était-elle pas licenciée en philologie romane et, en peine de démontrer son savoir par manque d'auditoire, elle se rabattait sur moi. Je lui vouais cependant une grande affection et une gratitude infinie pour la bonté et la tendresse qu'elle manifestait à mon égard.

Les de Riesling, des colons de petite envergure, n'avaient pas d'enfant. Ils possédaient à Tshibinda sur les pentes est du lac Kivu une plantation de tabac et une petite manufacture de fabrication artisanale de cigarillos. Ils exploitaient aussi une fraiseraie de deux hectares dont le parfum sauvage des petites fraises était très apprécié.

Devenu adolescent, outre les cours assidus de français dispensés par Madame Louise, je contribuais avec la main-d'œuvre locale à l'exploitation agricole de mes bienfaiteurs. Monsieur de Riesling s'efforçait de m'intéresser aux secrets de l'agronomie. Ma passion était pourtant tout autre. Je consacrais tous mes loisirs à découvrir la forêt toute proche, sa faune, sa flore, ses mystères. Pour assouvir mes désirs, mon enthousiasme, ma frénésie à vivre en forêt, je me faisais engager dans les parties de chasse organisées par des blancs comme rabatteur d'abord, guetteur ensuite, puis comme pisteur, exercice d'observation qui demandait une connaissance approfondie du milieu, de l'instinct et du flair, qualité innée dont je ne pouvais avoir hérité que de mes ancêtres Balega.

Dans les années 1920, Madame Louise décédait inopinément d'une crise aiguë d'hématurie. Monsieur de Riesling, inconsolable, rendait son entreprise et retournait vivre dans son Luxembourg natal, me laissant, certes à contre cœur, face à la débrouille, muni d'une excellente éducation et d'un pécule famélique. J'avais dix-sept ans.

Après le départ de Riesling, je décidais de rallier Mulembo, mon village natal. Je rêvais d'authenticité retrouvée au sein de ma tribu, de mon clan, de ma forêt, d'une vie dont je n'avais pourtant que peu de souvenance.
L'accueil de mes frères n'était hélas pas à la mesure de mes espérances, bien au contraire. L'évolué que j'étais devenu contrariant

l'harmonie et la quiétude du village. J'étais l'intrus. Grâce à l'intervention d'une des épouses d'un Kindi qui prétendait avoir été l'ami de ma mère, je pouvais réintégrer la communauté non sans avoir prêté allégeance aux règles, aux coutumes, à l'esprit du clan, aux principes du Likelemba, autrement dit : l'entraide inconditionnelle classique sous la tutelle d'un Kindi.

L'intégration au sein de ma tribu avait pris au moins trente lunes. Je n'avais pas perdu le flair qui, du temps des de Riesling, me permettait de pister les animaux de la forêt et de débusquer leurs tanières.
Il s'était même amplifié depuis mon arrivée à Mulembo, village idéalement placé à l'orée de la forêt. S'introduire dans cette forêt, c'était comme violer un monde obscur et pesant où, à chaque seconde, tout atome de vie luttait pour accéder au moindre trait de lumière.

Dans de rares espaces ensoleillés grouillait la vie; des plantes de toutes formes et de toutes espèces étaient envahies d'hôtes ou locataires vrillants, vibrants, bourdonnants, mordeurs, perceurs, suceurs.
Des arbres enchevêtrés l'humidité dégoulinait, les feuilles et les branches suaient, suintaient et pleuraient. J'aimais cette ambiance explosive de trop plein de vitalité où, blotti derrière un épineux, j'observais le mamba se coulant dans un arbre et dressant jusqu'à mi taille sa souple échine dans l'espoir de repérer une victime.
J'entrevoyais à quelques pas l'activité des nurses d'une fourmilière qui exposaient leurs nymphes aux rayons d'une plaque de soleil.
Là-haut, au faîte des grands arbres de la canopée, je distinguais ces singes verts trapus et à l'allure peu aristocratique mais qui, à l'esprit vif et pénétrant, joignaient une agilité et une espièglerie qui animaient une ambiance constamment troublée par des cris et des disputes.
Spectacle dense et permanent de vie intense dont je ne me rassasiais jamais assez. Les chasseurs de ma tribu s'étaient rendu compte de mon habileté à pister les animaux. Progressivement, je devenais leur indispensable éclaireur, le fin limier, le pisteur émérite dont ils réclamaient le concours pour les parties de chasse organisées pour subvenir aux besoins alimentaires vitaux de la tribu.

Un matin dans la vallée de la Lubulu et de la Nanga, je suivais les pistes à double ornière de ce routinier d'hippopotame casanier et maniaque. Les traces de ses quatre doigts et les arbustes saupoudrés de crottins permettaient de déterminer aisément les empreintes profondes et humides faites au bord de l'eau. Elles précisaient l'endroit qu'il avait choisi dans ce milieu aquatique et qu'il défendait avec acharnement contre toute intrusion. Tributaire de l'eau, il recherchait les rivières en saison sèche et remontait leurs affluents en saison des pluies.
Chaque nuit, il suivait les mêmes passées vers d'immuables pacages.
Le long des berges de ces rivières, des arbres noueux tendaient leurs branches surplombantes et les rendaient complices d'un des chasseurs qui m'accompagnait et qui s'y installait muni d'une lance dont le manche est long de trois à quatre mètres.
L'hippopotame en plongée fientait sans vergogne et sans appréhension. Les émissions montaient à la surface et les poissons se pressaient à grand bruit vers ce festin.
Le chasseur avait repéré sa proie et soudain lançait son fer d'un geste prompt et vigoureux. Touché, l'animal se débattait dans des éclaboussures d'eau et de sang mais la longue pique dont le manche émergeait toujours des eaux basses de la saison sèche constituait un excellent point de mire; des berges, plusieurs chasseurs lui décochaient flèches et sagaies.
Criblée de blessures, douloureusement atteinte, la pauvre victime n'avait plus la force de rejoindre ses plus secrets refuges.
Même son fidèle districhodus, appelé le poisson de l'hippopotame, qui l'accompagnait dans tous ses déplacements abandonnait son maître.
Celui-ci, dans un dernier sursaut, se dressait hors de l'eau puis coulait lentement, sans faire de mouvement. De grosses bulles d'air montaient à la surface. Leurs détentes sonnaient le glas et quelque vingt minutes plus tard, la dépouille venait flotter au fil de l'eau. Une clameur de triomphe annonçait cette triste fin.
Machettes et poignards étaient aussitôt dégainés : c'était la plus folle ruée vers l'énorme carcasse. Une dissection de l'estomac révélait l'âge de la victime car la tradition voulait qu'au retour de chaque saison sèche, le grand mammifère avalait un galet. Un des cailloux polis me fut offert comme fétiche et comme cadeau pour ma contribution efficace à cette chasse réussie. Signe s'il en est de ma parfaite intégration au sein de ma tribu.

Là-haut, au faîte des grands arbres de la canopée, je distinguais ces singes verts trapus et à l'allure peu aristocratique mais qui, à l'esprit vif et pénétrant, joignaient une agilité et une espièglerie qui animaient une ambiance constamment troublée par des cris et des disputes.

Cette seconde époque de ma jeunesse était heureuse et passionnante puisque la forêt en était le théâtre et que ma fureur à découvrir ses secrets les plus intimes était à ma portée. J'étais comblé jusqu'à ce que mon regard toujours à l'affût prenne un jour un sens interdit.
Il dévorait la beauté des lignes du corps gracile de la jeune épouse d'un Kindi. Ce faisant et selon le Balenga, je franchissais les limites du cercle que chaque être vivant est censé connaître.

Je bafouais les règles et me plaçais dans la catégorie des Kisenge (volages). L'époux furibond avait remarqué mon manège et réclamait justice. Je n'échappai pas à la sentence. La lame chauffée à blanc d'un mwele (poignard) effleura suffisamment près mon œil indiscret pour le rendre borgne à jamais.

Chassé de la tribu, banni du clan, condamné à l'errance, tel fut le verdict qui allait durer jusqu'à hier … à Kabalo, c'est-à-dire quarante ans. Sous les huées de mes frères Balega, je mettais le cap vers l'ouest, avec comme premier objectif d'atteindre le Lualaba.

Dans un premier temps de mon exil, je vivais de ma chasse et de fruits qu'offrait la nature. Après de nombreuses lunes d'un très

long voyage valorisé par de nombreuses et nouvelles observations de cette nature privilégiée que nous offre notre beau pays, j'atteignis la vallée pittoresque de l'Elila.
Je tentai avec succès quelques approches auprès de populations villageoises. Je troquais ma pitance et un abri contre quelques corvées. Je me présentais comme un voyageur solitaire, contemplatif de la nature et désireux de faire part à ceux qui le souhaitaient du résultat d'intéressantes découvertes sur les lois de la brousse, de les confronter avec celles que détiennent les sages du village. Intriguées, certaines populations acceptaient de m'écouter.

Lors de ces réunions improvisées de préférence au crépuscule et autour d'un feu ou de l'arbre des palabres, je narrais les enseignements recueillis sur la vie des animaux avec le souci de garder leur vérité biologique, de mettre en avant les vertus et les mystères de ce monde fabuleux sans distinction des espèces. Le choix des détails qui encadraient les thèmes choisis ne répondait qu'à un léger désir d'enjolivement de mon imagination poétique naturelle.

Au fur et à mesure que les lunes se succédaient dans le temps, mes talents de conteur se confirmaient et j'éprouvais de plus en plus de plaisir à les exercer en public. A ma panoplie orale, j'ajoutais une touche humoristique en utilisant des imitations onomatopéiques de manifestations animales, destinées aux enfants, mais qui faisaient rire les femmes. Le vrombissement lancinant en si bémol majeur du moustique, le grésillement agaçant du criquet, le coassement incongru du crapaud amoureux, le barrissement claironnant de l'éléphant, la jase courroucée du perroquet agacé par les espiègleries de macaques, étaient parmi les plus prisées.

Ma réputation de griot s'affirmait et se répandait de village en village, du Lualaba au Haut Congo et même au Lomami où je fis quelques incursions jusqu'à Opala.

La lune, dit-il l'air inspiré, ce signe céleste, énigmatique aux mouvants aspects, irradiait la nuit, lourde d'un embonpoint qu'elle s'apprêtait à perdre. Sous sa clarté révélatrice, les plus hautes termitières, certaines atteignaient sept à huit mètres de hauteur, se découpaient sur l'écran céleste et y silhouettaient leurs formes particulières en pain de sucre.

– Je ne vous demanderai pas une séance de vos imitations onomatopéiques, dis-je en interrompant Amédée dans son discours, *mais je serais curieux d'entendre un de vos contes à succès.*
– Avec grand plaisir, Bwana ! Permettez que d'abord je m'abreuve à ce bidon de café, répond-il en joignant le geste à la parole. *La lune,* dit-il l'air inspiré, *ce signe céleste, énigmatique aux mouvants aspects, irradiait la nuit, lourde d'un embonpoint qu'elle s'apprêtait à perdre. Sous sa clarté révélatrice, les plus hautes termitières, certaines atteignaient sept à huit mètres de hauteur, se découpaient sur l'écran céleste et y silhouettaient leurs formes particulières en pain de sucre.*
Tandis qu'au sol, le paysage se devinait par les ombres portées sur les surfaces dénudées. L'atmosphère vivifiée par la fraîcheur nocturne brassait les effluves d'une faune en éveil.
Un animal au tronc long, court sur pattes, museau en pointe, queue massive, entièrement recouvert d'écailles imbriquées les unes sur les autres, édenté mais armé de puissantes griffes et d'une langue filiforme, le pangolin se glissait entre les termitières encore actives et s'apprêtait à se gaver de leurs habitants, son péché mignon.
Prévoyant et affûteur rusé, il préparait leur siège en balayant les environs de la queue, puis creusait à la base de la termitière choisie de petites tranchées où il attirerait les termites.

Tandis que la pluie annoncée tombait et ramollissait la surface des termitières et présageait de l'envol imminent des isoptères et que la gangue argileuse cédait sous la percée des premiers soldats et ouvriers, les insectes ailés se ruaient vers la lumière des brandons pour le vol d'émancipation. Folle liesse !
Griserie passagère hélas ! Vite suivie de la chute des ailes et des corps dans les tranchées creusées par le ravisseur. Ce rusé pangolin faisait ample récolte, rassemblait les retardataires d'un magistral coup de queue puis se mettait en boule au-dessus des tranchées, ouvrant largement toutes ses écailles, figurant ainsi une énorme pomme de pin animée. Les termites s'engouffraient dans les interstices écailleux jusque dans les nombreux recoins de la carapace.

Quand le pangolin se sentait suffisamment lesté, son riche fardeau enseveli dans ses écailles fermement repliées, il se dirigeait vers une surface préalablement balayée et là, les ouvrait en se



secouant vigoureusement : d'innombrables imagos venaient joncher le sol et le glouton prenait tout son soûl. Il lui arrivait de se retirer dans une proche rivière où il rouvrait ses écailles. Les termites flottants étaient happés au fil de l'eau.

-- Vraiment Amédée, ton expression orale en français est remarquable, dis-je admiratif. *Peux-tu dans un exercice similaire apporter en langue bantoue les mêmes nuances ?*

-- La richesse du vocabulaire français n'est évidemment pas comparable à celle des idiomes ou langues congolaises répertoriées; culture sans écrit, culture orale dont la prononciation de chaque mot m'a pas qu'un seul sens. Il varie et dépend des intonations, des inflexions émises par la voix. Les mimiques, la gestuelle très expressive chez nous accompagnent le discours.

– Ton excellent français et ta culture auraient pu te permettre d'envisager une carrière sociale plus intéressante que celle que tu pratiques.

– Ne nous trompons pas, Bwana. L'original du discours, si on peut l'appeler ainsi, est exprimé d'abord dans une langue congolaise, la version française que vous avez entendue n'en est que la traduction fidèle, traduction difficile qui n'est imaginable que par des blancs ayant vécu suffisamment longtemps au contact direct des Congolais au cours de leur vie en brousse comme quelques A.T., des missionnaires, des colons… ou encore des Congolais suffisamment érudits en langue française.

– Comme toi, Amédée ?

– En effet, Bwana. Pour répondre à ta question sur la possibilité qui était la mienne d'envisager une carrière ou une fonction plus intéressante que celles de griot. C'est ce qui m'est arrivé dans des circonstances particulières. Mais était-ce plus intéressant ? J'en doute.

– Je suis toutes oreilles, Amédée. Ma popularité de griot, de conteur atteignait des sommets et confinait à l'aura. Les tam-tams annonçaient ma venue dans les villages où toute une population m'attendait pour écouter mon apologie sur mes sujets favoris. Il fut un temps où je devais tempérer mes activités et même venait le moment de penser à les arrêter. Dans certaines régions comme au nord de Kindu, je contrariais les influences du Kindoki dont les pratiques traditionnelles de la sorcellerie envers la population n'étaient pas contestables. Ma popularité gênait ces jeteurs de sort et engendrait chez eux à mon encontre des sentiments haineux et des intentions de représailles dont l'élimination physique par empoisonnement n'était pas exclue. Certaines missions catholiques sans doute informées par leurs ouailles me recommandaient vivement la prudence et me mettaient en garde.
Elles avaient hélas raison. Je tombai malade, victime d'empoisonnement et trouvai refuge à la mission de Kangu où je pus compter sur les compétences du frère Sébastien dont les fonctions d'infirmier permirent de diagnostiquer la nature végétale du poison et d'en connaître l'antidote.
Il veilla sur ma santé pendant trois lunes au moins et me remit sur pied.

A la même époque, la guerre faisait rage en Europe où des missionnaires en congé de détente y avaient été bloqués. C'était le cas pour un des deux pères enseignants de Kangu.

Conscients de mon érudition en langue française, le frère Sébastien et le R.P. supérieur de la mission de Kangu sollicitèrent mon concours et mon aide pour enseigner les rudiments de notre langue nationale aux élèves des classes primaires, ce que je ne pouvais refuser.

Voilà Bwana comment j'avais été qualifié pour cette fonction plus intéressante que celle de griot que vous évoquiez.
Je dispensais l'enseignement classique et usuel conçu par les missionnaires, amélioré si je peux dire par quelques touches personnelles se rapportant aux lois de la vie des êtres vivants de la mystérieuse forêt équatoriale … et par quelques imitations onomatopéiques de mon cru pour la plus grande joie des élèves.

Je restai à Kangu jusqu'à la fin des hostilités en Europe. Après la guerre, le nouveau R.P. supérieur de la mission, tout en me remerciant pour l'aide apportée, supprimait à regret la fonction bénévole que j'avais exercée pendant cinquante lunes. De tristes adieux clôturaient mon séjour à Kangu et mon amicale collaboration avec le frère Sébastien muté à Kikwit.

L'original du discours, si on peut l'appeler ainsi, est exprimé d'abord dans une langue congolaise. La version française que vous avez entendue n'en est que la traduction fidèle, traduction difficile qui n'est imaginable que par des blancs ayant vécu suffisamment longtemps au contact direct des Congolais au cours de leur vie en brousse comme quelques A.T., des missionnaires, des colons ... ou encore des Congolais suffisamment érudits en langue française.

Le moment était venu de reprendre la route. Je décidai de remonter le Lualaba au petit trot et le plus discrètement possible. Je sentais que mon n'gufu (force vitale) s'étiolait et que se dessinait dans un proche avenir le temps de me poser.
Un ange passa, Amédée s'était endormi. Il ne se réveilla qu'à Elisabethville.

Voilà bien des lunes qu'Amédée officie comme N'zamu de mes entrepôts à Elisabethville. Il exerce cette mission avec une conscience professionnelle exemplaire.

J'ai remarqué que les week-ends à la nuit tombante lorsque mon n'zamu allume son feu pour la nuit, de jeunes gens du camp B.C.K. tout proche et autres venus de la Kafubu viennent s'entretenir avec Amédée et écouter les récits, les légendes, les mémoires; une part du patrimoine laissée par un être hors du commun.

Amédée fut assassiné au camp B.C.K. le 13 octobre 1960 par les troupes de l'O.N.U.

Paul Roquet

Statuaire publique congolaise

La présente rubrique a pour but de renforcer le contenu culturel de la revue. Elle compte faire le tour du Congo pour évoquer par l'image ce qu'il reste des statues et des monuments coloniaux, et en particulier ce que les Congolais ont entrepris pour les endommager d'abord, pour les restaurer un tant soit peu ensuite, après leur renversement sauvage en 1967. Elle compte également faire le tour de la statuaire congolaise d'après 1960, le plus souvent en ciment et, partant, peu résistante au temps, qui est venue embellir les points stratégiques des villes et des cités.

1 Entrée en matière

Comme on avait détruit délibérément les statues coloniales par ressentiment vis-à-vis du Blanc, il tombe sous le sens que les statues qui sont venues progressivement les remplacer, ignorent souverainement le Blanc, définitivement relégué au musée, comme l'avait souhaité officiellement Mobutu en 1967, avant qu'il ne lâche ses hordes de Volontaires de la République sur la ville.

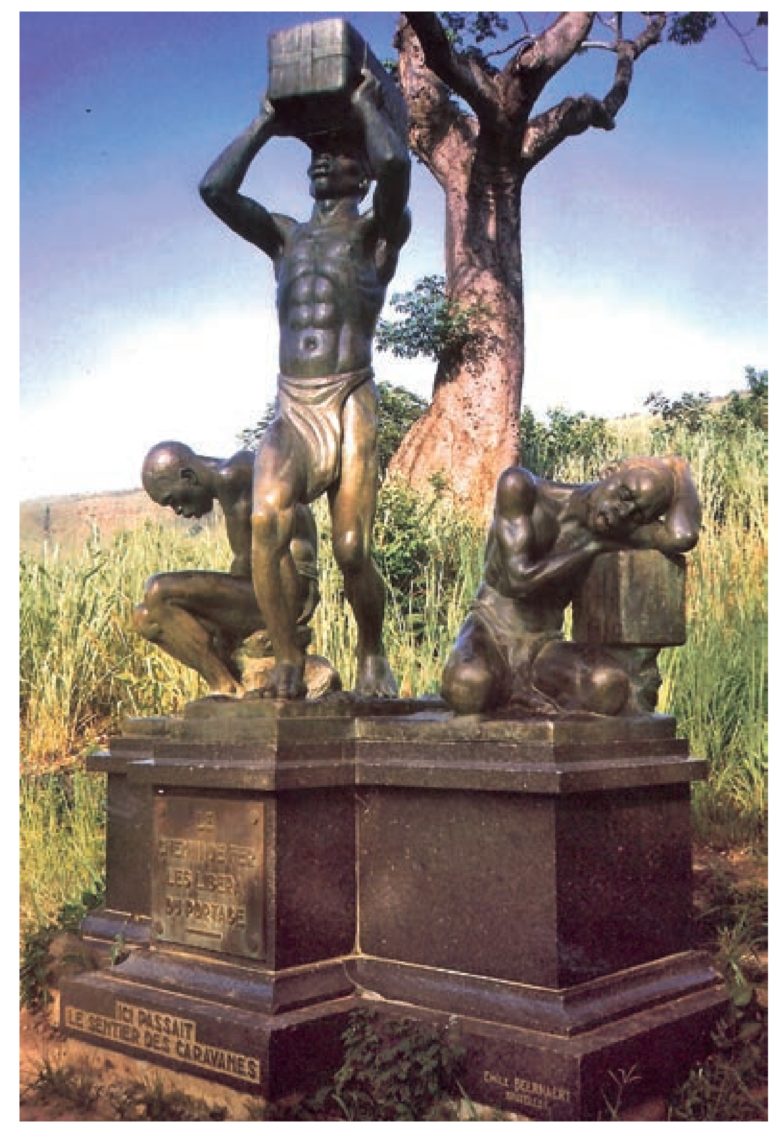
La rubrique sera illustrée de revue en revue par un article ponctuel, privilégiant l'illustration, suivant une numérotation continue, jusqu'à épuisement du sujet.

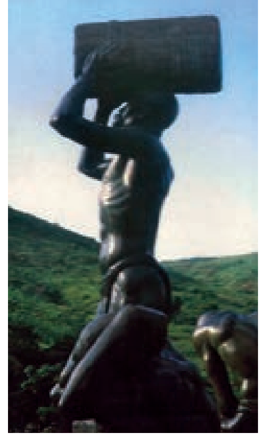
Tous les monuments de l'ère coloniale n'ont pas été soustraits au regard des Congolais, par la regrettable mesure d'authenticité décrétée par Mobutu. Celui que la Compagnie du Chemin de fer du Congo (fondée dès 1889) fera édifier à la sortie de la ville portuaire de Matadi, en bordure du Chemin des Caravanes, pour glorifier la victoire du rail sur le portage, est resté inviolé jusqu'il y a quelques années. D'abord parce qu'il était entièrement dédié aux Noirs, ensuite parce que la rectification de la ligne initiale aura comme conséquence de le rejeter en brousse.

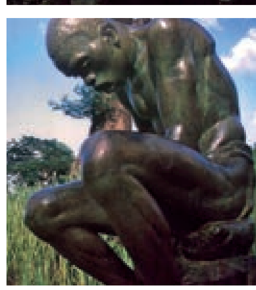
Des voleurs de bronze sont venus la démanteler partiellement et la mutiler définitivement. Un des trois personnages a complètement disparu, les autres ont eu des membres sciés.

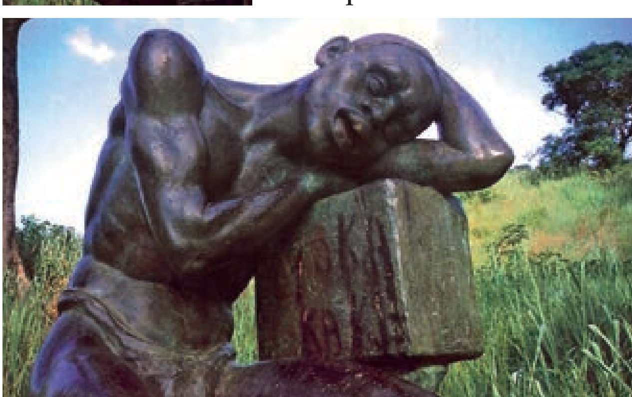
Très massive, on croyait la statue à trois personnages (voir photo ci-contre), signée 'Emile Beernaert', indestructible, mais des voleurs de bronze sont venus la démanteler partiellement et la mutiler définitivement. Un des trois personnages a complètement disparu, les autres ont eu des membres sciés.

Nous montrons ici le monument tel qu'il se présentait en 1988. Le monument met en scène trois portefaix, l'un debout ployant sous le poids de sa charge et les deux autres assis, visiblement épuisés par l'effort, le tout dans un réalisme appuyé. Tout cela bien sûr n'a pas suffi pour le préserver du pillage. Encore un vestige de l'histoire du Congo définitivement perdu !











Toujours près de Matadi, au sortir de la dizaine de kilomètres de lacets sur la route de Kinshasa, un autre monument est resté par contre étonnamment inviolé jusqu'à ce jour. Il est dédié lui aussi aux bienfaits du chemin de fer Matadi-Léopoldville, long de 388 kilomètres. Il faut se souvenir, non sans quelque fierté nationale, que la construction de celui-ci débuta en 1890, qu'elle fut héroïque en beaucoup d'endroits, pour s'achever huit ans plus tard seulement, par la pose à Léopoldville du dernier rail et l'arrivée triomphale de la première locomotive. Le 16 mars 1898 pour être précis, dans une ville en délire. Et ceci vingt et un ans seulement après l'arrivée de Stanley au même pool. Le monument en marbre rappelle on ne peut plus clairement que le chemin de fer a ouvert le bassin du Congo à la civilisation, et pas seulement au trafic d'ivoire et de caoutchouc, comme tentent de le faire croire certains.

Les Congolais n'ont jamais nié cette vérité. Depuis son érection vers 1948, aucune pierre n'a été ôtée de cet imposant monument, sauf accidentellement, à l'occasion de quelque frasque de gamins en vadrouille.

A l'autre bout du rail, à Kinshasa même, un haut-relief en bronze (d'Arthur Dupagne - photo en bas à gauche) de même inspiration orna jusqu'en 1967 le mur d'enceinte de la gare centrale de Kinshasa. Erigé à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'inauguration du chemin de fer du Bas-Congo, le monument se voulait plus éducatif, par sa symbolique et par les noms et les chiffres qu'il affichait, et surtout par son message : ouvrir la terre aux nations (assez étonnamment on ne parle plus de "civilisation" et on écrit en latin). Il est rappelé qu'il coûta la vie à 130 Européens et à 1800 Africains et Asiatiques. Puis l'artiste y opposait avec force le transport par rail à celui qui se faisait jusque là à dos d'homme. Ce monument n'échappa pas à la folie destructrice de 1967. Mais chose tout à fait louable, à l'occasion du Cinquantenaire du Congo (2010), le gouvernement, devenu plus respectueux de son Histoire, a tenu à le reconstruire au même endroit, avec des moyens beaucoup plus modestes, mais dans le même esprit de reconnaissance, mettant plus nettement en évidence le chemin de fer et laissant même tout l'avant-plan aux Noirs. Avec des annotations en français et en néerlandais ! (photo en bas à droite).

La construction du chemin de fer Matadi-Léopoldville, long de 388 km, débuta en 1890. Elle fut héroïque en beaucoup d'endroits, pour s'achever huit ans plus tard, par la pose à Léopoldville du dernier rail et l'arrivée triomphale de la première locomotive, le 16 mars 1898 pour être précis, dans une ville en délire.

La commission en charge de la réhabilitation des monuments historiques de la capitale compte ne pas s'arrêter là, mais elle ne dispose que d'un maigre budget. L'essentiel dans tout cela est dans l'intention. Les Congolais ont démontré qu'ils sont prêts à jeter un regard plus lucide et plus tolérant sur leur passé colonial, même si le Cinquantenaire, marqué par la visite du Roi Albert II, n'a pas été tout à fait étranger à cette réhabilitation.

Il faut d'ailleurs à la vérité de dire que la commission fut créée ou ravivée dès le début de l'ère Kabila. La statue de Léopold II, qui trônait jusqu'à son démantèlement devant le Palais de la Nation, et qui par chance n'avait pas beaucoup souffert dans sa chute, fut la première en 2010 à étrenner le musée en plein air destiné à recevoir la statuaire coloniale.

■ Texte et photos
Fernand Hessel





Holocauste au Congo

Mentez, mentez : il en restera toujours quelque chose !

Les ouvrages consacrés à l'ex-Congo Belge se multiplient ces dernières années, et déversent sur le public de prétendues "informations" qui, non contentes de dénigrer l'action belge en Afrique, vont jusqu'à prétendre que la colonisation a provoqué la mort de 9 à 11 millions de victimes parmi les indigènes ! Autrement dit, un holocauste supérieur à celui perpétré sur les Juifs et les Tziganes par les nazis : "seulement" 6 millions de morts ...
Je n'invente rien : un journaliste américain, un certain Adam Hochschild, n'a pas hésité à donner à son ouvrage sur le Congo le titre suivant : Les fantômes du roi Léopold, un holocauste oublié (1998).

Deux remarques s'imposent d'office à l'esprit : premièrement, on estime aujourd'hui à 12 ou 15 millions environ le nombre d'habitants du Congo au moment de la création de l'État Indépendant du Congo par Léopold II. Si celui-ci en avait fait massacrer entre 9 et 11 millions, c'est d'un territoire à peu près vide que la Belgique aurait hérité !... Deuxièmement, on n'imagine pas les Juifs d'aujourd'hui ayant "oublié" la Shoah.

Et pourtant, Hochschild consacre un chapitre entier, intitulé Le grand oubli, à ce fait qu'il reconnaît lui-même : nulle part, aujourd'hui, dans l'ex-Congo Belge, les indigènes ne se souviennent du prétendu holocauste léopoldien !
Oubliés, les massacres; oubliées aussi, les mains coupées par centaines de milliers. Il fallait bien expliquer ce miracle, et le journaliste américain s'y est dûment employé. C'est tout simple : les Belges ont effacé tout ce qui pouvait rappeler les crimes de Léopold II : non seulement au Congo, "où les manuels scolaires chantaient les louanges du défunt roi avec autant de prodigalité que les livres scolaires soviétiques encensaient Lénine" (sic), mais aussi en Belgique même, où le Musée du Tervuren, par exemple, évite d'exposer quelqu'objet que ce soit qui risquerait de rappeler ce que nous avons fait souffrir aux Congolais.

De même, "nulle part à Bruxelles on ne trouvera la moindre trace de ces millions de morts". Devant un tel constat, on s'attendrait à ce que les gens en viennent à se demander si ces horreurs dont nul ne se souvient, ni au Congo ni en Belgique, ont vraiment existé.

Eh bien, non : on ne remet pas en question les méfaits de la colonisation.
Témoin ce récent et très beau roman, profondément humain, dû à l'auteur belge Bernard Tirtiaux : *Pitié pour le mal*. On y voit deux enfants, fils de fermier, qui pour pouvoir récupérer leur cheval, emmené par l'armée allemande en déroute en septembre 1944, se joignent aux soldats nazis dans leur fuite et se lient peu à peu d'amitié avec l'un d'eux, un certain Gunther.

Celui-ci, après leur avoir demandé : "Pardon pour mon peuple", franchit un pas de plus : "Pitié pour le mal !" – d'où le titre du roman. L'auteur, on le voit, a un esprit ouvert, un esprit élevé.
D'où ma stupéfaction devant le passage que je vais citer maintenant (la guerre est finie, et c'est le cadet des deux garçonnets qui raconte la suite de l'histoire : il accompagne à Dachau un ami à lui, Sébastien, un moine dont les parents sont morts là-bas) :

"Nous sommes arrivés à Dachau dans le milieu de l'après-midi. (…) Pris en charge par un jeune historien allemand, nous avons opéré la visite dans le recueillement. (…)
– La quasi-totalité des archives du camp a été détruite au départ des SS, le 26 avril 1945, expliqua-t-il.

(Un deuxième historien se joint au premier.)
(…) Cette rencontre avec ces deux jeunes historiens m'a ramené malgré moi (…) aux bureaucrates nazis recensant méthodiquement leurs morts en bons épiciers. J'ai repensé à Gunther et à la différence qu'il faisait entre le pardon et la pitié (...).
Sébastien était enchanté de sa journée et de l'échange agréable et profond que nous avions eu avec les historiens du camp.
– Ce sont de vrais bâtisseurs de paix ! dit-il.

Pour entendre une réponse que je devinais, je lui ai posé la question de la faute. Il m'a ri au nez en évoquant le Congo et les innombrables victimes de la colonisation.
– Là-bas, ajouta-t-il, pas d'actes de décès."

De prétendues "informations", non contentes de dénigrer l'action belge en Afrique, vont jusqu'à prétendre que la colonisation a provoqué la mort de 9 à 11 millions de victimes parmi les indigènes !

Et voilà : le Congo et Dachau, c'est kif-kif, à ceci près que les nazis, au moins, recensaient leurs victimes, ce que les infâmes colonisateurs belges ne faisaient même pas !... On croit rêver devant cet amalgame invraisemblable, accepté comme un dogme par un auteur intelligent. Bref, mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose !

Entendons-nous : je ne doute pas que certains colons, surtout à l'époque léopoldienne, aient commis des excès, parfois graves, envers les indigènes. Seuls en brousse, échappant à toute justice, ils abusaient de leur pouvoir (et notamment de la chicotte, dont l'usage fut longtemps vu comme "normal" pour étayer l'autorité des Blancs). Mais de là à généraliser ces excès, de là à parler de millions de morts, c'est une absurdité tout bonnement ridicule.

J'ai personnellement travaillé au Congo durant six ans, de fin 1951 à fin 1954, et de juin 1955 à juin 1958, dans les services médicaux de la Colonie (j'étais "agent sanitaire"). J'ai toujours vécu en brousse, et mon voisin européen le plus proche habitait à quinze ou vingt kilomètres de chez moi. En dépit de quoi, je n'ai jamais possédé une arme : pourquoi en aurais-je possédé une ?

Il ne faut pas que l'arbre du méfait cache la forêt des bienfaits.
(PVa)

Les Noirs appréciaient ma présence, et je m'entendais parfaitement avec eux. Jamais ma famille n'a d'ailleurs, à l'époque, éprouvé de crainte quelconque en me sachant là-bas. Mais, aujourd'hui, quand je parle de cette époque d'entente et de paix, je vois aussitôt le scepticisme poindre dans les yeux de mes interlocuteurs… quand je ne m'entends pas accuser de "colonialisme", le pire crime qui soit au monde, comme chacun sait.
Je ne prétends nullement que la Belgique n'ait apporté que du bien au Congo. Il n'empêche que "ce que le Congo est aujourd'hui, c'est à la Belgique qu'il le doit" : la phrase n'est pas de moi, elle a été écrite par Patrice Lumumba, en 1957 (Le Congo, terre d'avenir, est-il menacé ? paru en 1961), phrase qu'il répétera d'ailleurs lors des tristes incidents qui émaillèrent les séances officielles d'indépendance, en 1959-1960.

Il suffit, pour établir la réalité de cette dette africaine, de rappeler les faits suivants, que nul ne peut contester : à l'arrivée des Belges, il n'y avait au Congo ni villes, ni écoles, ni hôpitaux, ni routes, ni chemins de fer, ni aéroports, ni transports publics. Cinquante ans plus tard, de grandes villes étaient nées, l'enseignement était dispensé dans tout le pays (jusqu'au niveau universitaire, à Léopoldville), il y avait un ou plusieurs hôpitaux dans chaque ville et d'innombrables dispensaires en brousse, les routes carrossables sillonnaient le pays, le réseau des chemins de fer s'allongeait d'année en année, plusieurs aéroports étaient ouverts, des transports publics fonctionnaient dans toutes les villes, des bateaux remontaient les fleuves… Un tel bilan, en un demi-siècle, est-ce négligeable ? Un demi-siècle, soit deux générations !
Et le vrai problème est là : pouvait-on, après deux générations seulement, accorder une indépendance sans réserve au pays ? Sur ce point aussi, pour ne pas me faire accuser une fois de plus de colonialisme, je donnerai la parole à Patrice Lumumba, qui, dans l'ouvrage déjà cité, disait (p. 173) : "Ceux qui réclament aujourd'hui l'indépendance immédiate ont-ils mûrement réfléchi ?

Je ne prétends nullement que la Belgique n'ait apporté que du bien au Congo. Il n'empêche que "ce que le Congo est aujourd'hui, c'est à la Belgique qu'il le doit" : la phrase n'est pas de moi, elle a été écrite par Patrice Lumumba, en 1957.

Toute évolution, comme toute croissance de l'enfant ou de l'arbre, doit comprendre des étapes transitoires ; ces étapes sont nécessaires et conditionnées par la loi inexorable de la nature. Vouloir se passer de cette loi pour crier prématurément "indépendance", c'est vouloir faire de faux bonds". C'est hélas ce qu'ont exigé en 1960 les dignitaires congolais, y compris Patrice Lumumba lui-même, alors poussé dans le dos par l'URSS.
C'est hélas aussi ce à quoi la Belgique a finalement consenti, et c'est là le véritable crime de notre pays : nos hommes politiques auraient dû avoir le courage, face à l'opposition des autres nations, d'imposer les "étapes transitoires" prônées par Lumumba, au lieu de jeter l'indépendance à la figure de leaders indigènes qui n'avaient pas la maturité voulue. On connaît le résultat…

Jacques Parentani

Mémoires du Congo - Journées de Projections - second trimestre 2015

Adresse : Leuvensesteenweg, 17 à Tervueren. Auditorium au 3ème étage.
Prix à payer : 25 €uros. Moambe 20 € + part. location salle : 5 €.
À verser sur le compte de MdC : IBAN – BE45 3630 0269 1889 - BIC BBRUBEBB.
Ce paiement fait office de réservation.

Mardi 12 Mai

10h15 : Témoignage de Albert Russo, né à Kamina en 1943. Il est un écrivain, poète et photographe belge. Auteur bilingue, il a écrit de nombreux livres tels *Exils africains, Léodine l'Africaine, Sang mêlé* ou *Ton fils Léopold*.

11h15 : "La littérature africaine" par Pierre Halen. Né en 1956. Après des études de Philologie romane aux Facultés universitaires Saint Louis et à l'UCL, il fait un Doctorat en Philosophie et Lettres avec une thèse sur la littérature coloniale. Depuis 1997, il est Professeur de Littérature générale et comparée à l'Université de Metz.

14H30 : "Berlin 1885, la ruée sur l'Afrique" raconte l'histoire sous un nouvel angle ; une histoire qui scella pour longtemps le destin de tout un continent.
26 Février 1885. A Berlin, le Palais Radziwill est en liesse. On y fête la fin des travaux de la "Conférence sur l'Afrique" organisée par le chancelier Bismarck. Elle aura duré quatre mois, pendant lesquels les plus grands diplomates occidentaux ont décidé de l'avenir de l'Afrique, l'ont découpée en zones d'influence, y ont tracé arbitrairement des frontières. Proie de la géopolitique européenne, l'Afrique, presque totalement terra incognita, attise toutes les convoitises. Notamment celles de Léopold II, le roi des Belges qui parvient, grâce à un habile lobbying pendant la Conférence, à récupérer l'immense Congo pour son royaume et bientôt pour son compte personnel. Réalisateur : Joel Calmettes, Producteurs : ARTE FRANCE, Les Films d'ici.

Mardi 9 Juin

10H15 : Hommage à Serge Stinglhamber. Diffusion du témoignage de Serge et de son épouse Béatrice de Biolley. Ils racontent leur vie en brousse et la gestion de leurs champs de pyrèthre et des mines de Wolfram.
11H15 : Conférencier Guido De Wolf. "40 ans de vie au Congo comme agent sanitaire en photos commentées".

14H00 : "Les derniers colons" de Thierry Michel
Ce film nous décrit le portrait dense, tragique, mais non exempt d'humour, de ces blancs vivant au Congo, de quelques personnages clés et haut en couleurs de la vie expatriée.
Aventuriers, prédateurs, bâtisseurs, ils sont encore quelques milliers. Patrons, missionnaires, hommes d'affaires, propriétaires terriens, ils ont pris racine au cœur de l'Afrique. Ils ont décidé de rester malgré les violences, le danger souvent, la peur parfois.
Nostalgiques "du bon temps de la colonie", ils assistent à la débâcle de ce qu'ils avaient cru être un nouvel eldorado. Certains sont sérieusement armés, d'autres attendent une utopique recolonisation.
Thierry Michel a filmé cette lente asphyxie politique et économique, ponctuée d'émeutes et de pillages. Il a été le témoin de cet exode massif des expatriés du Congo et de la fin de ce rêve blanc du continent noir.

La Force Publique en miniatures

Passionnés par l'Histoire militaire, Philippe (Poulo) et Thierry Gonçalves jouaient, petits, aux soldats de plomb dans le paspalum du Parc Hembise à Léopoldville. C'était au temps béni du Congo Belge.

Après avoir joué avec des petits soldats américains, allemands, japonais, français… Poulo eut l'idée, des années plus tard, de créer des petits soldats congolais.

Une bonne documentation iconographique, un talent créateur et l'apparition de produits "ad hoc" grand public permit à Poulo et Thierry de se lancer dans la fabrication de soldats de plomb congolais (Force Publique).
L'échelle choisie fut le 1:32e, soit des petits soldats d'environ 54mm ! C'est l'échelle la plus répandue. Et, la première figurine naquit en 1998. Elle représentait un officier de la F.P. en capitula au "Présentez armes !". Depuis, toute une armée existe ainsi que de nombreuses figures de l'époque : le Roi Baudouin, le Gouverneur Général Pétillon, les Bwana Mon Père, les mamas, un colonial en capitula et bien d'autres modèles : plus de 70 !

La première figurine naquit en 1998. Elle représentait un officier de la F.P. en capitula au "Présentez armes !". Depuis, toute une armée existe.



La fabrication du "master", c'est-à-dire de la figurine originale qui servira à la réalisation d'un moule, exige du talent, du doigté, de la précision et surtout de la patience !

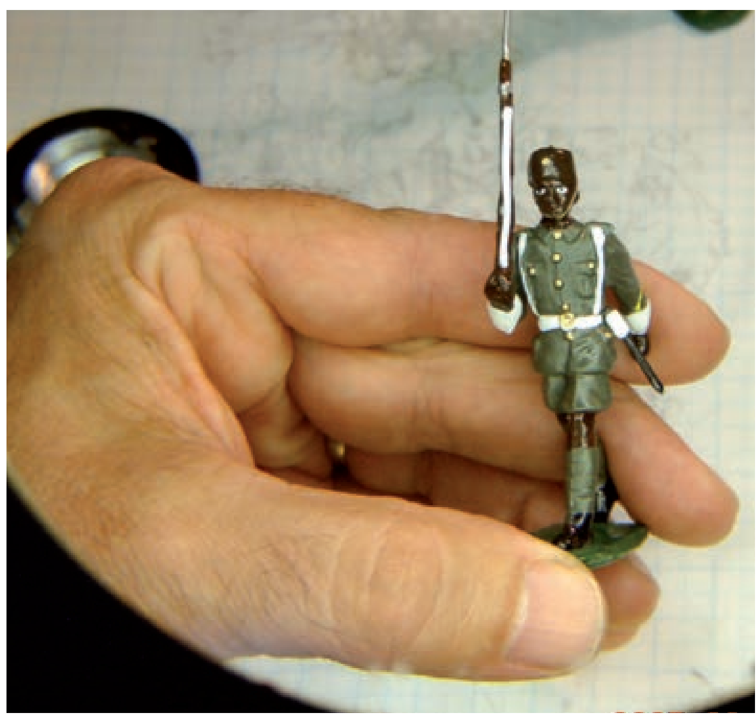
Le "master" est réalisé en mastic époxy qui permet, une fois durci, d'être "sculpté".
La fabrication prend environ une semaine en fonction de la complexité du modèle…. des temps de séchage…. et de la disponibilité de l'artiste !
Une fois le modèle terminé, on réalise le moule.

Celui-ci est fabriqué en silicone résistant aux hautes T° ! (Merci à mon vieil ami Erik Van Walleghem pour cet apport inestimable dans ce domaine !)

Pour commencer, placer le modèle dans un "lit" de plasticine. Le positionner de telle sorte que le plan de clivage permette de démouler la figurine sans "emprisonner" une partie de celle-ci.

Le silicone est alors versé sur le "master". Après 24 heures, le silicone étant polymérisé, retourner le "master", le débarrasser de sa gangue en plasticine et l'on dispose alors d'un demi-moule, en silicone.
Ensuite, pour le second demi-moule, reverser du silicone, en évitant de sortir le "master" de son demi-moule initial, après avoir enduit celui-ci d'un produit "démoulant" empêchant les deux demi-moules d'adhérer l'un à l'autre. Les deux parties du moule sont réalisées. Les assembler après avoir retiré le "master" et le premier exemplaire peut être réalisé. !
L'alliage utilisé est un mélange de plomb et d'étain. Un peu d'antimoine… de bismuth et de poudre de perlimpinpin.

Dès la figurine moulée, il faut procéder à l'ébarbage (élimination des "coulées" de métal entre les demi-moules …).
Travail assez fastidieux et ingrat à la lime et à la minimeule.





Cela fait, passer une couche de peinture de fond après avoir soigneusement dégraissé la figurine. Cette peinture d'accrochage est indispensable pour faire tenir les peintures de finitions.
Puis vient le travail de peinture final… à la loupe !
C'est là que viennent à point la documentation et aussi certaines pièces d'équipement sauvées et ramenées en Belgique qui permettent, par exemple, de retrouver les teintes exactes des uniformes !
Les figurines sont terminées par une couche de vernis brillant. Ceci afin d'être bien dans l'esprit du soldat de plomb ou "toy soldier" comme l'appellent les Anglais.

Il faut compter plus de deux heures de travail pour la réalisation d'un petit soldat.

Dans l'esprit des créateurs, il n'est pas question de réaliser des "figurines de collection" comme il en existe beaucoup. Figurines hyper détaillées mais qui ne sont pas des "petits soldats pour jouer" !

Nos modèles restent volontairement un peu naïfs. Un peu dans l'esprit de Tintin au Congo !
Néanmoins, par souci du réalisme, et du fait aussi que nos enfants (et petits-enfants !) ne jouent plus qu'avec des jeux électroniques, nos petits soldats se retrouvent dans les vitrines des Anciens du Congo et collectionneurs de soldats de plomb !
Le Roi Baudouin et le "GG" Pétillon lors de la visite triomphale au Congo en 1955.
Officier et soldat de la Force Publique du Congo Belge -1955.



Les soldats ne seront pas les seuls représentés. Tous les acteurs de la vie coloniale trouveront leurs places dans la série "Kitoko".

Le drapeau de l'Etat Indépendant du Congo vers 1900.
Le Porte-drapeau de la Force Publique du Congo Belge vers 1955.
Les soldats ne seront pas les seuls représentés ! Tous les acteurs de la vie coloniale trouveront leurs places dans la série "Kitoko"

Les Bwana Mon Père, les mamas ..., le Colonial ..., et bien d'autres ..., plus de 70 modèles !

Th. Gonçalves

La double vocation du Docteur André Vleurinck

Médecin, historien, conteur, écrivain, homme de conviction et de passion, André Vleurinck a su mener de pair les deux vocations nées dans son enfance broussarde.

Qui parmi vous ne connaît pas déjà le Docteur André Vleurinck ? Une personnalité telle que la sienne ne peut guère passer inaperçue : médecin, historien, conteur, écrivain, homme de conviction et de passion, il ne laisse personne indifférent.


André Vleurinck

Il a passé la majeure partie de sa vie au Katanga d'où il a rapporté une masse de souvenirs remontant aux années d'avant-guerre mais également quantité d'informations historiques puisées dans les récits légendaires entendus dans son enfance et confortées par les recherches et études entreprises par la suite. Savoir qu'il n'a de cesse de partager au travers de ses interventions, publications et livres.

En 1935 il découvre une Belgique qui lui laisse une impression plus que mitigée. Il a du mal à concevoir la vie dans un monde surpeuplé où la nature a été domestiquée et où les villes lui apparaissent grises et sales sous un ciel trop souvent plombé.

André Vleurinck est né le 8 juillet 1928 à Luputa, à la frontière entre le Katanga et le Kasaï, la veille de l'inauguration du chemin de fer par le Roi Albert et la Reine Elisabeth, ce qui lui valut d'être tenu dans les bras de cette dernière et de porter, comme second prénom, celui d'Albert. Enfant, il sera appelé "Aloubè" par la population locale pour répondre au vœu exprimé par les souverains.

Son père Théo, médecin, a fait toute sa carrière au BCK (1927-1960), à l'exception des années 1940-45 prestées comme volontaire de guerre à la Force Publique. Il exerça dans différentes stations du réseau ferroviaire katangais où il soigna aussi bien les travailleurs africains de la société que les villageois des environs confrontés depuis toujours à de graves problèmes sanitaires et alimentaires. A l'exception de quelques rares vallées alluviales, les sols arides du Haut Katanga (± 1.250m) ne sont guère propices à une agriculture handicapée de surcroit par six mois de saison sèche. Les terres fertiles de l'Upemba dans la dépression de Kamalondo à 600 mètres d'altitude auraient pu remédier à cette carence mais le rail n'atteindra Bukama qu'en 1918 et bien des années seront encore nécessaires pour développer le réseau routier et établir des relations commerciales. Par ailleurs, la trypanosomiase animale interdisait l'élevage bovin sauf sur les plateaux des Bianos où les tsés-tsés étaient rares.

André passe presque toute son enfance en brousse, à Lubudi de 1931 à 1935 puis à Mutshatsha jusqu'en 1939. Faute d'école à Lubudi, c'est dans les albums de Mickey qu'il apprend à lire, vers l'âge de cinq ans, avec l'aide de sa mère. L'écriture suit d'autant plus facilement qu'il s'attache à expédier ses leçons pour aller jouer en brousse et s'y instruire dans le grand livre de la nature.

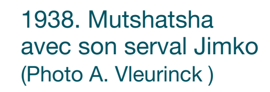
En 1935 il découvre une Belgique qui lui laisse une impression plus que mitigée. Il a du mal à concevoir la vie dans un monde surpeuplé où la nature a été domestiquée et où les villes lui apparaissent grises et sales sous un ciel trop souvent plombé. Ses parents s'efforcent pourtant de lui faire découvrir les beautés de leur pays d'origine. Seules les Ardennes, les dunes de la côte belge, les iguanodons du


1930. Au village de Isunka en bordure du Tshangalele. (Photo A. Vleurinck)

Musée d'Histoire Naturelle de Bruxelles, les attractions de l'Exposition Internationale et la découverte du cinéma parviennent à l'intéresser. Même l'école, qu'il se voit contraint de fréquenter pendant quelques mois, n'a guère l'heur de plaire davantage à cet esprit vif, indépendant et avide d'apprendre.

Revenu en Afrique, à Mutshatsha, il bénéficie, faute d'école, du privilège d'un enseignement primaire "par correspondance" prodigué par ses parents et d'une ouverture, grâce à son père, aux problèmes médico-sociaux omniprésents et en particulier la malnutrition : insuffisance protéique, carences en vitamine A (propice aux pathologies oculaires), B1 (béribéri), C (scorbut) et surtout le manque d'iode à l'origine de l'endémie goitreuse. L'éducation sanitaire est pour Théo Vleurinck un souci quasi obsessionnel : prévention contre les infections bactériennes, les maladies parasitaires et la malaria. Son fils écoute, s'informe, s'imprègne. Le jeune André trouve également des guides précieux dans son entourage tant Européen qu'Africain. Parmi ceux-ci, "Bwana Bilulu", Mr Seydel, entomologiste chargé de la lutte contre la mouche tsé-tsé. Moïse Mudiaye, l'infirmier de confiance de son père, abreuvera l'enfant des fables de Kabundji, le légendaire petit écureuil du pays des Kanioka dont il était originaire. A Mutshatsha, il découvrira son premier kimputu, tique vectrice de fièvres récurrentes, qui abonde dans les huttes en paille, matériau que son père et l'agent territorial s'efforçaient de remplacer par la brique adobe. Il s'attache aux pas de l'agronome de Malonga, Mr Claude, qui vient régulièrement veiller à l'implantation d'arbres fruitiers dont il s'efforce de faire valoir les qualités : le palmier élaeis pour ses apports en vitamines A et E et le goyavier riche en vitamine C. Mais c'est à un chasseur de village que cet "enfant de la brousse" doit d'être initié aux réalités de la nature. Son père craignant que ses escapades fréquentes ne l'amènent à se perdre ou à faire de mauvaises rencontres, décide de le confier à un spécialiste africain capable, mieux que quiconque, de lui enseigner la savane, ses pièges et ses dangers. Un "Fundji", hospitalisé pour une grave pneumonie, accepte à sa sortie d'assurer ce rôle de mentor. Une journée durant, il parcourt avec André le très vieux livre de la nature. Il lui apprend à regarder pour mémoriser les moindres détails des espaces parcourus, relever les repères, observer et comprendre tous

Même l'école, qu'il se voit contraint de fréquenter pendant quelques mois, n'a guère l'heur de plaire davantage à cet esprit vif, indépendant et avide d'apprendre.



1938. Mutshatsha avec son serval Jimko (Photo A. Vleurinck)



Moïse Mudiaye, l'infirmier qui a suivi son père tout au long de sa carrière (Photo A. Vleurinck)

Tshinsenda 1929. Hôpital CFK sur la ligne Sakania-Elsabethville



les signes laissés par la vie et perceptibles aux seuls yeux exercés. Il lui apprend aussi à écouter, marcher sans bruit et s'arrêter pour entendre dans le silence les appels des êtres du sous-bois, le chant des oiseaux et comprendre leur signification. Toutes ces leçons s'avèreront bien utiles par la suite.

Les distractions d'André sont essentiellement sportives : un court de tennis, et un "bassin de natation" bordé de pilotis, aménagé dans une annexe de la station de pompage du gros ruisseau qui alimente le poste. Mais la brousse offre bien d'autres possibilités. Quelques excursions en famille jusqu'à la rivière Mukuluweji, ses chutes et ses rapides. Belles baignades malgré le danger représenté par les crocodiles et les hippopotames.

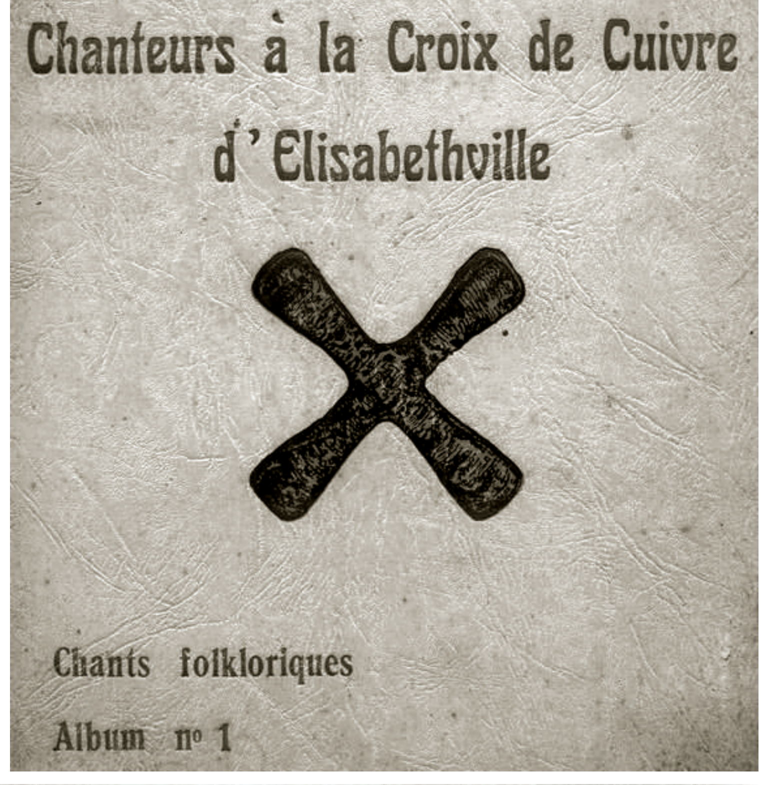
Le jeune homme profite de toutes les occasions pour nourrir son esprit à la tradition orale indigène qu'il découvre auprès du personnel et des assistants de son père. Il s'abreuve ainsi aux récits des conteurs Ndembo qui mêlent légendes et histoire et qui laisseront dans son jeune esprit une empreinte indélébile. Sa passion pour l'histoire trouve certainement là son origine.

C'est aussi au "fundji" de Kawewe qu'André doit d'être introduit auprès d'un notable Ndembo, intarissable conteur des légendes de la Mukuluweji, cette belle rivière qui séparait jadis le royaume Lunda du Mwata Yamvo de sa province orientale du Lualaba. Le vieil homme retrace pour lui l'épopée lunda mais évoque aussi les guerres contre les esclavagistes angolais et leurs alliés "Walenje", venus du Nord. Mais, ignorance ou oubli, bien des questions restent en suspens qui vont tarauder le jeune homme. Qui étaient donc ces Walenje et ce bwana Kowe qui les en avait délivrés ?

Le jeune homme profite de toutes les occasions pour nourrir son esprit à la tradition orale indigène qu'il découvre auprès du personnel et des assistants de son père.

Des premiers on disait qu'il pouvait s'agir des Batetela de Luluabourg et pour le second, on mentionnait René Grauwet, un pionnier du Katanga.
André rejoindra finalement les bancs d'une école pour les 5e et 6e primaires à Jadotville avant d'entreprendre ses humanités au Collège Saint François de Sales à Elisabethville où la famille avait emménagé pendant la guerre dans une maison mise à sa disposition par la Force Publique.

C'est là que, vers 1943-44, il s'initiera à la musique classique grâce aux RP Richard et Dethier qui lancèrent Radio-Collège, offrant ainsi à la ville isolée par la guerre une porte sur la culture. Dans le même temps, la ville s'ouvre au patrimoine culturel et artistique du Katanga. C'est ainsi qu'un Bénédictin, le RP Lamoral, fonde la Chorale des Petits Chanteurs à la Croix de Cuivre et fait revivre, grâce au talent d'un compositeur



Couverture du disque n° 1 des petits chanteurs à la croix de cuivre

Traversée du Lualaba sur le bac de Mamfwe



de génie, Joseph Kiwele, les chants du cuivre du Katanga ancestral, et produit ce fabuleux Te Deum qui exploite à merveille la résonnance particulière de la voûte de cuivre de la Cathédrale d'Elisabethville, sept tam-tams répondant aux chants de la chorale.
L'Atelier de Pierre Romain-Desfossés, réalisation unique au Congo, accueille de jeunes artistes africains qui peuvent y exprimer leurs visions originales en fonction de leurs dons particuliers. Bien avant les amateurs d'art du monde entier, André et ses condisciples peuvent ainsi découvrir les œuvres de Bela, "celui qui peint avec les doigts", de Mwenze "qui fait chanter la couleur", de Pili-Pili "l'ami des oiseaux, des antilopes et des reptiles", d'Aroun le sculpteur .
Le Collège organise également des rencontres avec des personnalités africaines. C'est ainsi qu'Antoine Munongo, petit-fils de Msiri, leur fait découvrir, à travers les légendes des Bayeke, l'histoire de ses ancêtres venus de l'Unyamweji.

Ce sont toutes ces rencontres s'ajoutant à une inclination innée, qui firent naître chez André un intérêt, souvent passionné, pour l'histoire et la géographie. Son livre fétiche, lu et relu cent fois, est l'Atlas Géographique de Larousse. En histoire par contre, faute d'informations dans les programmes scolaires belges, il devra attendre l'immédiat après-guerre pour assouvir sa faim dans les bulletins du CEPSI (Centre d'Etudes des Problèmes Indigènes). Ceux-ci contribuent à faire connaître le Katanga profond, son histoire, ses populations et ses problèmes.
André y dévore les souvenirs des pionniers et de leurs contemporains africains, mais aussi les travaux de chercheurs, amateurs le plus souvent, conscients de l'importance de la mémoire orale dans ce monde pauvre en souvenirs écrits. Evariste Kimba, jeune et brillant journaliste, fait ses premières armes à l'Essor du Congo.

André est affecté au service du personnel européen qui ne dispose que de deux généralistes pour une population urbaine qui comprend quelques 5.500 personnes.



A Kolwezi
(Photo A. Vleurinck)



Pierre Romain Defossés et Mwenze Kibwanga, qui intégra l'atelier en 1950.
© DR
(Photo reprise de l'article http://www.jeuneafrique.com/Article/JA2775p112.xml0/)

La vocation médicale héritée de son père s'avère néanmoins la plus forte et c'est à la médecine qu'après ses humanités à Elisabethville, il consacrera ses études.
La tentative d'universitaires bénévoles d'organiser un enseignement supérieur à Elisabethville pendant la guerre n'ayant pas été reconnue par la métropole, le jeune André doit se résigner à rentrer en Belgique, à l'Université de Louvain.

Son diplôme en poche, il retourne au Katanga faire son stage à Panda, chez le docteur Bertrand avant d'être désigné pour Kolwezi où il restera 16 ans. André est affecté au service du personnel européen qui ne dispose que de deux généralistes pour une population urbaine qui comprend non seulement le personnel de l'Union Minière mais également les agents de l'Etat, administratifs et enseignants, ceux des sociétés privées, les indépendants, les colons et missionnaires, soit quelques 5.500 personnes.

Pour ne rien dire de la périphérie qui s'étend bien au-delà de Mutshatsha et Kamina.
Les deux généralistes peuvent certes compter sur l'assistance des services techniques, laboratoire et radiologie de l'hôpital indigène. Le docteur Allard les dépanne ainsi en ORL, le docteur Feuillat en ophtalmo-

logie. Le “staff” chirurgical est de grande qualité : les chirurgiens Raoul De Ridder et Jan Toussaint et l’anesthésiste, Guy Delannay dont l’enseignement permet bientôt au jeune Dr Vleurinck de répondre, lors de ses gardes, aux urgences chirurgicales les plus variées, le plus souvent d’origine traumatique, interdites à l’omnipraticien … ailleurs qu’en Afrique.

La pédiatrie l’attire beaucoup mais, jusqu’à l’arrivée de Wilfried Moens, quelques années plus tard, André doit aussi assurer la gynéco-obstétrique y compris à l’hôpital indigène. En 1963, après un stage de huit mois chez le professeur Dhanis à Bruxelles, il hérite de l’ophtalmologie puis, en 1969, de l’hygiène publique.

Dans les mois et années précédant l’indépendance, du fait des affinités et relations développées dans son enfance, André se voit régulièrement sollicité par les responsables coutumiers pour les assister dans leurs (vaines) tentatives de se faire entendre des autorités belges. Il devient ainsi le secrétaire officieux du Kazembe du Lualaba, le successeur des gouverneurs Lunda, qui conserve encore une énorme influence en dépit d’un demi-siècle de régime colonial. Il en est d’ailleurs de même de tous les petits chefs d’ethnies diverses jadis placées sous son autorité : Ndembo, Kaonde, Luba ya maïe, Bena Mitumba, etc.

André se rend compte de l’hostilité croissante des autochtones vis-à-vis des travailleurs originaires du Kasaï, en particulier les Baluba qui avaient été introduits au Katanga pour pallier le déficit de main d’œuvre dans la population locale. Cette population allochtone “dorlotée” dans les cités UMHK, protégée, nourrie et soignée, connait une croissance démographique importante et bénéficie d’un enseignement élémentaire, secondaire et professionnel gratuit.

André se rend compte de l’hostilité croissante des autochtones vis-à-vis des travailleurs originaires du Kasaï, en particulier les Baluba qui avaient été introduits au Katanga pour pallier le déficit de main d’œuvre dans la population locale.

Certes, les Katangais peuvent trouver du travail dans les fermes, chez des particuliers ou dans de petites entreprises mais ils sont frustrés de voir les richesses de leur pays leur passer sous le nez et nourrissent du ressentiment à l’égard de ces “envahisseurs” privilégiés et mieux nantis qui les refoulent progressivement des circonscriptions urbaines vers la périphérie. Ils en tiennent grief aux Européens qui, à de très rares exceptions près, ne réalisent nullement le malaise grandissant. Certains notables katangais, comme Moïse Tshombe, s’efforcent de calmer le jeu mais l’intervention inconsidérée de l’ONU mettra le feu aux poudres.

En 1960, lorsque les Katangais, au nom du droit des peuples à se gouverner, osent prétendre à celui de disposer de ce qui leur appartient, le monde entier s’entend pour les en empêcher. Abandonnés de tous début 1963, ils doivent se rendre à l’évidence : la valorisation de leurs ressources minières par les investisseurs occidentaux les rendent tributaires des maîtres de Léopoldville et de leurs alliés.

De ce jour s’ancre chez nombre d’entre eux, les Basanga du centre en particulier, la conviction que seule la disparition des installations industrielles pourrait un jour leur permettre de redevenir maîtres chez eux. Si les Lunda et nombre de Luba ont tendance à adopter l’attentisme des Européens restés sur place dans l’espoir d’un avenir moins sombre, les extrémistes affichent une attitude plus radicale. Ils estiment nécessaire de détruire l’outil de travail et ce à la manière bantoue, lente et insidieuse mais efficace. Les Européens doivent être découragés et incités à rentrer chez eux. Les immigrés Baluba Kasaï seront alors expulsés. Le démantèlement des installations viendra ensuite. Est-il besoin de rappeler que, le temps, l’incurie et la corruption aidant, ce programme a été réalisé ?

Les contacts qu’André entretient avec les autorités katangaises avant et pendant la sécession ne lui valent pas que des amis chez les partisans de Mobutu. Heureusement, il peut compter sur la protection, discrète mais efficace, d’Africains, principalement Kasaïens, qu’il a aidés en son temps. Ces appuis s’avèrent précieux en 1968, lorsqu’il s’efforce de pro-

La clinique de Kolwezi



téger les villageois des environs des effroyables exactions de la soldatesque zaïroise.

Nommé directeur du département médical de la Gécamines (l'ex-Union Minière) à Lubumbashi en 1972, André s'efforce de rééquiper les services négligés par une décennie de désordres et de remettre sur pied la clinique universitaire Jason Sendwe. Il entreprend ensuite son dernier combat au Katanga : empêcher que soit employé à des fins purement mercantiles le seul outil médical encore performant dans un pays en voie de décomposition. C'est ce qui lui vaudra d'en être chassé en 1975.

Pour l'idéaliste fonceur et enthousiaste qu'est André, ce départ a bien sûr un goût de cendres. Il a tellement aimé ce pays auquel il a tout donné. Il sait son travail et ses efforts réduits à néant. Il ne lui reste plus que les souvenirs de ce qu'avait été le Congo et la frustration de ce qu'il aurait pu devenir. Un beau gâchis.

Et lui reviennent, avec les souvenirs de son propre vécu, la mémoire de ces contes et légendes dont s'est abreuvée son enfance. Il s'attache dès lors à mettre en parallèle ce que racontent les livres d'histoire et ce que rapporte la tradition orale. Fouiller dans le passé, rechercher la vérité. Un véritable sacerdoce pour cet homme passionné.

Mais il faut bien vivre et, après une formation complémentaire en médecine du travail, il reprend du service et termine sa carrière professionnelle officielle en 1993. Pendant quelques années encore il poursuit une activité médicale limitée en liaison avec l'Institut de Médecine Tropicale d'Anvers et l'OMS et assume des activités bénévoles en matière de médecine préventive pour l'information des voyageurs en régions tropicales. Médecin il fût, médecin dans l'âme il restera jusqu'à la fin de sa vie.

En juillet 2002, il rencontre Georges Lambert, Administrateur Délégué de Mémoires du Congo qui ne tarde guère à le convaincre de mettre son énorme savoir et sa motivation au service de l'association, apportant témoignages et documents, s'attelant au travail phénoménal de transcription de ce passé non écrit. Il nous apporte un superbe ouvrage sur "les Fondeurs de cuivre du Katanga", collabore à la rédaction du livre "le Congo au temps des Belges", et nous offre plusieurs témoignages sur la vie de son père, la sienne propre mais aussi l'histoire du Katanga et de ses régions limitrophes du Kasaï au Maniéma : le Haut Katanga, l'empire Lunda, son royaume satellite des Kazembe, celui de Msiri le conquérant, Tippo-Tip le roi du Maniéma, Gongo Lutete le fer de lance des prédateurs, la Campagne arabe, l'occupation du Katanga par les hommes de Léopold II, la conquête de l'ouest katangais et la dernière campagne contre les esclavagistes angolais, l'organisation des Services de santé du Congo, l'endémie goitreuse et la rougeole du Katanga, la Cécité des rivières découverte au Sankuru par le Dr Hissette, l'histoire de Malandji/Luluabourg, la découverte et le développement industriel du Katanga, la création d'Elisabethville et l'histoire des cinquante premières années de Lubumbashi, Monseigneur de Hemptinne et Kolwezi 1977-1978.

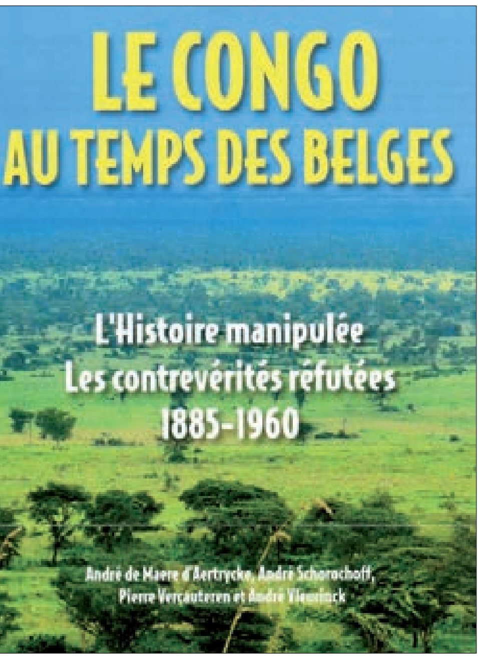
**André a tellement aimé ce pays auquel il a tout donné.
Il sait son travail et ses efforts réduits à néant.
Il ne lui reste plus que les souvenirs de ce qu'avait été le Congo et la frustration de ce qu'il aurait pu devenir.
Un beau gâchis.**

Esprit en constante ébullition, il émaille nos forums de bribes d'histoires ou de légendes, toujours sur le pont, toujours alerte et passionné.

Certainement un très Grand Monsieur que nous avons eu l'honneur et le plaisir de rencontrer et côtoyer régulièrement depuis des années et qui aura certainement encore beaucoup à nous apporter dont très bientôt un nouveau livre sur l'histoire d'Elisabethville.
Merci André

■ Françoise Moehler
– De Greef





Calendrier annuel évolutif des manifestations

Ce calendrier annuel est ouvert à toutes les associations belges d'anciens d'outre-mer, de droit comme de fait, sur simple coup de fil.

Contact : 0496 20 25 70

2015	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
ABC (Alliance belgo-congolaise - Kinshasa) : 00 243904177421 - afalitombo@yahoo.fr												
ABIA (Association belge des Indépendants d'Afrique) : 010 84 08 90 :0495 20 08 90												
AFAC (Association des anciens fonctionnaires et agents du Congo) : 02 511 02 63				26A								
AFRIKAGETUIGENISSEN : g.bosteels@skynet.be												
AKIMA (Amicale des anciens du Kivu, du Maniema et d'Albertville) : 02 375 12.42					9J							
AMACIEL-BAKA (Association des Anciens de la Base de Kamina)												
AMI-FP-VRIEND Limburg – Hasselt	8U	12U	12U	14U		11U	9U 21F	13U	10U	8U 22A	12U 15F	10U
AMI-FP-VRIEND West-Vlaanderen : 050 31 14 99	7G	4F	1AF	1F	6F	3P	1F-21	2P	5E	7F	4F 11&15	2T
ANCIENS DE MANONO 02 653 20 15												
ANCIENS DU KATANGA Liège : 0473 52 84 68												
APKDL (Amicale des pensionnés des réseaux ferroviaires Katanga-Dilolo-Léopoldville) : 04 253 06 47												
ARAAOM (Assoc. royale des anciens d'Afrique et d'outre-mer de Liège) : 04 867 41 94		26M	29AB									
ARR64 (Amicale des rescapés de la rébellion de 64) : 0494 47 64 27												
ASAOM (Amicale spadoise des anciens d'outre-mer de Spa) : 0477 75 61 49	18AB											
BOMATRACIENS (Les Bomatraciens et les amis du Bas-Fleuve) 02 772 02 11 - mukanda@skynet.be												
CAMILOM-VOMILOZ (Confédération associations militaires, anciens militaires et amis, servant ou ayant servi au Congo belge ou Outre-mer)												
COMPAGNONS DE L'OMMEGANG											25EW	
CONGORUDI (Association royaledes anciens du Congo belge et du Ruanda-Urundi) : 02 511 27 50			19G		30AW					25B		
CRAA (Cercle royal africain des Ardennes de Vielsalm) : 080 21 40 86		18M	21AW		13M	21EW						5D
CRAOM – KRAOK (Cercle royal africain d'outre-mer) FONDÉ EN 1889 - WWW.CRAOM.BE	8G-20C	17B	2A-17C	C	5N-9Q 29S	11C	6L					
CRNAA (Cercle royal namurois des Anciens d'Afrique) : 061 260 069				12AB								
CCTM (Cercle de la Coopération technique militaire)												
EBENE (Les Bomatraciens et les amis du Bas-Fleune) : 02 772 02 11	26D											
FRATERNITE BELGO-CONGOLAISE m.faeles@live.fr												
FRME- KFMB (Fédération royale des militaires à l'étranger) : 050 35 89 02												
IMJ (Anciennes de l'institut Marie-José) : 02 644 96 84		28A										
KKVL (Koninkelijke koloniale vereniging van Limburg) : 011 22 16 09			21AW									
LA MAISON AFRICAINE : 02 649 50 15 - jmassaut@gmail.com												
MAN (Musée africain de Namur) 081 23 13 83 - info@museeafricain.be		28AG	21Aextra									
MDC (Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi) : 02 649 98 48	9&230	10K 6&20 0	10K 6&20 0	3&17 0	12K 8&22 0	9K 5&19 0	30		4&18 0	13K 9&23 0	10K 6&20 0	8K 4&18 0
MOHIKAAN (DE) (Vriendenkring West-Vlaanderen) 059 26 61 67 - bobliv@skynet.be							5V					
MUTOTO de BUKAVU : 084 31 46 30												
NIAMBO : 02 375 27 31	17AP		8P	18P		6P						
N'DUKUS na Congo : 02 346 03 31 - 02 251 18 47 - 02 652 58 33				17P	15/28P		4Q					
O REI DO CONGO (Retrouvailles luso-congolaises) Fernâo Ferro – Seixal, Portugal						13J						
REÜNIE CONGO-ZAÏREVRIENDEN : 09 220 69 93												
SIMBA (Société d'initiatives montoises des Belges d'Afrique : 0475 42 25 29			29EAL			30GW						
URCB (Union royale des Congolais de Belgique)												
URFRACOL (Union royale des Fraternelles coloniales)												
UROME (Union royale belge pour les pays d'outre-mer) : www.urome.be												
VÎS PALETOTS (Association du personnel d'Afrique de l'UMHK) : 02 354 83 31												

CODES : **A** = assemblée générale. **B** = moambe. **C** = déjeuner-conférence. **D** = bonana. **E** = journée du souvenir, hommage . **F** = gastronomie. **G** = cocktail /apéro. **H** = fête de la rentrée. **I** = invitation. **J** = rencontre annuelle. **K** = projections. **L** = déjeuner de saison (printemps, été, automne). **M** = Conseil d'administration. **N** = fête anniversaire. **O** = fête. **P** = activité culturelle/historique. **Q** = excursion ludique. **R** = Office religieux. **S** = activité sportive. **T** = fête des enfants. **U** = réception. **V** = barbecue. **W** = banquet/déjeuner/lunch. **X** = conférence-expo. **Y** = jubilé. **Z** = biennale.

MDC remercie d'avance toute association qui accepte de contribuer à la mise à jour et/ou à la rectification du tableau.
En outre l' accord est acquis d'office pour une large diffusion de celui-ci dans les publications propres aux associations, avec un remerciement anticipé pour la mention de la source : Extrait de Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi, n°..., du .../.../20...

Brève histoire des Cercles d'Anciens d'Outre-Mer

3. Alliance belgo-congolaise à Kinshasa

L'année 2001 a sonné le retour de la Belgique sur l'échiquier congolais, particulièrement dans le domaine de la coopération structurelle, après une éclipse de pratiquement onze ans. C'est dans la foulée de ce retour que l'ABC a vu le jour. Il faut remonter dans le temps pour bien comprendre le besoin de créer à Kinshasa une association visant le rapprochement entre Congolais et Belges, alors que depuis plus d'un siècle, de la colonisation au partenariat, en passant par la coopération, des liens solides s'étaient tissés entre les deux peuples. Les Belges qui vivent encore au Congo ou qui y séjournent régulièrement savent que ces liens ont résisté à tous les vents contraires de l'histoire, même si par moments ils furent sérieusement malmenés : aux premiers jours de l'Indépendance, lors des velléités de sécession de certaines provinces, pendant la grande rébellion de 1964, durant l'année de la révolte des mercenaires en 1967 (mise à sac de l'ambassade, destruction de la statuaire coloniale…), sous le coup de la zaïrianisation en 1973, durant les rébellions katangaises de 1977 et 1978, lors des pillages de 1991 et 1993 et, par dessus tout, par la rupture effective de la coopération belgo-congolaise en 1990 (dans le cadre des événements de Lubumbashi).

Dans le concert des réprobations relatives à la cruelle répression opérée à Lubumbashi, le chef de l'Etat congolais n'accepta pas les reproches de l'ancien colonisateur et remit, en représailles, tous les coopérants belges à la disposition de la Belgique. Le gouvernement belge en prit acte, sans commentaire, bloqua tous les projets en cours, gela les prêts encore actifs… Il est vrai que la coopération belgo-congolaise était devenue boiteuse depuis 1988, sauvée in extremis par le Roi du Maroc. L'arrêt de celle-ci aura un effet d'entraînement auprès d'un grand nombre de pays partenaires du Congo. Cette rupture en cascade fut désastreuse pour l'économie du pays et sur la gouvernance de ses secteurs vitaux.

Ajoutons à cela le renversement en 1997 du régime de Mobutu par la rébellion partie de l'est sous la conduite de L.-D. Kabila, l'entrée en guerre du Rwanda et de l'Ouganda contre leur ancien allié, l'assassinat du tombeur de Mobutu, dans son palais de marbre, et tous les facteurs sont réunis pour abattre le moral de la population, pourtant habituée depuis plusieurs décennies aux mauvais coups du destin.

La prise de pouvoir par le fils du président assassiné sauve le pays de l'effondrement et surtout, pour ce qui concerne nos relations bilatérales, la Belgique se montre encline à reprendre sa coopération bilatérale directe. Désireux de donner à cet engagement une symbolique forte, le Premier Ministre Verhofstadt vient annoncer en personne au chef de l'Etat congolais que la Belgique est prête à renouer avec la bonne tradition (signature des premiers accords bilatéraux directs, réactivation des prêts en suspens, renforcement du siège kinois de la Coopération technique belge en charge de l'exécution des projets, et offre de bons offices pour réduire la rébellion à l'est, allant de pair avec un voyage à Kisangani et l'ouverture d'un bureau de liaison de l'ambassade au cœur du dispositif rebelle, et tout cela dans la grande salle du Palais de la Nation, là où Lumumba en 1960 avait ouvert la boîte de Pandore, lâchant les démons qui feront tant de mal au pays pendant des décennies. L'ambiance était à la fête. Chef d'Etat, ministres des deux gouvernements, diplomates, journalistes, tous fraternisèrent, sans grand protocole, dans la légendaire hospitalité congolaise retrouvée. Même l'armée joua le jeu, dont voici une anecdote amusante. Comme les bataillons étaient encore peu fournis, les mêmes soldats, changeant d'uniforme à l'écart du stade de la Révolution, défilèrent par vagues successives devant les tribunes. Seuls les habitués du pays avaient vu la manœuvre.



(1) Siège de l'Alliance belgo-congolaise à Kinshasa - Gombe.

Le gouvernement congolais repartait certes sur de nouvelles bases. Mais la capitale aussi avait besoin de tirer profit de l'esprit nouveau. Pendant la décennie écoulée les expatriés avaient plutôt vécu repliés. Ils évitaient de s'attarder le soir à quelque terrasse de café. Du reste il n'y avait plus, en dehors des hôtels, que quelques rares restaurants dans la place, le Caf'Conc, derrière l'ambassade de Belgique, hors de portée de certaines bourses, l'indéboulonnable Mandarin, sur le 30 juin, pour les amateurs de cuisine chinoise... Et pour cause. Les clients aussi s'étaient faits rares en ces années assez sombres au plan économique et sécuritaire.

A l'ambassade de Belgique, on se tritura les méninges pour trouver une parade, d'autant que la reprise de la coopération allait drainer pas mal de consultants vers Kinshasa, en même temps que la MONUC augmentait ses effectifs. Le Colonel Philippe Bernard, attaché militaire, conçut l'idée de créer un cercle qui aurait pour ambition de favoriser la rencontre entre Congolais et Belges. Sans doute fut-il encouragé en cela par l'ambassadeur René Nijskens en personne qui avait à cœur de restaurer un climat de confiance entre les vieux partenaires quelque peu refroidis par la trop longue théorie d'événements fâcheux. Il savait que les bâtiments abandonnés par la Coopération militaire en 1990 étaient disponibles, le fameux CAMAC (Commandement de l'assistance militaire au Congo) (1), au Petit-Pont, qui disposait d'une capacité d'accueil d'envergure (bureaux, jardin, bar, cuisine, grande salle). Il imaginait également qu'il obtiendrait de sa hiérarchie le droit d'occupation à titre gracieux.
Il réussit à persuader une bonne dizaine de Congolais et de Belges pour entrer dans le conseil d'administration d'une asbl, qui reçut le nom de baptême d'Alliance belgo-congolaise, ABC en sigle. Une fois fondée, l'association se mit au travail : rafraîchir les lieux, trouver des sponsors (il n'est pas nécessairement facile de réunir dans la même enceinte des brasseurs de marque concurrente, comme l'étaient SKOL et PRIMUS, dont on ne pouvait évidemment se passer), recruter un cuisinier (l'ABC bénéficia dans un premier temps du meilleur cuisinier belge de la place, en la personne du Liégeois Lougnoul, qui ira une paire d'années plus tard fonder son propre restaurant), et arrêter un programme provisoire, qu'elle étoffera progressivement à la mesure de ses moyens, jusqu'à atteindre un sommet vers les années 2004.
Les autorités congolaises, les visiteurs de marque (plusieurs ministres belges y rencontrèrent la communauté belge), les militaires, les consultants, les touristes (2 & 3, prises dans les jardins de l'ABC, lors de la fête du cinquantième anniversaire)… finirent par connaître et fréquenter l'ABC. Toute une série de services furent adjoints au cercle : un cybercafé, une vidéothèque, une bibliothèque (gérée par l'asbl autonome CEDOPEC, présidé par l'inspecteur principal Nzaki Masamba, créée pour l'occasion), une salle d'exposition, une salle de sports, une classe de langues, sans oublier le bar, le restaurant en plein air et la grande salle de conférences. Même la Chambre de Commerce belgo-congolaise élit domicile dans l'enceinte de l'ABC.
Très vite l'ABC pensa à ratisser aussi parmi les anciens Congolais de Belgique, regroupés dans des amicales qui menaient leur vie propre, en leur offrant un bureau pour leurs réunions et leurs archives. Un groupe de réflexion belgo-congolais, le GRBC en sigle, également issu de l'ambassade de Belgique par l'entremise de son animateur initial, Célio Mayemba, joua un rôle déterminant dans la création du bureau de liaison des cercles d'anciens boursiers de Belgique. Ces cercles, toujours opérationnels à l'instar des cercles d'anciens d'outre-mer en Belgique, sont repris avec leur sigle dans la marge.

ASSOCIATIONS CONGOLAISES D'ANCIENS ÉTUDIANTS CONGOLAIS DE BELGIQUE

- ALICHEC : anciens étudiants de l'Institut catholique des hautes études du Commerce (Président Mandungu)
- AMABEL: amicale des Anciens de Belgique (minimum d'un an de résidence en Belgique) (Président Mwakasa)
- ASSAL : anciens étudiants de l'Université catholique de Louvain (Président Muland)
- ASSANA : anciens étudiants des Facultés universitaires de Namur (Président Pembele)
- AULG : anciens étudiants de l'Université de Liège (Président Mbafumoya)
- GRBC : groupe de réflexion belgo-congolais (partenaire de premier choix de l'ABC (président Mandrangole)
- L'AA : anciens étudiants d'Anvers (Président Kitutu)
- LA MONTOISE : anciens étudiants de l'Université de Mons (Président Mpako)
- LES AS : les anciens de Stoumont (Président Lukundula)
- UAE : union des anciens de l'Université libre de Bruxelles (Président Kabeya).

Ce sont là autant de cercles d'anciens qui devraient intéresser l'UROME, qui a pour ambition d'intensifier le dialogue entre la Belgique et le Congo. L'ABC, qui joue en quelque sorte vis-à-vis des cercles d'anciens Congolais de Belgique le rôle que joue en Belgique l'UROME vis-à-vis des cercles d'anciens Belges du Congo, est l'interlocuteur par excellence pour la promotion de l'amitié belgo-congolaise. La nouvelle équipe qui préside à l'UROME en est parfaitement consciente et met au point une stratégie d'intégration. Mémoires du Congo de son côté a compris l'intérêt de tisser des liens avec l'ABC. D'ailleurs une tribune a déjà été offerte au président de l'ABC, Afata Litombo, en date du 12 janvier 2014, au MRAC, lequel de l'avis de tous ceux qui l'ont écouté a posé correctement le problème et formulé habilement l'appel à la collaboration (4).
Bien sûr l'ABC, vieille déjà de treize ans, a connu des hauts et des bas. Elle a d'abord connu une baisse de fréquentation, à mesure que la capitale retrouvait son dynamisme légendaire. Les restaurants se sont multipliés et les endroits pour faire la fête mêmement. L'économie se redressait lentement, et surtout la rébellion reculait de toutes parts,





(2 & 3) Ambiance du 30 juin 2010 dans les jardins de l'ABC.

même si l'on sait qu'en Afrique les rébellions ne meurent qu'à très petit feu. Beaucoup de membres fondateurs du cercle partaient vers d'autres cieux. Les hommes politiques congolais reprenaient leurs distances et estimaient que l'ABC était en-dessous de leur dignité. Les comités n'avaient plus qu'une durée de vie éphémère et leurs bilans commençaient à devenir déficitaires. Ajoutons à cela que de plus en plus régulièrement la Défense belge, propriétaire des lieux, menaçait de reprendre les bâtiments à son seul usage. D'un chiffre d'affaires proche de 20 000 $ à sa période de gloire, l'ABC déclinait jusqu'à ne plus former qu'un petit groupe d'irréductibles, qui souvent étaient tenus d'acheter leurs boissons dans la superette voisine. Le secrétariat fut fermé, la quasi totalité du personnel fut licencié. La parité entre Congolais et Belges, voulue par les statuts, n'était plus respectée. Dans le même temps, l'économie du pays passait lentement aux mains des Asiatiques ce qui eut pour effet de réduire le nombre de Belges dans la place.

C'est alors qu'Afata Litombo, présent de longue date dans le comité, passe à l'action. Las d'assister au déclin d'une maison où il se sentait chez lui, ayant une grande amitié pour la Belgique où il fit ses études, appartenant au cadre de SEP-CONGO, il prend le commandement du cercle et en bon ingénieur en assainit les bases. Il peut compter sur le soutien des deux structures d'encadrement toujours en place, à savoir le conseil d'administration, quelque peu en veilleuse en attendant les nouveaux statuts en élaboration depuis plusieurs années, et le comité de gestion, bras exécutif doté de grands pouvoirs. Les noms des membres des deux structures sont repris dans la marge.

En 2012, le sort de l'ABC est scellé. La Défense belge met le bâtiment en vente et prie l'ABC de chercher son salut ailleurs. Les biens de l'ABC sont stockés pendant quelques mois dans un local mis à la disposition par le président à Kinkole, jusqu'à la fin de 2013 où une salle de classe de l'école belge néerlandophone est prise en location, au coût de 550€ par mois. Depuis le cercle revit. Un secrétariat minimal s'organise. Les activités lucratives reprennent, essentiellement axées sur la formation. Le président, qui vient régulièrement en Belgique aux fins d'y compléter sa formation, a non seulement permis de sauver l'ABC de la disparition mais aussi de lui insuffler un nouvel esprit qui permet de voir l'avenir avec sérénité.

Le plan d'action élaboré par le nouveau comité comprend les objectifs suivants :

1. Peaufiner le plan de formation qui est le cheval de bataille de l'ABC dans les places de Kinshasa et de Lubumbashi;

2. Ménager à court terme un cadre de rencontre entre Congolais et Belges, aux fins de revenir aux fondamentaux de l'institution. Des pourparlers sont en cours avec les responsables de la Cafétéria Prins van Luik School en vue d'y organiser des activités socio-culturelles communes;

3. Intensifier la collaboration avec WBI/RDC. La déléguée de Wallonie-Bruxelles International a été approchée pour une organisation commune de certaines formations. Avec possibilité d'utilisation occasionnelle des équipements et des installations de WBI, à Kinshasa comme à Lubumbashi où l'ABC a une population-cible importante;

4. Promouvoir le recrutement de membres belges ou d'origine belge, voie la plus indiquée pour revenir à un conseil d'administration paritaire;

5. Rechercher des partenariats avec des asbl de droit belge, aux fins de réaliser certains projets en commun. A ce titre, une acceptation de l'ABC parmi les administrateurs de l'UROME, serait une opportunité et un encouragement. Dès 2015, l'ABC compte mettre sur pied une structure d'accueil pour les Belges en visite au Congo, par exemple le protocole à l'aéroport, ou venus au Congo pour y développer leurs affaires;

6. Organiser une filière belge en appui au programme de formation organisé par l'ABC, particulièrement dans les domaines des métiers artisanaux (sanitaire, construction, électricité; ...). L'ABC, grâce à la fibre commerciale de la plupart de ses administrateurs, a toujours favorisé un partenariat gagnant-gagnant;

7. Collaborer avec l'association, venue tout récemment frapper à sa porte, qui a pour objet la remise en perspective véridique de l'œuvre de Léopold II et de l'EIC, dans une approche apaisée, considérés l'un et l'autre comme les fondateurs du Congo, dans ses frontières et sa dynamique de développement.

Vaste programme sans aucun doute, mais programme qui tout naturellement devrait bénéficier de l'adhésion de tout le mouvement postcolonial encore actif en Belgique.

■ Fernand Hessel
Texte et photos



(4) M. Afata Litumbo s'adressant aux membres de Mémoires du Congo.



ADMINISTRATION DE L'ABC

Conseil d'administration (en veilleuse)
Me Oscar Nsukami, président
Me Muhona, Me Yuma, Faustin Kubilama, Fiso, administrateurs

Comité de gestion
Afata Litombo, président
Fernand Hessel, 1er vice-président et membre à vie
Dr Vianney Selemani, 2e vice-président
Me Willy Mbensa, secrétaire général,
Omari, relations publiques
Bernadette Mukendi, chargée des activités culturelles et familiales
Richard Tshiang, chargé de la formation).

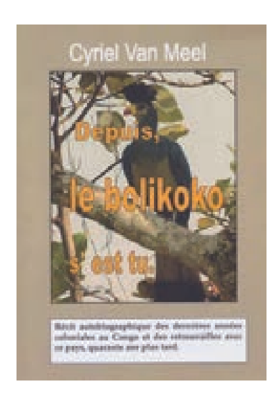
L'UROME et MDC sont les alliés historiques de l'ABC, de même que tous les cercles d'anciens d'outre-mer qui auraient dû se muer depuis longtemps en cercles d'amis du Congo. Il serait difficile de nier que le Congo et la Belgique ont tissé en cent ans des liens solides, qui à eux seuls contredisent tous ceux qui, avides d'interprétations sensationnelles de l'histoire, n'ont de cesse de détruire l'oeuvre belge en Afrique centrale.

Sources
Archives de l'auteur (2001-2014), entretiens avec le président du Conseil de gestion l'ABC, de passage à Bruxelles (2014)

Angst in Afrika

Afrika is het continent van de angst : angst voor wilde dieren, voor de natuur-elementen, voor de inlandse chefs, voor de tovenaars, meer bepaald voor "le mauvais sort" dat door anderen, meer bepaald door tovenaars toegeworpen kan worden.
Een ongeval of een voortijdig overlijden werd altijd toegeschreven aan zulk noodlot dat door iemand toegeworpen werd, dan wel aan een of andere boze geest. Dikwijls ging men dan te rade bij de féticheur die de schuldige moest aanwijzen. Het valt te begrijpen dat die tovenaar veel macht had en dat zijn uitspraak ver strekkende gevolgen kon hebben.

Die ervaring staat te lezen in het boek van tropenarts Jef Haeverans, 'Dokter in Congo', dat we eerlang in Franse vertaling ter beschikking hopen te stellen. In diezelfde zin luidt een anekdote die ons wordt verhaald in het boek "En toen zweeg de bolikoko" (*) van de betreurde Cyriel Van Meel.



Tijdens een voettocht langs de weg die de Bayaka in die tijd volgden om zich van de Kwango naar Kinshasa te begeven hield zijn gezelschap, bij het vallen van de avond, midden in de 'nseke' (de savanne) halt onder een grote boom om er de nacht door te brengen.

Na het avondeten, terwijl het houtvuur nog wat nagloeide, rolde de ene na de andere reisgezel zich in zijn deken en legde zich te slapen op een hoopje matiti. De savanne ademde stilte, geen windje beroerde de golvende grasvlakte. Heel ver kefte een jakhals, een ongeduldige mestkever bromde vlakbij een hindernis. Soms kwam een antiloop langs getrippeld en heel, heel ver was zelfs gebrul van leeuwen te horen. Cyriel lag te luisteren en te genieten van dit sublieme moment waarvan, schrijft hij, geen beschrijving de diepte kon benaderen.

Maar plots en onverwacht woei er een zacht bries door de schrale takken van de boom boven het gezelschap.



La traduction française de cet article se trouve sur notre site **www.memoiresducongo.be**

"Ndzambi Phuungu uhyokele" (het is God die passeert) fluisterde de gezel naast Cyriel. Iedereen wachtte op een mogelijk tweede zuchtje in de takken en zweeg angstvallig. Ook de dragers waren wakker en hielden zich roerloos want iedereen voelde dit aan als een bijzonder gevaarlijk moment.

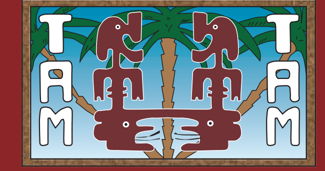
Als Ndzambi Phuungu gekomen was om iemand mee te nemen, dan zou zijn laatste uur onder deze boom geslagen zijn. Iedereen hield zijn adem in maar gelukkig kwam er die nacht geen tweede wind de takken beroeren.

's Anderendaags vertelde de gezel de gedachten die hem de vorige avond door de geest gegaan waren. "Jullie blanken zijn de 'Ndzambi ya ntotu' (de heren van de aarde), jullie maken die snelle auto's en boten, jullie vliegen zelfs door de lucht, maar als jullie ons meenemen -- waarmee hij bedoelde : als jullie ons in de gevangenis stoppen – komen wij op een dag altijd wel terug. Maar als Ndzambi Phuungu iemand meeneemt, verdwijnt die voor altijd."

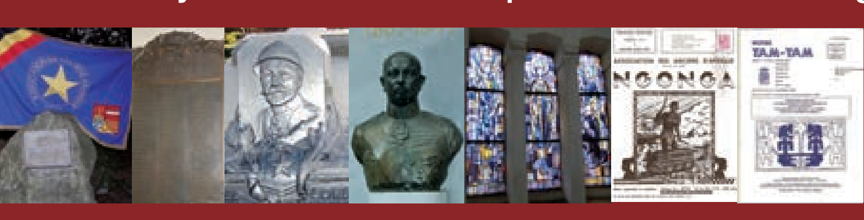
(*) Dit boek bestaat in Franse vertaling onder de titel *"Depuis, le bolikoko s'est tu"*.

Guido Bosteels



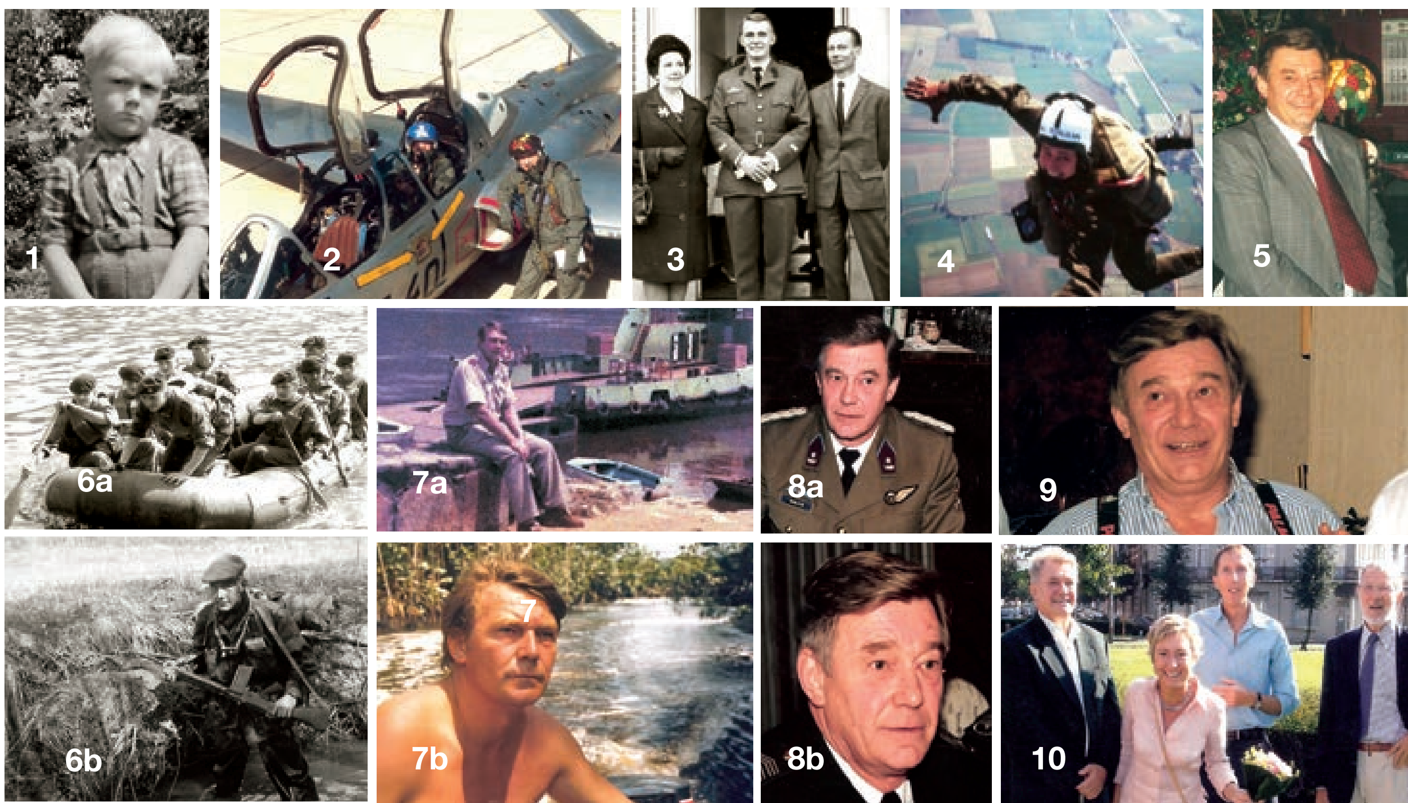








Jean-Pierre BONJEAN, dit Jempy, à l'honneur



Jean-Pierre Bonjean naît à Malines le 13 février 1946. Le papa l'inscrivit à la commune sous un double prénom, ce qui n'eut pas l'heur de plaire à la maman, si bien que 'Jean-Pierre' fut promptement abrégé en 'Jempy' (selon une coutume en usage au Luxembourg). Rien ne laisse présager une carrière militaire chez le petit garçon qui pose timidement, ou contre son gré, en 1949 (**1**) et pourtant il fera une belle carrière de sous-officier chez les paras-commandos (3e Bataillon).

On le voit en 1964 à la base de St-Trond, en co-pilote sur un Fouga-Magister (**2**). Grand sportif, qui fait encore du vélo et de la marche aujourd'hui, il ne tardera pas à devenir moniteur de saut au centre d'entraînement Para.

Grand patriote aussi, il gardera sa vie durant le sens du service, particulièrement celui de la patrie. Son engagement militaire ne l'empêchera pas de se marier en 1966 (**3**). Si l'union fut brève, elle donnera naissance à une petite fille, Nathalie, sur qui il reportera toute son affection. Son mariage ne l'a pas éloigné longtemps de Marche-les-Dames où on le voit en pleine action : exercice de survie, traversée de la Meuse en dinghy en 1966 (**6a & 6b**).

Mais il se sent surtout dans son élément quand il est en chute libre, comme au-dessus de Schaffen en 1969 (**4**). Doué pour l'aventure, il ne résiste pas à l'appel de l'Afrique : mission humanitaire au Niger en 1974, instructeur à l'Ecole des officiers à Kananga de 1975 à 1978, base de Kitona de 1981 à 1986. On le voit à Matadi, au moment d'embarquer sur le bac qui doit le conduire sur la rive droite d'où il gagnera la base de Kitona, pour se trouver assez vite en reconnaissance dans le labyrinthe des mangroves colonisant l'embouchure du fleuve Congo, dans une tenue adaptée à la température (**7a & 7b**).

Sa carrière militaire à peine terminée, il se fait engager pour trois ans à la Minière de Bakwanga à Mbuji-Mayi (2000 à 2004), comme chef du département de la sécurité, poste qu'il vaut mieux confier à un militaire, quand on connaît les appétits de certains pour les pierres précieuses. En 1995 et en 1996, à l'occasion de la fête de la Dynastie, il est invité au repas de corps au cabinet du Ministre de la Défense (**8a & 8b**). On remarquera que d'une année à l'autre la tenue de cérémonie à changé de couleur. Mais on le trouve aussi dans des fêtes moins mondaines : fête de Noël dans une taverne bruxelloise en 1991 (**5**), à Zellik où il a sa résidence en 1998 (**9**), dans une tenue qui n'a plus rien de militaire. En 2005, heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage, il marie sa fille Nathalie, que l'on voit de rose vêtue avec son mari et son beau-père, à Anderlecht (**10**).

Sa retraite, qui remonte officiellement à 2002, ne l'empêche pas de rester très actif, principalement dans le mouvement de sauvegarde de la mémoire africaine de la Belgique. Il est de toutes les cérémonies commémoratives.

Texte de Fernand Hessel
Photos de J.-P. Bonjean

Bonana aux Waides

De rencontre en rencontre, le choix des Waides pour nos différentes activités collectives a fini par faire le plein d'adeptes. Avec raison peut-on dire : la table y est bonne (1), le service est attentionné, le parking est vaste et, cerise sur le gâteau, le site ne manque pas de charme. Comme l'ARAAOM a pris plaisir à y retrouver ses marques, elle ne gardera en ville que la salle du Palais des Congrès pour ses réunions administratives. C'est donc sans plus la moindre contestation que la Bonana pour 2015 fut fêtée aux Waides, avec un choix entre gibier et poisson. Comme le nombre de participants dépassait la quarantaine, de grandes tables rondes se partagèrent l'espace et permirent aux convives de se grouper selon affinités (5).

La présidente Odette François-Evrard souhaita comme à l'accoutumée la bienvenue à tous ceux qui avaient fait le déplacement (4), les membres bien sûr, mais aussi les deux présidents de cercles amis, à savoir Claude Bartiaux de l'AP/KDL et André Voisin, de l'ASAOM de Spa.

L'assemblée bénéficia d'une exposition de photos de l'artiste Michel Mango, qui pose ici devant une de ses œuvres maîtresses (3) : Congolaise portant un enfant, au regard plein de mystère. La présidente remercie également tous les membres de son comité, dont en particulier tous ceux qui se dévouent pour perpétuer l'amusante tradition de la tombola, réussissant la performance de réunir autant de lots que de billets mis en vente (2), au bénéfice de la trésorerie du cercle s'entend.

Pour appuyer l'invitation de la présidente à la rencontre luso-congolaise de 2015 à Albufeira, un formulaire d'inscription fut distribué aux amateurs, passablement rares en cette année de crise. En vue d'alléger le budget de 2015, un deuxième formulaire fut distribué devant permettre aux membres qui ne participent plus aux manifestations de se désinscrire de la coûteuse lettre de rappel. Enfin un troisième formulaire fut donné aux membres qui acceptent de se soumettre à l'épreuve du portrait à la une du Tam-Tam.

Anecdote qui mérite d'être rapportée, Paul Dangoisse, en convalescence dans une institution liégeoise, se fit conduire aux Waides pour se joindre à la fête, faire ses photos habituelles et esquisser quelques pas sur la piste de danse. Bel exemple de longévité, de passion pour la photographie, et d'intérêt pour les cercles qui perpétuent l'aventure congolaise. Pour être sûr de ne rien rater, il est membre, comme son ami Demoulin, des trois cercles de la région, à savoir celui de Vielsalm, de Spa et de Liège.

On peut regretter ici que le CRAA de Vielsalm ne soit pas pour autant un adepte assidu de la réciprocité. A l'anecdote s'ajoute le fait que pour la première fois, Paul est venu sans sa compagne de longue date, hospitalisée.

Vers les 16 heures, comme pour la plupart des déjeuners festifs organisés par nos cercles, les convives reprennent le chemin de leur demeure, surtout en hiver quand la nuit vient vite. Peut-être est-ce aussi l'appel de la sieste comme au bon vieux temps de l'Afrique ?

Texte et photos Fernand Hessel


1 2 3 4 5

Pierre DESPAT nous a quittés

C'est avec consternation que l'ARAAOM a appris la mort de Pierre Despat, avec qui elle entretenait de bonnes relations. Cet ingénieur des mines fut non seulement un capitaine d'industrie au Congo, mais aussi un grand promoteur des rencontres entre anciens du Congo (voir p.4). La rédaction de l'ARAAOM, dont il a été membre, souhaite, pour l'édification de ses lecteurs, consacrer la présente page à l'évocation, à grands traits, de la figure de Pierre, en le resituant dans son milieu professionnel, social et familial.

Pierre voit le jour à Namur, le 1er juillet 1934. Pris de passion pour les mines et la rude vie des mineurs, comme son frère, il obtient, tout logiquement, le diplôme d'ingénieur des mines, à l'ULg en 1960. A l'opposé de ce qui se passe en Belgique, les mines sont en plein essor au Congo. Aussi, quinze jours après son mariage avec Yvette Lantin, début 1961, il est à pied d'œuvre à l'UMHK, à la mine Prince Léopold à Kipushi. A la fin de cette première année le couple est gratifié d'un fils : Philippe, qui voit le jour à Elisabethville. Le premier congé en 1963 sera prolongé de six mois, pour cause d'insécurité.

Début 1964, c'est le retour au Congo, dans la même entreprise, qui a pris le nom de GECAMINES, mais à Kambove cette fois, au poste de sous-directeur, puis de directeur des mines (1). Le Congo réussit au couple, car avant la fin de l'année naît un deuxième enfant : Pascale ; vu l'urgence, à la seule maternité existante à Kambove, comme première Européenne à y voir le jour, ce qui fera de la mère et de la fille des vedettes de l'institution. Mais le désir d'intégration n'est pas récompensé. En 1967, année sombre pour le Zaïre qu'était le Congo alors, le massacre du couple Dewilde à Kambove, contraint Pierre à renvoyer sa femme et ses deux enfants en Belgique. De 1968 à 1970 il rentre lui-même et se fait engager à SATERCO, comme chef de chantiers routiers, dont entre autres celui de l'autoroute de Wallonie.

En 1970, à l'appel du groupe Empain, désireux de relancer ses gisements, il se retrouve à la direction congolaise de COBELMIN, à Kamituga au Kivu. De directeur des exploitations, il est promu un an plus tard directeur général, puis administrateur. COBELMIN devient SOMINKI, et en 1977, après le regroupement avec SYMETAIN, il déménage à Kalima. C'est là qu'il fondera, avec les autorités locales, le Lions Club de Kindu-Kalima, dont un an plus tard il assurera la présidence (2).

On le voit en 1982 inaugurer la source de Kakutja, près de Kalima, financée par le Lions Club (3).

En 1983, ne reculant devant aucun défi, il accepte le poste de directeur des exploitations à la Minière de Bakwanga (MIBA) à Mbuji-Mayi (4), entamant un dernier baroud minier sur le sol congolais, qu'il vivra intensément pendant sept ans, au contact avec ses hommes, en parfaite harmonie avec son idéal de mineur. Il quitte définitivement le Congo en 1990, au terme de 28 ans d'une belle carrière. Pour un mineur de vocation le terme de carrière prend ici tout son sens.

Commence alors une vraie vie de famille, que l'on voit au grand complet sur une photo toute récente (5) : en haut Pascale et son mari, au centre Yvette et Pierre, en bas Philippe, sa femme et leur petite fille, unique petite-fille du couple Despat-Lantin.

Au Congo, on imagine facilement, vu les responsabilités, que Pierre avait été amené à confier le plus souvent à Yvette l'éducation des enfants. Comme il ne rêvait pas que de mines, mais aussi de voyages, il commence en quelque sorte un tour du monde, en famille ou avec des amis.

La crise cardiaque qui le frappa au Japon va modérer nettement ses envies d'espaces nouveaux. Il se limitera aux balades dans les bois et aux voyages dans un fauteuil devant le poste de télévision, pour finir les derniers temps, le cœur fatigué de tant d'aventures, à privilégier le fauteuil.

Le 30 décembre 2014, à St-Luc où il était hospitalisé pour une intervention bénigne, il s'éteint sans prévenir personne.

Données recueillies auprès de Mme Yvette Despat par Fernand Hessel
Photos : famille Despat


1


2


3


4


5

Brève histoire d'AKIMA

En 2005, Jacques Abel, en concertation avec les époux Despat et les époux Lammens, conçut le projet de réunir les anciens mineurs du Kivu et du Maniema. Il n'était pas difficile à Pierre Despat d'obtenir les adresses de son ancienne société. La première rencontre amicale (autour d'un buffet pour raison de grand nombre) eut lieu à Nivelles et fut un réel succès. Et les 170 convives, dont la plupart d'anciens mineurs, heureux de retrouver leurs compagnons de route, réclamèrent que la rencontre se muât en tradition. AKIMA (pour anciens du Kivu et du Maniema, auxquels s'ajouteront chemin faisant les anciens de Kalemie) était née. Son succès ira grandissant, la moyenne étant de 250 participants entre 2000 et 2006. Ensuite ce nombre, qui témoigne de la grande vitalité du secteur minier de l'est du Congo, décroîtra lentement, pour se stabiliser, jusqu'il y a peu où la baisse semble s'accélérer, à une hauteur moyenne de 180 convives. Pour dynamique et volontariste qu'elle soit, l'association n'échappera pas à la dure loi du vieillissement de ses membres. Cela ne l'a pas empêché de rester fidèle depuis ses tout débuts au Motel de Nivelles-Sud, qui dispose d'une grande capacité d'accueil, parking compris, et d'un grand savoir-faire. Le comité initial connut lui aussi des décès, et la charge passa progressivement aux mains de deux femmes dynamiques, à savoir Yvette Despat et Nadine Lammens, auxquelles s'ajoutera Gisèle De Weireld pour les Kalemiens, M. Cornu se chargeant de l'actualisation du site : www.albertville.be. Pierre Despat s'est occupé plus particulièrement de la tenue des comptes. Ce n'est pas une mince affaire que d'organiser pareille rencontre annuelle, surtout qu'AKIMA a pris la bonne habitude d'inviter les représentants des autres cercles d'anciens.

Il importe également de souligner que dès le départ l'invitation s'est adressée aussi aux Congolais de la diaspora, ce qui rend la rencontre d'autant plus vraie. AKIMA s'est hissée d'emblée dans le peloton de tête des associations de fait qui s'impliquent dans la perpétuation de la mémoire du Congo, comme le Mohikaan à Ostende, lesquels réussissent mieux l'une et l'autre, sauf rares exceptions, que les asbl traditionnelles. A ce titre AKIMA mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'impliquent dans la sauvegarde du passé belgo-congolais de la Belgique.



■ Informations recueillies auprès d'Yvette Despat par Fernand Hessel – Photo AKIMA, datée du 12.05.12

Echos

Nécrologie

L'ARAAOM a le pénible devoir de porter à la connaissance de ses membres le décès de Pierre Despat (1934-2014) (la page 3 du présent numéro lui est consacrée), et de Paul Dangoisse (1925-2015) (une page spéciale lui sera consacrée dans le numéro de juin 2015), et présente aux familles éprouvées ses condoléances émues.

Réalisations

- **14.12.14** : Bonana aux Waides (voir évocation en page 2)
- **06.02.15** : participation à l'enterrement de Paul Dangoisse : présentation du drapeau, dépôt d'une gerbe et absoute lue par la présidente, (Odette François-Evrard, Ninette Cogniaux, les Vincent, Albert Demoulin, Fernand Hessel)
- **26.02.15** : réunion du CA au Palais des Congrès à Liège, ayant pour objet la préparation de l'AG de mars 2015

Projets

- **29.03.15** : AG de l'ARAAOM aux Waides
- **13.06.15** : Retrouvailles luso-congolaises en Algarve (les candidats sont priés d'entrer en contact avec Françoise Devaux (frandevaux@yahoo.fr), en charge de la coordination.

Relations extérieures

- **06.12.14** : Bonana du CRAA à l'Auberge du Carrefour à la Baraque de Fraiture (les Demoulin, Hessel) ;
- **13.12.14** : Banquet de l'AP/KDL à Anderlecht (Odette François-Evrard, Ninette Cogniaux)
- **13.12.14** : Bonana chez les Mohicans au Ten Stuyver à Ostende (Hessel)
- **18.01.15** : Moambe de l'ASAOM au Ranch de Stembert (Odette François-Evrard, les Demoulin, les Laurent, les Vincent, Ninette Cogniaux, Paul Dangoisse, Hessel)
- **19.02.15** : Commémoration du centenaire de la mort d'Albert Thys à Dalhem (Hessel).

ADMINISTRATION

Conseil d'administration

Présidente et UROME : Odette François-Evrard
Vice-présidente : Ninette Cogniaux
Secrétaire: Marie-Claire Brian
Trésorière : Odette Vielvoye
Monuments : André Gilman
Fêtes : Jo Bay Mwamba
Commissaires aux comptes : Jeannine André-Bonhomme, André Gilman
Photographe : Paul Dangoisse
Porte-drapeau : Albert Demoulin
Tam-Tam (rédaction, MdC, NLC et SNEL) : Fernand Hessel

Coordonnées

ARAAOM, rue du Laveu, 97 - 4000 Liège
Présidence : tél. 04 253 06 43 - 0486 74 19 48
odfrançois@yahoo.fr
Secrétariat : tél. 085 23 57 36 et 0486 20 04 06
marieclairebrian@hotmail.com
Merci de lui communiquer votre adresse mail.

Cotisation

Compte en banque : BPOTBEB1 – BE69 0000 8325-3278
Montant : 20 € ; à l'étranger 30 € ou plus selon le bon cœur.
Dons et legs sont les bienvenus.

Membres

Nombre de membres au 31.12.14 : 122
Merci aux membres en retard de cotisation de se mettre en règle. A défaut, la revue cessera d'être envoyée après le deuxième numéro de l'année.

Copyright (pour les quatre pages du Tam-Tam)

Les articles signés n'engagent que leur(s) auteur(s).
Tous les articles sont libres de reproduction et de diffusion, moyennant mention de la revue- source (titre et numéro) et du nom de l'auteur/des auteurs.

Appel à articles

Les articles, destinés aux quatre pages du Tam-Tam ou au corps de la revue MDC sont les bienvenus sur : araaom.tamtam@gmail.com

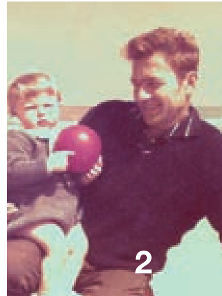






Jean-Luc DEMBLON à l'honneur

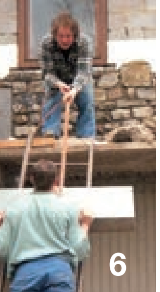

1


2


3


4


5


6


7


8


9


10



11

De toute évidence, Jean-Luc Demblon n'a pas une grande expérience du Congo, puisqu'il aura à peine eu la chance d'y passer un an. Il naît en effet à Aketi le 19 décembre 1959. On le voit dans les bras de son père le jour de son baptême (1) ;
son père qui avait quitté la ferme familiale en Belgique en 1954 pour le Congo qu'il croyait plein d'avenir. Six ans plus tard, sous la pression des événements, au moment où l'entreprise allait enfin livrer ses premiers dividendes, la famille Demblon fut contrainte d'abandonner la plantation dans laquelle elle avait tout investi. Ce fut le retour forcé au pays, plein de regrets, qui ne réussiront pas pour autant à lui faire perdre courage, et de souvenirs, qui continueront pendant de nombreuses années encore à peupler son imagination. On voit Jean-Luc sur les genoux de son père, tenant précieusement un ballon rouge dans les mains, sur fond de plage belge, en 1961 (2). Le Congo et la vie coloniale nourriront néanmoins l'imagination du petit Jean-Luc, par le charme des récits des colons que son père réunissait à la maison, au point d'en garder la saveur de la moambe, sans l'empêcher pour autant de grandir en sagesse et en expérience dans l'entreprise de construction que son père a montée dès son retour en Belgique.

La manière dont Jean-Luc va organiser sa vie et multiplier les activités dans d'innombrables domaines démontre qu'il a hérité de toute évidence du gène paternel de l'entreprise, celui de la construction en tête. Fort de son diplôme en travaux publics, acquis à Verviers, et de sa solide expérience acquise dans l'entreprise familiale, il reprend les affaires du père en 1982, puis fonde sa propre entreprise de construction sur les hauteurs de Theux, avec les moellons comme spécialité (4). Baroudeur par nature, à laquelle le Congo n'est peut-être pas tout à fait étranger, fût-ce à travers les récits du père, il acquiert un vaste domaine dans la montée vers les ruines du château de Franchimont, où il pourra donner libre cours à son imagination créative. Jean-Luc a un métier, mais aussi d'innombrables occupations.

Tout cela ne l'empêche pas bien sûr de fonder une famille. Après un premier mariage, qui lui a donné deux fils : Olivier (que l'on voit sur la photo (3) de sa grande communion à Theux en 1994) et Geoffrey, il épouse en deuxièmes noces Marielle Demyttenaere, avec laquelle on le voit danser en 2002 (5), qui lui donnera trois filles : Céline, Sarah et Marine, les deux dernières étant jumelles, que l'on voit sur une photo datée de 2000 (7). Les deux aînés font équipe avec le père, tout en étant entrepreneurs indépendants.

Tout logiquement Jean-Luc construit sa propre maison, avec l'aide de ses fils (6). Très impliqué dans ses travaux de transformation et de rénovation, en partenariat avec ses deux fils, il s'offre le temps de s'adonner à des hobbies extrêmement variés, le plus souvent dans un esprit de formation ; théâtre médiéval au château de Franchimont, lors de la Franche Foire de 1996, où il joue le rôle du seigneur (10) ; initiation des jeunes aux échecs comme à Soumagne en 2001 (8) ; élevage de chevaux ; initiation de sa fille Céline à l'équitation sur un des chevaux de l'écurie familiale, en 2001 (9) ; apiculture ; animation d'un club de motos, qui se prépare à faire la route 66 aux Etats-Unis ; expéditions en moto, comme au 10e Rassemblement Motos à Semur-en-Auxois en 2011, regroupant pas moins de 5.000 motos (11) ; ce à quoi il sied d'ajouter la colombophilie sur grande échelle, sans oublier la plus inattendue de toutes : l'organisation de spectacles avec ballets exotiques. Il est vrai que quand on voit le domaine sur lequel règne Jean-Luc, force est de conclure qu'il est homme à tout faire, sur qui l'âge n'a pas de prise, même de construire un chalet, couvert de lampions, pour le plus grand plaisir de trois petits-enfants.

Texte Fernand Hessel
Photos : Jean-Luc Demblon

Au ranch de Stembert

C'est sur les hauteurs de Verviers, plus précisément à l'enseigne du Ranch, à Stembert (www.leranch.be), que l'ASAOM a réuni ses membres, en ce 18.01.15, pour son AG statutaire, suivie de la moambe, qui à elle seule vaut toutes les approbations et est devenue avec les ans aussi statutaire que l'assemblée elle-même. En quittant son territoire propre, le cercle spadois faisait certes une infidélité à sa ville comme à sa tradition, mais après enquête du comité il est apparu que Verviers présentait l'offre la plus intéressante, en termes de capacité d'accueil, de coût et de savoir-faire. A La Grange de Sart-lez-Spa tout est à mettre en place par les membres. Et la disponibilité de ceux-ci diminue fatalement avec l'âge. Il y a du reste d'autres arguments qui militent en faveur du choix de Verviers : la fondation du cercle des coloniaux de Verviers est antérieure à celle de Spa, tout comme sa revue ; la ville est devenue orpheline de cercle après la fermeture en 2013 de la RAAAV; la ville abrite toujours un monument dédié aux vétérans d'Afrique que l'ASAOM a accepté de continuer à honorer. Il ne reste plus qu'à espérer que le bourgmestre de Spa, qui est notre membre d'honneur pour cause de prestige, n'en prendra pas ombrage. Puis il a semblé au comité qu'il était de bonne stratégie de se rapprocher de Verviers en vue d'attirer les anciens membres de la RAAAV.

Par l'ambiance qui régnait dans la grande salle où 52 convives avaient pris place, selon leurs affinités, autour de deux longues tables (1), il était manifeste qu'il ne fut que fort peu question des actes tout chauds de terrorisme dont la ville, en pleine réhabilitation économique, se serait volontiers passé, même si d'un coup elle prenait une dimension médiatique planétaire. La ville a des atouts plus louables que d'abriter un nid de terroristes. Et Dieu merci les services compétents avaient réussi à mettre rapidement les Jihadistes hors d'état de nuire, si bien qu'il régnait dans les rues une véritable paix dominicale.

Quand les conditions furent réunies pour une bonne AG et que le drapeau de l'ASAOM eut rejoint celui de l'ARAAOM, aux fins de placer l'assemblée sous le regard des fondateurs des deux cercles, la réunion démarra en trombe, sous la conduite du président André Voisin, entouré de son comité. Le trésorier Reinaldo de Oliveira, avec sa rigueur habituelle, dressa le bilan financier de l'exercice écoulé, irréprochable en tous ses points. L'avenir de la revue Contacts fut évoqué, avec la nécessaire communication sur l'augmentation du prix de la publication trimestrielle. Le nouveau coût de 4 € au numéro se répercutera inévitablement sur la cotisation, qui passera de 15 à 20 € par an (25 € pour les membres du comité et pour tous ceux qui ont les moyens, afin de pouvoir réduire celle des membres les moins aisés). Il fut établi que le partenariat avec Mémoires du Congo se déroule toujours à la satisfaction de tous les lecteurs. A table, le président (2) adressa les souhaits de bienvenue à la délégation de l'ARAAOM de Liège, forte d'une dizaine de membres et conduite par la présidente Odette François-Evrard en personne, flanquée de son fidèle et exemplaire porte-drapeau, Albert Demoulin, de même qu'à la bonne dizaine d'anciens de la défunte RAAAV, venus en voisins soutenir le mouvement. La partie festive témoigna de la bonne vitalité qui anime encore les deux cercles de la province de Liège. La moambe, servie avec adresse par l'équipe de Gerono, fut consommée avec délectation. Le président honoraire René Dubois, qui tint à remercier l'ASAOM pour la chaude amitié que son couple reçoit dans sa difficile traversée au plan de la santé, veilla à la minute d'émotion (3). Vers 16 heures les hôtes reprirent le chemin de leur logis pour une sieste bienfaisante.

Texte et photos Fernand Hessel







Noël chez les Mohicans

C'est toujours une surprise de constater que le maître queux de Den Stuyver à Ostende réussit à cuisiner une bonne moambe, lui qui n'a jamais mis les pieds au Congo. Il est vrai qu'il peut toujours compter sur Mme Vanhee qui veille au dosage des ingrédients.

Chez les Mohicans, en ce 13.12.15, la rencontre avait une saveur supplémentaire, celle du cinquième anniversaire de la mise sur pied de leur cercle. Le président Bob Vanhee se multiplia une fois de plus pour imprimer au banquet, regroupant pas moins de 160 membres sur les 500 que compte l'association, un talent à la hauteur du public et de l'événement. Une grande tablée de missionnaires avait tenu comme chaque fois à être de la fête de Noël. Fait encore plus remarquable, plusieurs nonagénaires avaient fait le le déplacement. Et à l'autre bout de la chaîne du temps, quelques jeunes de la troisième génération avaient accepté de se joindre à leurs aînés. Tout cela est remarquable.

Le cercle ouest-flandrien de toute évidence a encore de beaux jours devant lui, en dépit du fait que, comme chaque année, le président eut à réciter une longue liste de disparus au cours de l'année écoulée, dans un silence plein d'inquiétude pour les uns, plein de foi en la vie pour les autres, plein de respect pour tous. Une fois accompli ce devoir de mémoire, le président lança la fête, faisant défiler, pour meubler les creux, des participants susceptibles d'apporter un message particulier, en rapport avec l'aventure africaine ou post-africaine, afin que la grande famille apprenne à mieux se connaître. Il mit l'occasion à profit pour présenter le sixième tome de sa collection de témoignages d'anciens. Ce 6e tome, particulièrement abondant, est annoncé comme le dernier, mais il n'est pas sûr que l'avenir n'en décide pas autrement. En plus de cet exercice de communication, des représentants d'ONG vinrent présenter à la vente leurs oeuvres, qui des cartes de voeux, comme Boyoma (Limburg), qui le livre de sa vie au Congo, comme Mme Huysentruyt, la mère du fameux cuisinier flamand.

Comme preuve de la dynamique du Mohikaan, le comité, animé principalement par Bob Vanhee et sa femme, qui veille à l'administration, et par Boudewijn Eggermont, le fidèle rédacteur, le président annonça, sous les applaudissements, qu'à partir de 2015 le cercle augmentera le nombre de ses manifestations, en y ajoutant un déjeuner de printemps et un déjeuner d'automne. Cette mesure à elle seule traduit l'exemplaire vitalité du cercle. Alors qu'en maints endroits on voit diminuer les manifestations, à Ostende elles sont en augmentation.

Comme l'année qui s'achève est placée sous le signe de la commémoration de la Grande Guerre et que la place a été un témoin de première ligne d'un de ses champs de bataille les plus impitoyables, Mme Vanhee récita un poème de circonstance : Kerstmis aan den Ijzer, paru en 1916 dans Boos Iseghem, et attribué à Pieter Meersseman. Poème émouvant que tous les petits Flamands ont récité pendant les décennies consécutives à la Grande Guerre, en hommage mémoriel à tous ceux pour qui les boues des rives de l'Yser avaient tenu lieu d'unique linceul ! Dont voici les premiers vers, en traduction libre :

Dans la pluie et la nuit, c'est Noël à l'Yser.
Triste et tremblante, une sentinelle solitaire monte la garde.
Quand doucement l'emporte son rêve loin du front ...

Texte et photos Fernand Hessel







Chez les vétérans de la Force Publique à Hasselt

Les cercles de Liège et de Verviers avaient dans un passé, qui ne cesse de s'éloigner, de bons contacts avec ceux du Limbourg. La frontière linguistique n'a jamais été une barrière linguistique chez les anciens d'Afrique. Comme la RAAAV a fermé ses portes, l'ASAOM, qui en est dans une certaine mesure l'héritière et qui déjà a pris l'initiative d'organiser son AG sur les hauteurs de Verviers, se doit de s'intéresser aux cercles encore en vie à Hasselt. Il y a d'abord le KKVL (Koninklijke vereniging van Limburg), qui, au titre d'association de civils, compte encore plusieurs dizaines de membres, alimente une caisse sociale destinée à l'Afrique centrale et suit avec fidélité son programme annuel. Il vient de fêter en 2014 son 80e anniversaire. Il y a ensuite une des trois sections de l'association nationale regroupant les anciens de la Force publique, sous l'acronyme d'AMI-FP-VRIEND, avec jusqu'il y a peu une implantation à Bruges, Hasselt et Namur. La section de Namur a mis hélas un terme à ses activités à la fin de 2014. Cette fois c'est à la section d'Hasselt qu'est allé l'intérêt de la rédaction. Le mieux était d'assister au déjeuner spécial organisé pour la fête du Roi, précédé d'un Te Deum à la cathédrale, en date du 15.12.14. Il va sans dire que les anciens de la FP portent une attention toute particulière au Roi et aux fêtes nationales. L'invitation se clôturait d'ailleurs par un vibrant Vive la Belgique ! Vive la Monarchie ! Le président de la section hasseltoise, William De Wilde (1), est bien connu dans les milieux qui cultivent la mémoire de la FP. Et pas seulement ceux-ci, car il est de toutes les manifestations patriotiques, avec toute la 'fringance' de l'ancien soldat qu'il a été. Une dizaine d'irréductibles avaient répondu à son appel (2), pour un déjeuner tout en douceur au Centre culturel du chef-lieu de la province du Limbourg Une journée bienfaisante qui fournit à sa manière la preuve que le mouvement cultivant la mémoire du Congo est encore vivant aux quatre coins du pays.





Texte et photos Fernand Hessel

Echos

Nécrologie
L'ASAOM a le regret de porter à la connaissance de ses membres la mort de Paul Dangoisse (1925-2015), fidèle de l'ARAAOM, du CRAA et de l'ASAOM (Une page spéciale lui sera consacrée dans le TT 134 de juin 2015), et présente aux familles éprouvées ses condoléances émues. Nos sincères remerciements pour son incomparable serviabilité l'accompagnent.

Réalisations

- **18.01.15** : AG, suivie de la traditionnelle moambe, au Ranch de Stembert (Voisin et Hessel)
- **06.02.15** : participation à l'enterrement de Paul Dangoisse (Voisin et Hessel)

Projets
- **13.06.15** : Retrouvailles luso-congolaises en Algarve (les candidats sont priés d'entrer en contact avec Françoise Devaux (frandevaux@yahoo.fr), en charge de la coordination
- **28.06.15** : journée du Souvenir (messe, dépôt d'une gerbe à la stèle des Vétérans de Spa, déjeuner).

Relations extérieures
- **15.11.14** : déjeuner de gala chez les vétérans de la FP à Hasselt (Hessel) ;
- **13.12.14** : Moambe de Noël chez les Mohicans à Ostende (Hessel)
- **14.12.14** : Bonana aux Waides (les Voisin, Hessel).

ADMINISTRATION

Conseil d'administration
Président et UROME : André Voisin
Vice-président : José Welter
Secrétaire, trésorier et archiviste : Reinaldo de Oliveira
Fêtes : Janine Gilard
Rédaction Contacts (MdC, NLC, SNEL) : Fernand Hessel
Autre membre : René Dubois (past-president)

Coordonnées
ASAOM
c/o Reinaldo de Oliveira, avenue Reine Astrid, 41, 4910 Theux
téléphone : 0477 75 61 49

Cotisation
Compte : GKCCBEBB - BE90 068-0776490-32
Cotisation ordinaire : 20 € ; soutien : 25 €
Toute majoration de la cotisation, comme tout don, sera reçue avec reconnaissance.
Dons et legs seront hautement appréciés.

Membres
Nombre au 31.12.2014 : 85.
Merci aux membres en retard de cotisation de se mettre en règle. A défaut, la revue cessera d'être envoyée après le deuxième numéro de l'année.

Appel à articles illustrés
Tous les Asaomiens sont invités à contribuer à la rédaction de leur revue, tout comme à celle de Mémoires du Congo.
Les articles sont reçus à : asaom.contacts@gmail.com

René Jost & Jany Genreith à l'honneur


1



2


3


4


5


6



7


8

René Jost, né en 1941 à Etterbeek (pour cause de guerre), est issu d'une famille de bijoutiers installés à Bullange, dont témoigne une photo de 1928 (**1**). Il fait ses primaires à Bullange en allemand, puis fréquente l'athénée de Malmedy, avant de se perfectionner en horlogerie à Liège. Ensuite, à la faveur de divers apprentissages à Bruxelles, Spa et Liège, il se spécialise en optométrie, en bijouterie et en gravure. C'est donc logiquement qu'en 1963 il reçoit l'offre de venir renforcer, avec clause de reprise, la bijouterie fondée par son oncle, Nicolas Drosson, en 1948 à Bukavu (**2**), mais dont celui-ci a dû s'éloigner pour raison de maladie. L'offre est alléchante, la période beaucoup moins, et la tâche difficile. En 1964, à l'arrivée des Mulelistes, René se trouve piégé dans son magasin, avec un compatriote de Pharmakina. Nuit sous tension, sans téléphone, avec en fond sonore des tirs dans la ville. Au petit matin, cap est mis sur le Rwanda. Mais quand on a le métier dans le sang, on n'abandonne pas. Le calme revenu, magasin et atelier n'ayant connu aucun pillage, les affaires repartent. L'oncle, revenu momentanément pour remplacer René pendant ses congés, décède quelques jours après son retour à Bukavu, où il est enterré.

En 1967, nouvelle flambée, celle des mercenaires eux-mêmes cette fois. René, évitant comme en 1964, d'être piégé dans son magasin, se réfugie chez un ami en bordure du lac. Il offre ses services pour conduire au Rwanda les deux enfants de celui-ci, venus à Bukavu passer les vacances, mais le pont de la Ruzizi comme le passage par le barrage s'avère impraticable. Il les déposera finalement par le lac, à bord du canot des Forces de l'Est. Et c'est le début d'une longue série d'évacuations, sous le feu, le dernier étant le consul de Belgique lui-même. Tous ces engagements d'un courage évident vaudront à René d'être promu chevalier de l'ordre de Léopold II.

En 1968, la paix revenue, René met l'occasion d'un congé à profit pour épouser l'élue de son cœur : Jeanne Genreith, dite Jany. On voit l'une et l'autre sur la photo de la remise du bouquet (**5**), le jour du mariage, de même que sur le bateau, lors du passage de l'Equateur, sous un déguisement de fortune conformément à la tradition ; sans barbe pour éviter de passer pour mercenaire (**6**). Une fois à Bukavu, le couple ne tardera pas à devenir propriétaire à part entière du magasin, et s'empresse de le rééquiper. Les anciens ouvriers retrouvent également le chemin de l'entreprise. Et l'affaire redémarre une fois de plus. Les menaces n'ont pas pour autant disparu : la zaïrianisation est en marche, depuis Kinshasa. En 1972, le couple est gratifié d'un petit Luc. Aussi en 1973, avec un pincement au cœur pour sa coquette maison sur la rive de la Ruzizi (**3**), il décide de rentrer.

Dès 1974, le couple reprend le commerce d'un cousin, lequel deviendra avec les années la puissante bijouterie de Malmedy (**7**). En 1977, une petite Sonia, devenue elle-même depuis lors mère de deux enfants, vient combler la famille (**8**). Luc, diplômé en bijouterie, succède à son père en 2011 et Sonia exploite son diplôme d'architecte.

Grand sportif, René jouait déjà dans l'équipe de rugby de Bukavu en 1968 (4). Animé d'un grand sens social, il sera juge en outre pendant 30 ans auprès des tribunaux du travail de Malmedy, Eupen et Verviers. Et par-dessus tout il est depuis 46 ans un membre convaincu du Lions Club, à Bukavu d'abord, à Malmedy ensuite. Pendant que René conseille son fils, Jany s'adonne à la décoration de la maison (sise dans l'ombre du magasin) et à l'enrichissement des collections qui en font la beauté. Quatre générations de bijoutiers ont contribué à leur bonheur. Bel exemple de persévérance familiale dans un secteur qui requiert créativité et patience, sans oublier la vigilance.

Texte Fernand Hessel
Photos : famille Jost-Genreith

Bonana à la Baraque

En ce 6 décembre 2014, sans se laisser perturber par la brume tenace qui enveloppait l'Ardenne entière, les membres du CRAA étaient une bonne vingtaine à avoir partagé la traditionnelle moambe de la Bonana à la Baraque de Fraiture. Le président d'honneur Marquet et sa femme, très attachés aux lieux, y avaient bien sûr leur table. Un seul cercle ami avait fait acte de présence, grâce à l'initiative du couple Demoulin, que le CRAA ne peut que remercier pour sa fidélité exemplaire. Il faut cependant à la vérité de dire que la satisfaction de celui-ci n'était que toute relative, déçu qu'il est depuis longtemps du manque de réciprocité de la part du CRAA.

Pour expliquer le nombre relativement modeste des convives, il faut citer le désistement de dernière minute du couple Voz, qui avait pour invité Gérard Gilliard. Jules, ne se sentant pas dans son assiette, avait préféré rester au chaud à la maison. Quelques amis s'arrêteront chez les Voz, en rentrant par Vaux-Chavanne, pour encourager le malade.

Personne n'imaginait à ce moment-là que deux jours plus tard Jules entrerait à l'hôpital pour ne plus le quitter que, moins de deux mois plus tard, pour le cimetière. Il n'avait que 75 ans. Le CRAA a perdu en sa personne un compagnon de route hors pair. Paul Dangoisse, autre habitué du cercle, également affecté par des problèmes de santé, avait renoncé à faire le déplacement.

Personne ne pouvait imaginer non plus qu'il allait précéder Jules dans la mort. C'est au moment précis où l'Araaom portait en terre à Robermont son fidèle administrateur et photographe passionné que Jules expira à quelques kilomètres de là. Deux pertes qu'il sera impossible de combler. Si l'on ajoute à cela que la Baraque de Fraiture elle-même se remettait lentement de la mort de son patron, on peut mesurer l'étendue des coupes de la grande faucheuse dans les rangs et les parages du CRAA.

Deux autres membres avaient dû renoncer à la fête pour raison médicale : Nicole Jacques de Dixmude et Lisette Bonmariage. Le CRAA leur souhaite un prompt rétablissement. Le président Freddy Bonmariage réclama une minute de silence en mémoire de la Reine Fabiola morte le 5 décembre dernier, à 86 ans, rejoignant son royal époux qui l'a patiemment attendue pendant 21 ans.

Il souhaita ensuite, comme l'illustre la photo ci-dessous, une chaude bienvenue à l'assemblée. Guy Jacques de Dixmude prit le relais pour un bref moment d'animation, dans la bonne tradition congolaise, en attendant que la moambe ne vienne garnir les tables, tentant d'expliquer, sans nécessairement convaincre, que les travaux publics avaient tout fait pour achever la réhabilitation du rond-point de la Baraque de Fraiture en vue de la Bonana du CRAA.

Epinglons, parmi de nombreux autres, deux couples, justement à la table du président : pour le site qu'il entretient amoureusement sur le Net, le couple François et Françoise Boulanger, venus de Bruxelles, grands spécialistes des arts premiers et collectionneurs invétérés d'instruments de musique, en particulier le likembe (connu de tous les anciens parce que leur sentinelle en était généralement un virtuose), à l'adresse de http://sanza.skynetblogs.be.
Et, pour le portait qu'il a accepté à la une, le couple René et Jany Jost, bijoutiers à Malmedy et grands collectionneurs. Les Boulanger sont à la gauche du président debout et les Jost leur font face.

Rencontre de bon aloi autour d'une moambe de bonne saveur, qui prit fin vers les seize heures. Les convives repartirent dans la brume, sans omettre de se donner rendez-vous pour l'AG, fixée au 21 mars 2015.

Texte et photos Fernand Hessel





Les Congolais honorent leurs héros de guerre

Que les Congolais et les Belges honorent leurs héros de guerre, ceux de 14-18 et ceux de 40-45, ayant combattu les uns et les autres sous la même bannière, rien de plus normal. Un imposant monument leur est d'ailleurs dédié au square Riga, dans la commune de Schaarbeek à Bruxelles. Ce qui apparaît comme moins normal, c'est qu'ils le font séparément et à des dates différentes. Le monument pourtant fait l'éloge de l'unité, symbolisée par deux mains qui se serrent.

Deux mains coupées à la base, à croire que l'artiste a voulu porter un cinglant démenti à tous les prétendus historiens qui font leurs choux gras des mains coupées par Léopold II. L'armée belge fête les victoires de Redjaf, de Tabora et de Saïo en septembre, dans un programme qui inclut également le monument érigé en l'honneur de Tombeur de Tabora dans la commune de St-Gilles. La communauté congolaise honore ses anciens de la Force publique le 11 novembre.
Il y a dans cette forme d'apartheid quelque chose d'interpellant. Le moins que l'on puisse dire est que cela ressemble fort à une belle occasion manquée pour consolider l'amitié entre Congolais et Belges et pour magnifier ensemble un des hauts faits de la colonisation belge au Congo, à savoir la lutte pour la liberté. Officiers blancs et soldats noirs ont fait preuve du même patriotisme. Le respect qui leur est dû penche même en faveur des soldats noirs car ils se sont battus et sont tombés pour une patrie qui n'était pas tout à fait la leur.

Il est peu courant que l'on puisse voir des Congolais entonner la Brabançonne et la chanter en chœur, paroles exactes à l'appui, peu courant de voir un président d'une association, bien que gêné dans sa mobilité, se lever de sa chaise par respect pour l'hymne national belge, peu courant de voir une chorale de jeunes Noirs chanter la main sur le cœur l'hymne de ceux qui ont colonisé le pays de leurs ancêtres pendant des dizaines d'années. Force est de conclure que s'il y a eu matière à reproche, il y a également dans l'esprit des Congolais des raisons de témoigner quelque reconnaissance.

Sous prétexte que le principe de la colonisation est condamnable, ce qui ne fait plus aucun doute pour personne, il ne faut pas que l'on prive de leur passé les Belges qui ont cru au bienfait de leur engagement en Afrique centrale, et au bien-fondé de leur lutte pour ouvrir le Congo à la civilisation. La Force publique, comme les ingénieurs, les médecins, les capitaines d'entreprise, a droit à tous les respects, de la part des Blancs comme des Noirs.

Ce serait plus manifeste encore, si les uns et les autres se donnaient la main devant le monument du Square Riga, reproduisant le symbole que le monument a fixé dans l'airain.

La séquence d'instantanés ci-contre illustre la cérémonie du 11 novembre 2014, marquée par l'évocation des soldats tombés au champ d'honneur par un groupe de mamans, le dépôt d'une couronne en guise d'hommage, l'exécution des deux hymnes nationaux par une chorale de jeunes qui y mettaient toute leur conviction. Au demeurant, une belle leçon d'histoire et une belle leçon tout court !

Texte et photos Fernand Hessel

NB
On remarquera en queue de reportage que le président de l'association est aussi un homme de bonne lecture.



Albert Thys fleuri à Dalhem

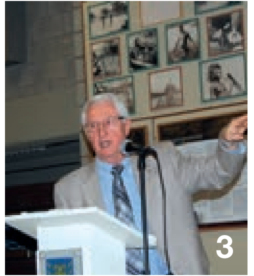
A l'initiative de Freddy Bonmariage, il fut donné à la rédaction de participer à la cérémonie d'hommage à Albert Thys (1849-1915), organisée par la municipalité de Dalhem, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de l'illustre enfant du pays. En présence de quelques descendants, toujours très attachés à Dalhem, et d'un groupe d'habitants reconnaissants, le bourgmestre déposa une gerbe (1) au pied du monument portant le buste d'Albert Thys, élevé en 1948 en face de sa maison natale (à l'identique de celui qui fut inauguré en 1928 à Thysville même (maintenant Mbanza-Ngungu), par le Roi Albert 1er et la Reine Elisabeth.

Le public fut ensuite invité à visiter le musée dédié à Albert Thys, inauguré en 1961. Et pour faire bonne mesure, le conservateur évoquera (3) à grands traits la carrière du Dalhemois, qui né sur les rives de la Berwinne ira jusque sur les rives du Congo accomplir son rêve de développement.

La première présentation au public du contenu du musée fut réalisée lors de l'Expo 1958. Sa première implantation fut l'hôtel de ville lui-même, mais pour des raisons d'extension des services, il fut contraint de trouver refuge ailleurs. Grâce à la ténacité de son conservateur, Georges Defauwes, il fut finalement installé au fond du réfectoire du Complexe scolaire de Dalhem, en 1988 (2). Quelques documents intéressants et panneaux explicatifs relatent la vie de l'illustre Dalhemois, qui très jeune


1


2


3

déjà s'était intéressé à l'hydrographie du Congo, et commencera une fulgurante carrière en devenant officier d'ordonnance de Léopold II, en 1883. Son nom reste attaché à la construction du chemin de fer du Bas-Congo, conduite à son terme dans des conditions héroïques et en un temps record (1890-1898). Jules Cornet dans sa Bataille du rail en fait une relation aussi épique que complète.

La carrière d'Albert Thys ne se limite pas au chemin de fer. Beaucoup s'en faut. Entre 1887 et 1912, il fit pas moins de dix voyages au Congo. Les lettres écrites à sa femme durant le premier voyage révèlent sa véritable personnalité et en quelque sorte le secret de sa réussite : il était animé d'un profond humanisme, y compris vis-à-vis des Africains. Ces lettres, qui feront l'objet d'un article futur, jettent une lumière plus juste que beaucoup d'historiens ne se complaisent à le faire sur l'œuvre de Léopold II au Congo.

Un mémorial à la gloire d'Albert Thys, du sculpteur Huygelen, a également été érigé à l'entrée du parc du Cinquantenaire à Bruxelles, en 1921.

Texte et photos Fernand Hessel.

Echos

Nécrologie

LE CRAA a le pénible devoir de porter à la connaissance de ses membres le décès de Paul Dangoisse (1925-2015, une page spéciale lui sera consacrée dans le Tam-Tam de juin 2015), de Jules Voz (1940-2015, une page spéciale lui sera consacrée dans le Nyota de juin 2015) et présente aux familles éprouvées ses condoléances émues.

Réalisations

- **06.12.14** : Bonana à l'Auberge du Carrefour à la Baraque de Fraiture
- **17.12.14** : visite du musée Albert THYS à Dalhem, sous la conduite de Defauwes (Bonmariage et Hessel)
- **02.02.15** : participation et dépôt d'une gerbe à l'enterrement de Paul Dangoisse, à Robertmont (Hessel) ;
- **10.02.15** : participation à l'enterrement de Jules VOZ à Vaux-Chavanne (Bonmariage, Jacques de Dixmude et Hessel). Mot d'adieu à la veillée comme à l'absoute dit par Guy Jacques de Dixmude
- **18.02.14** : réunion du CA chez Freddy Bonmariage, à Hoursinne (préparation de l'AG)
- **19.02.14** : participation à la commémoration du centième anniversaire de la mort d'Albert Thys à Dalhem (Bonmariage et Hessel).

Projets

- **21.03.15** : AG, suivie d'un déjeuner, aux Contes de Salm ;
- **13.05.15** : réunion du CA chez Herman Rapier, à Commanster (préparation de la journée du souvenir)
- **13.06.15** : Retrouvailles luso-congolaises à Albufeira en Algarve. Les amateurs sont priés de s'adresser à Françoise Devaux : frandevaux@yahoo.fr, en charge de l'organisation
- **21.06.15** : Journée du Souvenir : dépôt d'une gerbe au monument colonial, suivi d'un déjeuner à Rencheux.

ADMINISTRATION

Conseil Administration

Président : Freddy Bonmariage
Vice-président : Guy Jacques de Dixmude
Secrétaire et trésorier : Herman Rapier
Porte-drapeau et fêtes : Denise Pirotte
Vérificateur aux comptes : Paul Chauveheid
Nyota (rédaction, NLC et SNEL) et UROME : Fernand Hessel
Autre membre : Pierre Cremer

Secrétariat

6, rue Commanster, 6690 Vielsalm
hermanrapier@skynet.be - tél. : 080 21 40 86

Cotisation

Compte en banque : BE35-0016-6073-1037
La cotisation annuelle unique de 15 € est maintenue pour 2015.
Elle passera à 20 € dès 2016.
Toute majoration, au titre de soutien, est la bienvenue.
Tout don ou legs sera reçu avec reconnaissance.

Membres

Nombre au 31.12.2014 : 49.
Pour la bonne marche du Cercle, merci de verser la cotisation avant terme. En cas de non-paiement de la cotisation de l'année, la revue cessera d'être envoyée après le second numéro de l'exercice.

Appel à articles

Les articles, pour les pages CRAA comme pour la revue mère, sont les bienvenus à : craa.nyota@gmail.com

Echos de MDC

Au cours d'un voyage à Kinshasa en 2014, la cinéaste italo-anglaise Cecilia Zoppelletto a voulu réaliser un court métrage sur les cinémas de la capitale de la R.D.C. Il n'y en a plus !!! Tout ce qu'elle a pu découvrir ne sont que d'anciennes salles réduites à des entrepôts ou tout simplement à des ruines. Elle a recueilli des témoignages de Kinois qui lui ont parlé de "l'industrie cinématographique" d'avant 1960. Un vent favorable lui a appris notre existence et elle a participé au forum du 9 janvier dernier.

Les informations et les images fournies par nos membres lui ont permis de réaliser ce film qu'elle viendra nous présenter au cours de cette année.

L'exposition "Notre Congo/ Onze Kongo, la propagande belge dévoilée" a retenu notre attention car elle a été parrainée au plus haut niveau et fait partie du programme fédéral d'Education à la Citoyenneté Mondiale "Annoncer la couleur".

Le musée "BELvue" a été choisi et il faut savoir qu'il fait partie du Palais Royal de Bruxelles. Si les objets exposés n'offrent que peu de critiques, il n'en va pas de même de la personnalité et des prises de positions anti-belges d'Elia M'Bokolo, le coordinateur scientifique de l'exposition.

Bien que les "Forums" ne soient pas des tribunes politiques, nous avons accueilli le président de l'Union du Peuple d'Avenir (U.P.A.), Monsieur Tshibangu Mukumbay (Tshims). Il était accompagné d'Achille wa Lungeni et de Jean-Pierre Mabaya.

Tshims est le fils d'un pasteur et a fait ses études primaires et secondaires à Kinshasa. Il les a poursuivies en Côte d'Ivoire et en Suisse (études de philosophie protestante). Il œuvre actuellement à Londres comme pasteur et est candidat à la présidence de la RDC. Faut-il rappeler que les élections ont lieu l'an prochain ?

Parmi nos orateurs des "Journées de projections", le Général-Major Karel Vervoort nous a brillamment présenté les missions humanitaires de la Force Aérienne Belge et les évacuations auxquelles il a participé comme pilote de C130. Un article dans notre prochain magazine lui sera consacré.

Suite au Colloque sur Ebola par MdC en décembre dernier, les autorités de l'U.C.L. sont intéressées à offrir une tribune lors de la prochaine année académique à nos orateurs médecins : le Professeur J.J. Muyembe, les Dr. J.F. Ruppol, J.P. Lahaye, I. Léonid et M. Georges.

Les quelques lignes ci-dessus montrent à l'évidence l'intérêt de nos "forums" et chacun est le bienvenu.

■ Paul Vannès



Paul Vannès et M. Tshibangu Mukumbay



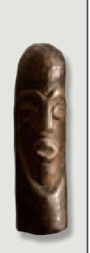
MÉMOIRES DU CONGO et du Ruanda-Urundi asbl

Périodique trimestriel
Agrément postal : BC 18012
N° 33 - Mars 2015

Editeur responsable : Paul Vannès.

Comité de rédaction :
Thierry Claeys Boùùaert, André de Maere d'Aertrycke, Françoise Devaux, Guy Dierckens, Nadine Evrard, Marc Georges, Fernand Hessel, Françoise Moehler-De Greef, Pascal Pruvost, Paul Roquet, Jean-Paul Rousseau, Paul Vannès, Daniel Van Tichelen.
Maquette et mise en page : New Look Communication



Conseil d'administration
Président : Roger Gilson.
Vice-Président : Guido Bosteels.
Administrateur-délégué : Paul Vannès.
Trésorier : Guy Dierckens.
Secrétaire : Nadine Evrard.
Administrateurs :
Patricia Van Schuylenbergh, José Rhodius, Guy Lambrette représentant aussi le CRAOM.
C.B.L.-A.C.P., représentée par Thierry Claeys Boùùaert.

Siège social
avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles
info@memoiresducongo.be
redaction@memoiresducongo.be.

Siège administratif
rue d'Orléans, 2 – B 6000 Charleroi
Tél. 00 32 (0)71 33 43 73
Numéro d'entreprise : 478.435.078
Site public : www.memoiresducongo.org
BIC : BBRUBEBB
IBAN : BE95 3101 7735 2058

Secrétariat
Secrétaire : Andrée Willems

Cotisations 2015
Membre adhérent : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'Honneur : 100 €
Cotisation à vie : 1.000 €
Pour virement depuis l'étranger, veuillez donner à votre banque les informations suivantes :
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
N'oubliez pas la mention "Cotisation 2015". Pour les dames, nous demandons, lors des versements, de bien vouloir utiliser le même nom que celui sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

Fichier d'adresses
Si vous changez d'adresse, n'oubliez pas de nous communiquer vos nouvelles coordonnées. Cela nous permettra de rester en contact et évitera au secrétariat d'effectuer des recherches.
Si vous connaissez des personnes susceptibles de devenir membres de MDC, communiquez-leur notre adresse ou mieux encore transmettez-nous leurs coordonnées afin que nous puissions leur envoyer notre documentation.

Abonnement
Pour recevoir la revue, virer la somme de 25 € (50 € pour les autres pays d'Europe) au compte de "MdC" avec pour mention "abonnement".

Publicité
Tarifs sur demande, auprès du siège administratif


ALAIN NAOUM
Achat - Vente - Expertise
Rue Ste Anne 30 – Bruxelles
www.naoum.com – alain.naoum@gmail.com
Tél. +32 474 40 15 43
(sur rendez-vous)